Republic of Cameroon

Peace – Work – Fatherland

Ministry of Employment and

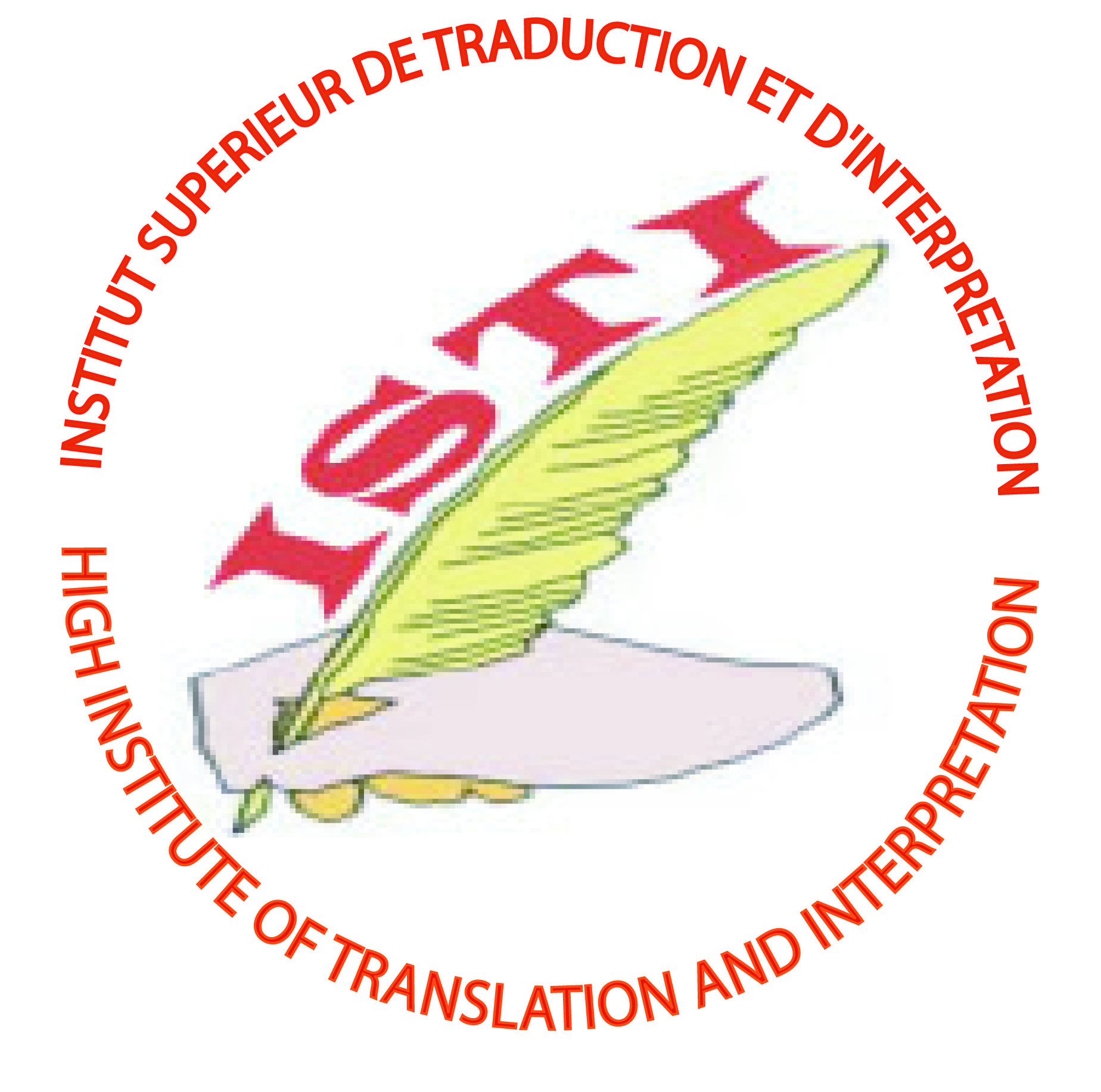
Vocational Training

République du Cameroun

Paix – Travail – Patrie

Ministère de l’Emploi et de la

Formation Professionnelle



**ISTI**

**MEMOIRE PRATIQUE DE TRADUCTION**

**TRADUCTION ANGLAIS-FRANÇAIS D’UN TEXTE DE 10000 MOTS EXTRAIT DU ROMAN « ACROSS THE MONGOLO » DE JOHN NKEMNGONG NKENGASONG ET TRAITANT DE LA QUESTION DES INCOMPREHENSIONS LINGUISTIQUES ET SOCIOCULTURELLES ENTRE LES FRANCOPHONES ET LES ANGLOPHONES AU CAMEROUN**

Mémoire présenté en vue de l’obtention du Certificat de Qualification Professionnelle en Traduction

(Certificate of Vocational Training in Translation)

Par

**MONGUE EKANE NATHALIE**

Licenciée es Lettres Anglaises

DIRECTEUR : CO-DIRECTEUR :

M. NIMESSI ClEMENT Dr ABAH JOSEPH

Traducteur Principal Enseignant à l’Université de

Enseignant de terminologie à Yaoundé I

l’université de Yaoundé I et à l’ISTI

Novembre 2011

***DEDICACE***

Pour la jeune génération camerounaise, particulièrement celle qui œuvre pour l’unité nationale.

***REMERCIEMENTS***

Nous rendons grâce à Dieu pour l’amour et toutes les bénédictions dont il nous a entouré et comblé tout au long de notre formation. Nous disons merci à notre institution, l’ISTI, et à tous nos professeurs pour l’encadrement que nous avons reçu et tout le savoir qu’ils nous ont communiqué. Un merci particulier à M. NIMESSI Clément, notre directeur de mémoire, dont la diligence et l’éminence nous ont guidé et aidé tout au long du présent travail. Nous lui disons merci pour sa patience, ses encouragements et son aide. Nous étendons notre gratitude à notre famille pour son soutien, son amour et ses conseils qui ont énormément contribué à notre édification et à notre épanouissement. Enfin, nous disons un grand merci à toutes ces personnes particulières qui ont donné de leur temps et de leur amour pour l’aboutissement de ce travail, et sans l’aide de qui nous n’aurions pas pu arriver à un résultat concluant. Nous pensons à EKANE MOKE Moraine, EKANE SONE Herman, EKAH Elie, MBONE MBA Yolande, John NKEMNGONG NKENGASONG, Maurice TADADJEU, NKEZE NYOCHEMBENG, ABAH Joseph, ainsi qu’à tous ceux qui nous ont soutenu, de près comme de loin.

***RESUME***

Notre travail de recherche porte sur la question anglophone qui est directement liée au bilinguisme national qui, à son tour, a un rapport incontestable avec la profession de traducteur au Cameroun. En effet, la question anglophone met en exergue les différences socioculturelles, mais principalement linguistiques qui existent entre les communautés francophones et anglophones. Ces différences ne sont que le corollaire d’une marginalisation de la langue anglaise par le français dans tous les domaines de la vie nationale. Ainsi, notre travail de recherche vise à montrer qu’une utilisation équitable des deux langues officielles renforcerait le bilinguisme national et le déplacerait de l’Etat vers les populations. Pour se faire, nous présentons les différents aspects de la vie camerounaise dans lesquels la langue anglaise est délaissée en faveur du français qui règne en maître dans tous les domaines. Nous pensons que l’anglais devrait bénéficier de plus d’attention pour un aménagement linguistique réussi étant donné qu’il est l’une des deux langues officielles du pays, dans le cadre de l’option constitutionnelle du bilinguisme opéré par la république du Cameroun sur l’ensemble du territoire national. Lequel bilinguisme, faut-il le rappeler, est au cœur de la profession de traducteur.

***ABSTRACT***

Our study deals with the Anglophone problem which is closely related to bilingualism in Cameroon, in which translation is deeply rooted. The Anglophone problem is mainly socio-cultural, particularly pertaining to the linguistic divide that exists between Anglophones and Francophones in Cameroon. The divide is as a result of the marginalization of the English language by the French language in almost all the aspects of national life. Our research is therefore an attempt to showing that the equal usage of both languages will strengthen national bilingualism, and move it from the level of the State to the general public.

In that light, our work presents all those aspects of the national life in which the English language is more or less neglected in favour of the French language, which is fast becoming the lone and only medium in Cameroon. To avoid any further divide, linguistic policies in the country should lay more emphasis on the use of the English language which is facing more difficulties to reach the populations. As a matter of fact, it is only through the populations that the English language can gain ground and get on the same footing with the other official language. Thus, the State will be able to attain the goals set out in instituting the policy of bilingualism throughout the country. Only then will translation in Cameroon improve, gain recognition and really play its role in the socio-cultural development of the country.

***TABLE DES MATIERES***

|  |  |
| --- | --- |
| DEDICACE……………………………………………………………… | i |
| REMERCIEMENTS……………………………………………………. | ii |
| RESUME…………………………………………………………………. | iii |
| ABSTRACT ……………………………………………………………… | iv |
| TABLE DES MATIERES ………………………………………………. | v |
|  |  |
| INTRODUCTION……………………………………………………… | 1 |
|  |  |
| CHAPITRE 1……………………………………………………………… | 3 |
| * 1. MISE EN CONTEXTE……………………………………………… | 3 |
| * 1. REVUE DE LITTERATURE……………………………………….. | 11 |
| * 1. ANALYSE TEXTUELLE…………………………………………… | 16 |
|  |  |
| **CHAPITRE 2**…………………………………………………………….. | 25 |
| * 1. PRESENTATION DE JOHN NKEMNGONG NKENGASONG ET DE « *ACROSS THE MONGOLO »*………………………………… | 25 |
| * 1. TRADUCTION DU TEXTE SOURCE…………………………… | 26 |
|  |  |
| **CHAPITRE 3**…………………………………………………………… | 64 |
| * 1. PRESENTATION DES PROCEDES DE TRADUCTION……………………. | 64 |
| * 1. JUSTIFICATION ET EXPLICATION DES PROCEDES DE TRADUCTION. | 69 |
|  |  |
| **CHAPITRE 4** ……………………………………………………………… | 75 |
| * 1. GLOSSAIRE BILINGUE……………………………………………… | 75 |
| * 1. LEXIQUE BILINGUE………………………………………………… | 82 |
|  |  |
| **CONCLUSION**……………………………………………………………. | 85 |
|  |  |
| **BIBLIOGRAPHIE DU GLOSSAIRE**…………………………………… | 87 |
|  |  |
| **BIBLIOGRAPHIE GENERALE**……………………………………….. | 88 |
|  |  |
| **ANNEXES**………………………………………………………………… | 92 |

***INTRODUCTION***

Notre travail de recherche est un mémoire pratique de traduction portant principalement sur la traduction d’un extrait du roman *Across the Mongolo*  de John Nkenmgong Nkengasong qui traite de la question des incompréhensions linguistiques et socioculturelles entre les francophones et les anglophones au Cameroun. Le choix de ce roman n’a rien d’arbitraire mais est justifié par le thème de notre travail de recherche, à savoir « *Traduction et incompréhensions linguistiques et socioculturelles entre francophones et anglophones au Cameroun*». De fait, la question anglophone est désormais présente dans les discussions au sommet de l’Etat et est indissociable de la politique de bilinguisme au Cameroun et/ou des politiques linguistiques, d’où notre intérêt porté sur la question. En effet, en tant qu’élève traducteur, nous nous sentons directement concernés et interpellés par tout problème qui touche de près ou de loin les langues du pays, particulièrement nos principales langues de travail que sont les langues officielles.

Jusqu’ici, les travaux effectués dans ce sens ont porté, entre autres, sur le statut du bilinguisme au Cameroun, la marginalisation de la culture anglophone et des anglophones, l’enseignement de la langue anglaise ou l’anglais dans l’enseignement, sur les différents types de bilinguisme, la promotion du bilinguisme ou encore *la place de la traduction institutionnelle dans la construction du bilinguisme camerounais* (Takougang Jean, 2008-2009). Nous nous proposons d’aborder le sujet du point de vue des conséquences ou de l’impact de la question anglophone sur la profession de traducteur. En d’autres termes, nous nous proposons de montrer comment le délaissement de la langue anglaise au profit du français freine considérablement le développement de la profession de traducteur. En effet, nous pensons que le traducteur est presque inexistant aujourd’hui dans nos milieux administratifs et autres parce que le bilinguisme au Cameroun reste encore au niveau de l’Etat et n’est, pour l’instant, pas pleinement approprié par les populations. Nous sommes d’avis que ce phénomène est dû à la quasi absence de la langue anglaise dans la vie administrative, éducative, politique, économique et sociale du pays, toutes choses qui sont à l’origine de la question anglophone. Aussi, tout au long de notre travail, nous tenterons de soutenir l’opinion selon laquelle tant que l’anglais sera négligé et marginalisé par notre gouvernement et dans nos différentes politiques linguistiques, le bilinguisme au Cameroun restera théorique.

Par conséquent, tant que les deux langues officielles n’interagiront pas équitablement sur l’étendue du territoire nationale, les populations resteront majoritairement monolingues et le traducteur inutile. Seul un meilleur bilinguisme peut équitablement promouvoir la traduction au Cameroun. Et ce meilleur bilinguisme passe nécessairement par une valorisation de la langue anglaise et de la culture anglophone qui subit largement le poids de la culture francophone majoritaire. Ainsi, la question qui se pose est la suivante : comment rehausser le statut de la langue anglaise et promouvoir ainsi la profession de traducteur grâce à un meilleur bilinguisme au Cameroun ? Notre hypothèse est qu’une injection équitable de la langue anglaise dans tous les domaines de la vie du Cameroun renforcera le bilinguisme camerounais et redonnera au traducteur la place qui lui revient de droit.

Notre travail est structuré en quatre chapitres en plus de l’introduction et de la conclusion. Le chapitre premier est composé la mise en contexte du sujet, la revue de la littérature et l’analyse textuelle du texte source. Dans le deuxième chapitre, nous retrouverons la présentation du texte source et de son auteur, sa bibliographie et les raisons qui l’ont poussé à écrire ce roman. Nous aurons ensuite le texte source proprement dit et le texte cible qui est la traduction que nous en proposerons. Les deux, c’est-à-dire le texte source et le texte cible, seront mis en colonne dans un tableau pour faciliter la lecture, la comparaison et la révision. Dans le troisième chapitre, nous aurons une première partie qui nous présentera les différents procédés de traduction que nous avons mis en pratique dans notre travail. Ensuite, nous justifierons et expliquerons ceux-ci en tirant de notre traduction des exemples pour illustrer la première partie. Enfin, le dernier chapitre regroupe un glossaire et un lexique bilingues des termes relatifs au thème de notre sujet. Enfin, intervient la conclusion, juste avant la bibliographie du glossaire, la bibliographie générale et les annexes.

***CHAPITRE 1***

* 1. **MISE EN CONTEXTE DU SUJET**

Le problème de l’incompréhension socioculturelle entre francophones et anglophones au Cameroun encore appelé ‘la question anglophone’ est très liée à l’histoire du pays. En effet, elle remonte à l’époque de la réunification du Cameroun oriental ou Cameroun français avec le Southern Cameroon ou Cameroun britannique en 1961. Après le partage du Kamerun suite au traité de Versailles (1919), la colonie allemande a été divisée en deux parties : le Cameroun oriental sous administration française et le Cameroun Britannique sous administration anglaise. Les Britanniques ont ensuite divisé «leur» Cameroun en deux parties, chacune régie par une administration différente. La partie nord du Cameroun britannique, le *Northern Cameroon*, s’est rattachée au Nigéria septentrional, alors que la partie sud, le *Southern Cameroon*, a été intégrée au Nigéria oriental. Lors du plébiscite du 11 février 1961, le *Northern Cameroon* a opté pour le rattachement définitif à la fédération nigériane, tandis que le *Southern Cameroon* s’est prononcé en faveur du rattachement au Cameroun français, formant alors la République fédérale du Cameroun.

Le Cameroun français a pris le français comme langue officielle; le Cameroun anglais a choisit l'anglais. En 1972, le président Ahidjo[[1]](#footnote-1) a organisé un référendum qui a aboutit à l’Etat unitaire constitué de 10 provinces, au grand désespoir de certains des anglophones (environ 20 % de la population). La République unie du Cameroun comptait huit provinces de langue française et deux de langue anglaise. Aujourd’hui, la situation est restée la même : le Cameroun compte huit régions francophones et deux anglophones. Cette disparité a énormément contribué au malaise des anglophones qui s’est traduit par la suite par ce qu’on connaît aujourd’hui comme la question anglophone. Celle-ci s’est faite ressentir au fil des années sur les plans géographique, éducatif, social et culturel, affectant énormément le développement du pays, particulièrement la profession de traducteur auquel profitera en priorité, nous le pensons, notre travail de recherche.

En effet, le Cameroun étant un pays bilingue, la profession de traducteur devrait bénéficier d’une large utilisation des deux langues dans tous les aspects politique, économique et social de la vie nationale et par conséquent, bénéficier d’une attention particulière au Cameroun. Malheureusement, cette profession est l’une des moins reconnues sur le territoire national avec pour corolaire le traducteur qui est le plus souvent inexistant et marginalisé dans nos milieux administratifs, aussi bien dans les secteurs public que privé. Assurément, la traduction souffre beaucoup du problème anglophone ou encore de l’inégalité socio-politique et administrative entre les francophones et les anglophones représentés par les deux langues officielles. De la même manière, tout porte à croire que la question anglophone est une conséquence des statuts socio-économique et politique attribués à la langue anglaise au Cameroun depuis 1961 jusqu’à nos jours. C’est pourquoi, mieux comprendre l’absence du traducteur dans nos milieux administratifs et autres revient à évaluer de près l’état actuel du problème anglophone au Cameroun. En d’autres termes, évaluer la situation anglophone d’aujourd’hui revient à évaluer le statut actuel de la langue anglaise au Cameroun.

Les constitutions successives du Cameroun, depuis 1961 jusqu’à nos jours reconnaissent le caractère bilingue du Cameroun, les langues officielles étant le français et l’anglais. Dans celle de 1996, Article 1er Paragraphe 3, cité dans le travail de recherche de Takougang Jean intitulé La place de la traduction institutionnelle dans la construction du bilinguisme au Cameroun, il est stipulé que : «  *La République du Cameroun adopte l’anglais et le français comme langues officielles d’égale valeur. L’Etat garantit la promotion du bilinguisme* ». Mais qu’entend-on par bilinguisme ? Selon Takougang Jean,« *le bilinguisme est un phénomène qui peut se rapporter à un individu qui se sert de deux langues, ou à une communauté (un pays, un Etat) où deux langues sont employées par les populations pour remplir les rôles sociaux qui les unissent* ».

Si l’on s’en tient à cette définition, le bilinguisme voudrait tout simplement dire que le gouvernement s’engage à faire des langues officielles les principaux media de l’éducation, de l’administration et de la loi camerounaises, de même que tous les citoyens s’engagent à écrire, à lire, mais surtout à parler aussi bien le français que l’anglais et à s’identifier comme locuteur indépendant de chacune de ces deux langues. Il faut préciser que dans le cas du Cameroun, du moins si l’on s’en tient aux dispositions de l’article que nous venons de citer, les populations ne doivent pas seulement faire usage des deux langues, mais elles doivent le faire de façon équitable.

Malheureusement, depuis 1961 et contrairement aux dispositions de la constitution de 1996, il n’a jamais existé d’équité sur le plan pratique entre le français et l’anglais, les deux langues officielles du Cameroun. En vérité, depuis l’annonce du caractère bilingue du pays par l’ancien président Ahidjo dans son discours à l’occasion de la réunification des deux Cameroun en 1961, on assiste à une prédominance du français sur l’anglais particulièrement sur les plans géographique, éducatif, littéraire, social et administratif, tout cela se répercutant sur la vie politique du pays. Mais ce dernier point n’étant pas l’objet de notre recherche, nous nous limiterons aux points précédents et tenterons de montrer comment la langue anglaise a été dévalorisée depuis l’époque postcoloniale et, surtout, les conséquences de cette dévalorisation sur le bilinguisme au Cameroun, donc le développement du pays, particulièrement la profession de traducteur.

Comme nous l’avons déjà souligné, cette incompréhension est née de l’inégale répartition géographique des locuteurs « natifs » des deux langues sur le territoire camerounais. En effet, il n’est de secret pour personne que, sur le plan géographique, les natifs de la langue anglaise représentent seulement 20% du territoire national. Si cette inégale répartition n’incombe pas au gouvernement camerounais, l’évolution de l’anglais sur l’ensemble du territoire par contre, dépendait et dépend encore aujourd’hui principalement de ce dernier qui s’est engagé à promouvoir cette langue à travers le bilinguisme et à l’utiliser de façon équitable, comme le prouve l’article premier, Paragraphe 3 de la constitution de 1996 cité plus haut.

Mais une fois de plus, nous voulons préciser que notre travail n’a point pour but de porter des accusations contre qui que se soit, mais de montrer les obstacles auxquels la langue anglaise a dû faire face, et continue encore à surmonter aujourd’hui, et les conséquences sur le développement du Cameroun, particulièrement dans le domaine de la traduction. De même, il n’est pas question pour nous de traiter de l’état actuel du bilinguisme au Cameroun, mais de montrer comment celui-ci est un frein pour l’évolution de la profession. En outre, il est important de savoir que, bien qu’il soit question de bilinguisme, donc de deux langues, notre travail portera principalement sur l’anglais car nous estimons qu’étant la langue de la minorité, l’anglais a besoin de plus d’attention dans nos politiques de développement linguistique. Nous pensons également que la traduction au Cameroun gagnerait énormément de l’évolution de cette langue, du moins, d’une utilisation équitable par rapport au français. Après tout, comme le dit si bien Delisle : « *bilinguisme et traduction sont proches parents* ».

Selon Valentin Feussi, enseignant-chercheur à l’université de Douala, dans son article intitulé : Politique linguistique et développement durable au Cameroun: perspective émique ou perspective étique ?, «*La langue, pour la définition d’une identité culturelle, a une importance particulière dans un pays* ». En effet, elle est à la base de tous les moyens de communication et est au centre de la littérature, principal véhicule de la culture d’un peuple. Ainsi, il est vital que celle-ci véhicule, tout en les promouvant, les valeurs de son peuple. Aussi, Naida Lazare, alors étudiant en traduction, dans sa thèse de master intitulé Bilinguisme, traduction et rôle sociolinguistique du traducteur au Cameroun, soutient que: « *la langue apparaît comme une entité pure par essence. (…) Chaque langue découpe la réalité différemment. Chaque langue a donc son identité propre* ». En d’autres termes, par la littérature, le peuple se familiarise davantage avec sa langue, la cernant plus en profondeur et s’assimilant à l’identité qu’elle véhicule. Malheureusement, la littérature camerounaise « *est pour une grande part une littérature francophone* », du moins dans ses débuts, déclare Nathalie Courcy, professeur de français, de cultures francophones et de littérature à l’université de Laval au Canada, dans sa thèse de doctorat intitulée : L’institution littéraire dans les pays officiellement bilingues. Les cas du Canada et du Cameroun entre 1997 et 2001.

Pendant plus de vingt ans après la réunification, la littérature camerounaise était presqu’essentiellement faite des œuvres écrites en français, bien qu’entre 1960 et 1970 des travaux en anglais faisaient déjà leur apparition sur la scène nationale. Ainsi, la littérature camerounaise a échoué dès ses débuts, dans son rôle et son devoir de promouvoir la langue anglaise sur l’étendue du territoire national. Bien entendu, à ce niveau, les auteurs d’expression anglaise pourraient tout aussi être à blâmer, mais il faut préciser qu’il était très difficile pour eux d’évoluer dans un contexte où l’anglais était considéré comme la langue de la minorité et donc n’avait pas de valeur aux yeux de la plupart des maisons d’éditions, comme le précisait Asheri Kilo, Professeur à l’Université de Buea, dans un séminaire portant sur l’écrivain anglophone camerounais, le 16 mai 2008 : « *lack of publishing houses kept Anglophone writers behind* ». L’on comprend alors pourquoi la plupart des premières œuvres littéraires camerounaises d’expression anglaise étaient publiées par des maisons d’éditions nigérianes, la plus récurrente étant Ibadan University Press.

Par ailleurs, selon Emmanuel Yenshu, professeur au département de sociologie à l’université de Buea : «*The situation of Anglophone literature and the Anglophone Cameroonian are unique in the African context viz. That English speaking community have had to evolve vis-à-vis a French speaking community, and the former literature has been slow in developing* » (Epasa Moto : A Bilingual Journal of Language, Letters and Culture *;* 105).  Aujourd’hui, s’il faut reprendre les termes de Pierre Fandio, professeur à l’université de Buea dans une interview que lui accordait son homologue Bate Besong aujourd’hui de regretté mémoire, «***l’écriture anglophone est méconnue, non seulement par les instances ‘traditionnelles’ de légitimation (écoles, prix littéraire, etc.) mais aussi par nombre de critiques de l’autre rive du Mungo*». Un exemple très simple en est que les œuvres en anglais sont très rarement inscrites au programme scolaire des classes francophones, la situation étant contraire dans le système anglophone. Plus encore, selon Dibussi Tande dans son article ‘***S’envoler avec des ‘ailes cassées’, La littérature Anglophone en chemin***’, la dédicace d’un livre en anglais ou d’auteur anglophone passe le plus souvent inaperçu des média ou critiques francophones camerounais, non pas à cause d’un manque de publicité, mais, pour utiliser ses propres termes, tout simplement « *à cause de l’anglophonie de l’auteur* ».**

La politique de l’éducation nationale, a été un autre obstacle à l’épanouissement de la langue anglaise au Cameroun. Effectivement, pour un pays qui se voulait bilingue, la principale langue de l’éducation, sinon la seule était le français pour la majorité et l’anglais pour la minorité. Il n’était pas question d’allier les deux à l’enseignement. Dans chaque système, la langue d’expression première était considérée comme l’unique médium, l’autre étant, le plus souvent, proposé aux enfants comme une langue étrangère ou langue seconde. D’ailleurs, Mbangwana (1987 :413), cité par le Professeur Kouega dans l’un de ses articles, le souligne lorsqu’il dit : «*in practice English is used as the medium of instruction in schools to the two million English-speaking Cameroonians and as a second foreign language to the eight and a half French-speaking Cameroonians who use French as their foreign language* ».  Avec le temps, et encore aujourd’hui, dans la plupart de nos écoles primaires et secondaires, l’anglais ne constitue qu’une matière de tout le programme scolaire des enfants, l’inverse étant vérifiable pour le français dans le système scolaire anglophone. En outre, la plupart de nos écoles et lycées dits « bilingues » ne le sont que par l’intégration dans la même enceinte des deux systèmes. C’est-à-dire, d’un côté un bâtiment ou un ensemble de salles appelé vulgairement dans nos établissements « section francophone » regroupant des classes dans lesquels les élèves ne reçoivent qu’un enseignement en français, à l’exception bien entendu du cours d’anglais, le plus souvent une fois par semaine ; et de l’autre, un second bâtiment appelé « section anglophone » regroupant des classes où des élèves reçoivent des cours uniquement en anglais.

Contrairement à ce que l’on pourrait penser, ces établissement dits bilingues offrent des enseignements monolingues selon que l’on appartienne à l’une ou l’autre des ‘sections’. Cette distinction établie aujourd’hui n’existait pourtant pas dans les débuts de la vie camerounaise en tant que Etat bilingue. Au départ, le gouvernement, avait pensé un système d’éducation parfaitement bilingue où les enseignements étaient dispensés dans les deux langues officielles. L’expérience avait donc été tentée dans deux établissements, notamment le lycée bilingue de Molyko à Buea et le lycée bilingue d’Application à Yaoundé. Pour chaque classe, toute une partie des cours était administrée en français et l’autre en anglais. En outre, pour les classes d’examens, les diplômes étaient passés et obtenus dans les deux langues des deux systèmes. Estimant par la suite que cette politique lui était coûteuse, l’Etat a modifié le système qui est tel que nous l’avons présenté plus haut.

Malheureusement, la distinction linguistique que cette décision a provoquée dans notre éduction nationale a amené les « natifs » de chacune des deux langues à considérer la seconde comme étant « celle de l’autre ». Chaque groupe ne s’identifiant pas à l’autre, ou plus exactement, ne s’identifiant pas à l’autre langue, il s’est crée une plus grande distance entre les deux groupes linguistiques. Il est inutile de préciser qu’étant la langue de la minorité, l’anglais en a le plus souffert et en souffre encore. La conséquence en est que, une fois à l’université ou plus tard dans la vie professionnelle, l’individu se retrouve face à des situations où, le plus souvent, il lui est demandé une parfaite maîtrise des deux langues. Ne pouvant pas alors offrir plus que ce qu’il n’a reçu, très souvent l’incapacité fait place à une frustration qui participe davantage à creuser le fossé entre les deux groupes linguistiques.

La société camerounaise, contre toute attente, semble être le plus grand obstacle à l’aménagement linguistique en général, et au bilinguisme et à l’anglais en particulier. En effet, en plus du français (groupe majoritaire 78%) et de l’anglais (groupe minoritaire 22%), le Cameroun compte environ 280 langues nationales résultant de toutes les ethnies établies sur le territoire, dont les principales sont : les Fangs (19,6 %), les Bamilékés et les Bamouns (18,5 %), les Doualas, les Loumdous et les Bassas (14,7 %), les Peuls (9,6 %), les Tikars (7,4 %), les Mandaras (5,7 %), les Makas (4,9 %), les Chambas (2,4 %), les Mbums (1,3 %) et les Haoussas (1,2 %). Avec la venue des deux langues officielles, les langues nationales ont été reléguées au second plan et semblent parfois négligées au profit des langues officielles. Mais bien qu’elles soient plus ou moins prohibées en milieu public, ces langues ont généralement la primeur en milieux sociaux tels qu’en famille, dans des rencontres et réunions tribalistes ou ethniques, et même parfois au quartier entre les individus appartenant au même groupe ethnique.

En outre, dans les familles, les parents ont pris l’habitude d’enseigner ces langues nationales très tôt aux enfants et ceci, le plus souvent, dans un souci de les préserver, car elles ont tendance aujourd’hui à disparaître. La conséquence sur l’individu, particulièrement l’élève, en est que leur prédominance en famille ne lui donne pas la possibilité de mettre en pratique les connaissances en français et en anglais acquises à l’école. Malgré tout, il est essentiel de comprendre, comme nous le dit le Professeur Maurice Tadadjeu dans une interview qu’il nous a accordé, que : « *les langues nationales n’influencent d’aucune façon les langues officielles, ni ne joue un quelconque rôle dans la marginalisation de l’anglais au Cameroun. Celle-ci procède de la politique nationale* ». Nous comprenons alors pourquoi Nathalie Courcy souligne peu après dans sa thèse citée précédemment que : « *Le français et l’anglais ne s’opposent pas aux autres langues camerounaises dans le champ de la communication sociale, bien que les langues nationales soient dépourvues de statut institutionnel* », mais cohabitent plus ou moins de façon arbitraire. Cependant, le fait qu’elles prévalent dans la plupart de nos milieux sociaux est un inconvénient majeur pour les langues officielles, particulièrement pour l’anglais qui subit déjà la domination du français.

Outre le français et les langues nationales, les langues véhiculaires constituent un tout aussi grand frein à l’appropriation effective de l’anglais par les populations. La principale et la plus proche est surement le pidgin-english qui est parlé sur tout le territoire national, même dans des zones à autres appartenances linguistiques. Cette langue ne constitue pas seulement un frein au développement de la langue anglaise, mais comme le dit Nathalie Courcy, elle est « *un obstacle durable à la promotion du bilinguisme officiel, Car, dans l’imaginaire des Camerounais francophones, l’anglais parlé par leurs compatriotes anglophones, à quelques rares exceptions près, est du pidgin* ». Elle est dangereuse pour l’anglais dans ce sens qu’elle joue le rôle de principal medium de communication entre les francophones et les anglophones lorsqu’aucun ne peut s’exprimer dans l’autre langue. Dès lors, elle devient un véritable obstacle à l’appropriation des deux langues officielles. L’anglais en pâtit davantage de part sa minorité et de sa presque inexistence en milieux sociaux et administratifs.

En outre, les deux seules régions anglophones du Cameroun sont principalement à dominance pidgin-english qui est parlé partout par les habitants de ces zones, à savoir dans les écoles, les quartiers, les maisons, les places publiques, etc. Même dans des grands milieux et parfois entre les élites, le pidgin est très vite introduit dans les conversations. A l’université de Buea par exemple, les étudiants en ont fait leur principal medium de communication en dehors des cours et leurs mauvaises performances en anglais le prouvent. Très souvent aussi, les professeurs sont surpris entrain de s’exprimer dans cette langue pourtant interdite sur le campus. Le plus souvent, l’anglais n’intervient que lorsqu’il ya communication entre un anglophone et un francophone, et encore lorsque ce dernier, contrairement à la tendance, refuse de s’associer à cette langue qu’il sait, nuira à son apprentissage de l’anglais. Certes, le pidgin influence la langue anglaise, pense le Professeur Maurice Tadadjeu, mais elle n’en constitue pas pour autant un danger. Dans la même interview, il déclare ce qui suit : « *C’est une langue, elle peut exercer une influence sur l’anglais, mais selon moi, le pidgin n’empêche aucunement que les populations parlent anglais. Si celles-ci se retrouvent par exemple dans des situations urgentes où elles sont obligées de parler anglais, elles emploieront l’anglais. Si les administrations utilisaient les deux langues (officielles) de façon équitable, il y’aurait un plus grand besoin de traducteurs dans les bureaux. Le problème est de persuader les administrations qu’elles sont injustes* ».

Une autre langue moins reconnue, mais tout aussi importante et dangereuse que le pidgin-english est le camfranglais qui, sans en avoir l’air, freineà sa manière le développement du bilinguisme camerounais. « *Le camfranglais est un* [argot](http://fr.wikipedia.org/wiki/Argot) *camerounais à base de français, d'anglais et de langues camerounaises. Il est compréhensible par un locuteur français, à l'exception de certains termes empruntés à l'anglais et aux langues régionales du* [Cameroun](http://fr.wikipedia.org/wiki/Cameroun)*. (…) Il s'agit en fait d'un français « épicé » de termes anglophones ou régionaux car faire appel à un terme camfranglais n’est donc pas une contrainte linguistique mais un choix discursif* » (Wikipédia). A ce sujet, le Professeur Tadadjeu nous dit : « *Le camfranglais pour moi n’est pas une langue, bien que les gens y attachent beaucoup d’importance. C’est un parler que les jeunes utilisent à un moment de leur vie pour s’affirmer. J’estime que personne ne se présentera dans une institution pour demander du travail en parlant camfranglais, ni ne répondra à son patron en camfranglais. C’est un parler informel entre eux (jeunes)*». Pourtant, « *Ce parler connaît une dispersion et une pénétration sociales importante au Cameroun*» ([www.tlfq.ulaval.ca/axl/.../cameroun.htm](http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/.../cameroun.htm)). Certes, le camfranglais est essentiellement parlé par la jeune génération camerounaise qui y trouve un moyen de se démarquer volontairement de l’ancienne dans sa vision des choses et sa façon de les exprimer. Mais cette langue ou ce parler, appelez le comme vous voulez, est tout aussi, voire plus inquiétante, que la précédente, justement parce qu’elle touche principalement les jeunes qui sont appelés à porter les couleurs nationales plus tard.

Ironiquement, c’est cette même jeune génération qui aujourd’hui devrait lutter pour une meilleure unité nationale, notamment linguistique, qui subit, victime volontaire, la propagation de ces deux langues. L’ironie est d’autant plus grande quand on sait que ces dernières sont nées de nos langues officielles. L’on comprend mieux alors Nathalie Courcy quand elle insiste : « *Dans l’analyse de l’évolution des politiques linguistiques, il ne faut pas négliger la progression du pidgin, pas plus qu’il ne faut sous-estimer la présence du camfranglais. Il s’agit d’un ‘parler argotique urbain et suburbain [...] dont la texture grammaticale et lexicale est extrêmement souple’ [*[11](file:///C:\Documents%20and%20Settings\MONGUE%20EKANE%20NATHALI\Mes%20documents\Across%20the%20Mongolo\spip.php.htm#nb11)*]. Instable et hétérogène, le camfranglais ne bénéficie pas de la même reconnaissance que le pidgin-english. Néanmoins, son maintien dans l’environnement linguistique prouve qu’il répond à un besoin*».

Selon l’étude canadienne citée plus haut, « Il n'existe pas de loi concernant la langue de l'Administration au Cameroun. Toutefois, l'article 38 de l'*Instruction générale no 2 du 4 juin 1998 relative à l'organisation du travail gouvernemental* précise ce qui suit:

|  |
| --- |
| **Article 38**  Notre Constitution stipule que le Cameroun est un pays bilingue, qui adopte l’anglais et le français comme langues officielles d’égale valeur et qui garantit la promotion du bilinguisme sur toute l’étendue de son territoire. À cet égard, il n’est pas inutile de rappeler que le premier ministre, les membres du gouvernement et les responsables des Pouvoirs publics à tous les niveaux sont tenus d’œuvrer au développement du bilinguisme. Le secrétaire général de la présidence de la République est spécialement chargé de la promotion du bilinguisme. À ce titre, il conçoit et élabore la politique du bilinguisme sur le plan national; il veille et contrôle la qualité linguistique des actes pris par les Pouvoirs publics. En cas de nécessité, il propose au chef de l’État toute mesure tendant à améliorer l’usage de nos langues officielles et à développer le bilinguisme dans le pays. |

Il est donc très étrange, après lecture de ce passage, de constater que plus de la majorité de la vie administrative camerounaise, à l’exception des formulaires et des symboles nationaux, est essentiellement rédigée en français. En effet, poursuit la même étude canadienne, « *la capitale du Cameroun, Yaoundé, est restée essentiellement française. Les Camerounais qui viennent des provinces anglaises pour y travailler ne peuvent s'y faire comprendre en parlant anglais. Dans l'Administration gouvernementale de Yaoundé, le français occupe une place prépondérante: les bilingues sont rares, même si le bilinguisme fait partie des critères d'embauche des fonctionnaires. Le bilinguisme institutionnel est plus visible sur les formulaires administratifs. (…) Cependant, les fonctionnaires anglophones sont désavantagés s'ils ne connaissent pas le français parce qu'il leur sera impossible de poursuivre leur carrière après quelques années de service*». Plus ironique encore est que la plupart des personnes chargées de promouvoir le bilinguisme ou l’appropriation effective de l’anglais au Cameroun ne sont aucunement elles mêmes bilingues et/ou peuvent à peine s’exprimer dans un anglais correct.

En conclusion, nous pouvons affirmer que le bilinguisme au Cameroun est loin d’avoir atteint son objectif, particulièrement au niveau local. Son état est d’autant plus alarmant que l’Etat ne semble pas encore avoir pris de mesures appropriées pour réellement promouvoir le bilinguisme et lutter contre la propagation de ces langues émergentes qui constituent sans aucun doute, les obstacles les plus important à l’appropriation effective des langues officielles, notamment l’anglais. Nous n’affirmerons pas, comme Nathalie Courcy, que : « *Au Cameroun, le bilinguisme se voulait égalitaire au niveau de l’Etat et de ses symboles. Toutefois, le gouvernement n’a jamais prétendu faire du bilinguisme un objectif au niveau de la population*», même si nous constatons avec elle que « *l’unilinguisme local est reconnu dans certains territoires en dépit du bilinguisme fédéral. La littérature passe presque nécessairement par la médiation du français, majoritaire dans l’administration et l’éducation, mais aussi dans la population des villes d’importance économique et culturelle* ». Cependant, l’anglais étant la langue première internationale et la planète à l’aune de la mondialisation, il est très improbable qu’elle finisse par disparaître complètement du territoire national. Néanmoins, son recul et le fait de lui donner si peu d’importance au Cameroun affectent énormément l’évolution et la reconnaissance de la profession de traducteur dans le pays. En effet, parce que le français domine presque partout, particulièrement dans l’administration, et quelques fois, semble être la seule langue officielle, le besoin du traducteur ne se fait pas ressentir, et pire, son existence n’est pas reconnue. Ainsi, nous pensons que plus l’Etat prendra des mesures pour redonner son statut égalitaire à l’anglais, plus vite la profession de traducteur deviendra une nécessité au Cameroun et mieux le traducteur se portera.

* 1. **REVUE DE LITTERATURE**

Le problème de l’incompréhension linguistique et socioculturelle entre francophones et anglophones au Cameroun, plus connu sous le nom de la « question anglophone », remonte depuis l’époque du plébiscite du 11 février 1961 qui symbolise le rattachement de la deuxième partie du Cameroun britannique, à savoir le Southern Cameroon au Cameroun français ou Cameroun oriental. En effet, depuis qu’il existe au Cameroun des francophones et des anglophones, il a toujours été question d’une minorité et d’une majorité dont les différences et divergences d’opinion ont souvent été à la base de leurs incompréhensions. Depuis qu’elle existe, la question anglophone a fait couler beaucoup d’encre et de salive. Des auteurs des deux obédiences, française et anglaise, ont partagé leur avis sur la question, tentant tant bien que mal de retirer cette épine du pied du Cameroun. Certains aussi, auteurs comme hommes politiques, ont nié son existence, éludant volontairement la question ou ne l’abordant jamais. Toujours est-il que, ceux qui l’ont reconnu et ont bien voulu donner leur avis, n’ont pas lésiné sur les moyens de faire part au monde de leur vision de la chose.

Ce problème est très lié au thème de notre recherche à savoir : *Traduction et incompréhensions linguistiques et socioculturelles entre francophones et anglophones au Cameroun* en ceci qu’il permet de comprendre le statut peu enviable du traducteur au Cameroun et ouvre la voie à de possibles solutions. De toute évidence, le pays étant bilingue, la traduction devrait occuper une place de choix parmi les professions. Malheureusement, celle-ci souffre des mésententes entre les deux langues officielles (français et anglais) dont le mariage n’est pas un long fleuve tranquille. Ainsi, nous ne saurons avancer dans notre travail sans regarder de près les avis sur la question qui, bien qu’opposés au fil du temps, ont malgré tout contribué à la compréhension de la question anglophone. Dans un souci d’organisation et de cohérence, nous commencerons par analyser l’opinion anglophone que nous opposerons par la suite, à l’opinion francophone.

De façon générale, les auteurs d’expression anglaise, de même que tout anglophone s’étant exprimé sur la question, partage plus ou moins la même opinion sur le sujet. La plupart pense que la question anglophone n’est que l’expression d’un peuple victime de sa minorité sur la base de laquelle ses frères francophones exercent à souhait leur majorité. Cependant, la question serait née non pas de la domination des francophones largement en supériorité numérique par rapport aux anglophones, mais des termes qui ont jadis constitué les conditions d’une unification réelle et véritable entre le Cameroun oriental et le Southern Cameroon. Le Professeur Victor Julius Ngoh est très clair sur ce point lorsqu’il affirme dans son livre Cameroon: From a Federal to a Unitary State 1961-1972: “*The 1961 federal constitution is focal point from which the Anglophone problem took its roots*” (189). Le Professeur Julius Ngoh part du point de vue que la question anglophone a émané de la première constitution du Cameroun qui n’était pas en faveur des anglophones. Il ajoute d’ailleurs : “*The origin of the Anglophone problem is traceable to the 1961 Plebiscite and the Federal Constitution that was drawn up at Foumban in July 1961. (…) Furthermore, the English language was given an inferior status in the constitution. Article 59 stated amongst other things that ‘… the revised constitution shall be published in French and English, the French text being authentic*” (189-190). Cette ‘injustice’ envers les anglophones dont parle le Professeur Ngoh s’est traduit ici par le statut de langue seconde que la constitution de 1961 conférait à la langue anglaise, certainement dû à la minorité des principaux locuteurs de cette langue. Malheureusement, les anglophones, puisqu’il s’agit d’eux, se sont vraisemblablement sentis rabaissés, voire méprisés puisque que considérer l’anglais comme inférieur au français revenait à les considérer comme inférieurs aux francophones. Du moins, c’est ce qui a été dit lors de la AAC (All Anglophone Conference, Buea, 2-3 Avril 1993) que Ngoh cite en ces termes : « *The subordinate position of the English-speaking Cameroon, and perhaps, all their affiliations to the English language and culture, would be subordinate to those of the French language and consequently to French-speaking Cameroon*» (194). Autrement dit, tout était faussé dès le départ: depuis la volonté de s’unir jusqu’aux décisions prises ce jour là.

De la même manière, la jeune génération anglophone ne blâme d’aucune façon leurs aînés qui, comme le pense Patrick Ebella, jeune chercheur, dans sa thèse A Critical Analysis of Cameroon’s Government Leadership as Portrayed in Bate Besong’s and Mattew Takwi’s Disgrace and People Be Not fooled, ne pouvaient rien faire sinon subir la conférence. Ainsi, il déclare: “*Historians have it that the Southern Cameroonian delegates to the conference were disadvantaged, first because they did not understand French properly and also because the terms of the constitution were unfamiliar to them. In fact, the most part of the deliberations were dictated and dominated by East Cameroon*” (12). De son point de vue, Ebella Tome croit fermement que les anglophones pendant la conférence de Foumban étaient perdants d’office et ne pouvaient d’aucune façon bénéficier des faveurs de leurs compatriotes qui avaient tout à leur avantage : le nombre, la langue majoritaire et le pouvoir de décision. Si l’on suit sa logique, rien d’équitable ne pouvait sortir de la conférence, d’ailleurs dès le début de son travail, il déclare : “*In fact, when the Anglophone minority decided to re-unite with the Francophone majority, a major problem of marginalization was bound to emerge (…) This problem was inevitable because there was no way the minority Anglophones could share a balance of power and other privileges with the majority Francophones*” (1).

Cette idée, Alobwed Epie la partage complètement dans The Concept of the Anglophone Literature lorsque, parlant de la réunification, il affirme sans préambule : « *This politico-historical development aimed at eliminating all faces of the former divisions. That was of course, wishful thinking as the division between Anglophones and Francophones remains indelible at the linguistic, cultural and even political arenas*» (51). Alobwed Epie introduit ici la littérature camerounaise d’expression anglaise, particulièrement la littérature engagée ou militante qui est très poussée sur la condition du peuple anglophone et la sauvegarde de sa culture.

Bate Besong, vulgairement connu sous le diminutif BB, sans aucun doute l’un des plus grands de cette littérature (aujourd’hui de regretté mémoire), y a consacré toute son œuvre et même toute sa vie. Par exemple, dans une interview accordée à son collègue Pierre Fandio sur le thème La Littérature anglophone camerounaise à la croisée des chemins’il affirme : « *L’évolution de la littérature anglophone est en réalité une tentative de ‘fictionnalisation’ de l’histoire d’un peuple écrasé sous l’impérialisme féodal d’Ahmadou Ahidjo dans un premier temps, puis aujourd’hui, sous plus de deux décennies de vision myope du Renouveau* ».

Un autre auteur anglophone tout aussi important que BB, Shadrach A. Ambanasom**,** lors d’une cérémonie organisée en 2008 à Buea àl’occasion des EduArt Literary Awards, a declare : “*In Victor Epie Ngome’s play, What God Has Put Asunder, the purported marriage between Weka and Miche Garba is a metaphor for the political union between the people of the former Southern Cameroons, on the one hand, and those of La République du Cameroun, on the other; that is, the Anglophones and the Francophones in present day Cameroon. Now beyond the domestic level this indictment represents, on the political plain, the myriad of collective grievances held by Anglophones against their Francophone brothers, a composite of complaints that has come to be known in Cameroon today as the ‘Anglophone Problem*’’. Et Henry K. Jick and Andrew Tata Ngeh d’ajouter: «*Being a permanent minority in the Cameroonian setting, most Anglophone Cameroon writers express the injustice, domination or marginalization of the Anglophones by their Francophone counterparts* (87)” (*Perspective on Language Study and Literature in Cameroon*).

Les auteurs francophones ne partagent pas, ou presque pas l’avis de leurs homologues anglophones. Patrice Nganang, par exemple, est sans doute l’un des plus radicaux sur la question anglophone. Dans un article publié dans le site [www.Camer.be](http://www.Camer.be), il condamne encore plus le fait que les auteurs anglophones camerounais se servent de la littérature pour renforcer le fossé qui existe entre les deux cultures. C’est ce qu’il appelle « l’apartheid littéraire » ou « ségrégation de la littérature anglophone ». Celle-ci, selon notre auteur n’est que le résultat d’une indifférence accusée de la part des francophones et surtout de l’Etat qui a échoué dans sa politique de bilinguisme. Ainsi, il déclare : « *Ma tristesse a toujours été de me rendre compte que bien d'auteurs anglophones chez nous se trompent trop vite d'adversaire. Dans l'insurrection nécessaire contre l'Etat camerounais, architecte de l'apartheid littéraire infâme qui sévit chez nous, l'amalgame de leur rage inclue trop vite 'les francophones' 'frogs' qui sont pourtant tout aussi des victimes. Ah, si c'était tout ! La transformation de l'''Anglophone'' en identité sociale et politique, aussi compréhensible et politiquement défendable qu'elle est, devient totalement suicidaire en termes littéraires. Car cette transformation aboutit à l'aveuglement littéraire des auteurs Camerounais anglophones* ». A son avis, la cause est louable mais les anglophones font fausse route en prenant les francophones en général pour cibles, car tout comme les anglophones, ceux-ci ne sont que des victimes de l’amalgame étatique. D’où sa conclusion : « *Devant cette position de l'Etat Camerounais comme architecte et garant de l'apartheid littéraire dans lequel nous grandissons, il est difficile de voir le citoyen Camerounais francophone comme anglophone autrement que comme une victime*».

Pour Dibussi Tande, autre auteur francophone, il n’est point question de « ségrégation ou apartheid littéraire » de la part des auteurs d’expression anglaise. Mais Tande, à l’encontre de Patrice Nganang, pense que la littérature camerounaise d’expression anglaise est née du besoin de s’affirmer face à une indifférence totale, puisqu’il énonce *« Dans toute société dans laquelle il existe une minorité linguistique, raciale ou ethnique, la voix de la majorité, presque sans exception domine et même noie celle de la minorité dans tous les aspects de la vie nationale ».*

Un autre avis, tout aussi important que les précédents, est celui de Pierre Fandio, professeur de littérature camerounaise à l’Université de Buea, la seule université anglophone du pays. Ayant longtemps étudié la question, et vivant au sein de ce groupe depuis plusieurs années, Pierre Fandio est sans aucun doute l’un des auteurs camerounais les mieux informés sur la question anglophone. Selon ce dernier, la littérature anglophone camerounaise, qui certes prend appui sur la question anglophone, n’est pas seulement un besoin de s’affirmer comme le pense Tande, ou un désir de s’éloigner de l’autre (‘apartheid littéraire de Nganang), mais elle est une raison d’être qui traduit avant tout un profond état d’âme, un cri du cœur, un appel à l’aide. Elle traduit les pleurs d’un peuple qui veut, non pas s’éloigner, mais vivre, en étant libre et reconnu pour ce qu’il est dans un pays où il a choisi de grandir. Ainsi, pour elle, le seul moyen de se battre c’est de se défendre. C’est pourquoi, Fandio déclare : c’est « dans ce qui ressemble fort à " la défense et l'illustration de l'héritage britannique " que de nombreux auteurs qui, bien que n'ayant, pour la plupart, connu que très brièvement la colonisation anglaise n'en sont pas moins imprégnés, semblent finalement trouver leurs véritables marques. Nombre de créations qui tendent toutes visiblement à revaloriser, à défaut de réapproprier l'héritage britannique camerounais, dénoncent, parfois avec ure rare violence, les travers de la réunification des deux territoires qui s'est traduite, aux yeux des auteurs, par une " re-colonisation " de l'autre Etat et par l'humiliation des citoyens qui en sont originaires ».

A ces différents points de vue, nous présentons les résultats d’une recherche menée par deux universitaires auprès du public, francophone et anglophone, des villes de Douala et de Yaoundé. Cette recherche dont le thème était : [Anglophones et Francophones au Cameroun](http://www.quotidienlejour.com/double-page-/opinion-/6683-anglophones-et-francophones-au-cameroun) : Comment ils se définissent et se perçoivent les uns les autres, nous donne ici une analyse intéressante de la question anglophone vue de la population. Ainsi, de façon générale, il en ressort que les francophones tiennent en grande estime les anglophones qu’ils trouvent travailleur (69,7% des répondants), honnête (57% répondants) et compétent (53,3%). Inversement, les anglophones pensent que leurs frères francophones sont paresseux (75,9% des répondants), corrompus (87,4%) et incompétents (70,1%). Seul le critère « d’élégance » remporte l’unanimité dans les deux camps. En effet, 60% des francophones comme des anglophones qui ont répondu aux questionnaires trouvent que l’autre manque d’élégance. Ironiquement, les francophones aiment à dire : *« les anglophones sont toujours à gauche »* ou *« sont toujours gauches »* sans savoir que ces derniers, vraisemblablement, pensent exactement la même chose d’eux.

Au vue de ces différentes opinions, francophones et anglophones, nous pouvons affirmer sans crainte de nous tromper que la question anglophone au Cameroun est au cœur de tous les débats, qu’ils soient littéraires, politiques ou sociaux. Il est indéniable que le statut de la langue anglaise en est la principale cause. Cette conclusion nous ramène à l’hypothèse de notre travail selon laquelle une meilleure appréciation de la langue anglaise au Cameroun renforcerait la politique de bilinguisme et rehausserait par la même occasion le statut de la profession de traducteur sur le territoire national. En outre, une telle initiative revaloriserait la culture anglophone et apporterait beaucoup d’eau au moulin de la question anglophone qui alors ferait moins parler d’elle.

* 1. **ANALYSE TEXTUELLE D’ACROSS *THE MONGOLO***

Selon Le Petit Larousse, une analyse est une ‘*étude faite en vue de discerner les différentes parties d’un tout, de déterminer ou d’expliquer les rapports qu’elles entretiennent les unes avec les autres*’. Une analyse textuelle est donc tout simplement l’étude des différentes parties d’un texte et les rapports que celles-ci entretiennent entre elles pour non seulement donner à l’ensemble tout son sens, mais aussi pour justifier les choix de l’auteur. Cette analyse implique également une étude du style de l’auteur, du niveau de langue et de la sémantique des mots. Eventuellement, l’analyste peut étendre ses recherches sur le temps des verbes et la présentation des personnages. En ce qui nous concerne, notre analyse du roman *Across The Mongolo*, portera essentiellement sur la présentation et le contenu du livre (le texte uniquement), le niveau de langue et le style de l’auteur. Toutefois, avant de nous lancer dans l’analyse proprement dite, nous commencerons par une brève présentation de l’histoire de ce roman.

*Across The Mongolo*, le texte sur lequel porte notre travail de recherche, est un roman écrit par le dramaturge, poète, romancier et critique John Nkemngong Nkengasong, publié en 2004 par les éditions **Spectrum Books Limited, Ibadan. Tiré de l’expérience personnelle de son auteur, *Across the Mongolo* traite de la question anglophone au Cameroun, particulièrement de la discrimination et la marginalisation dont étaient victimes les anglophones qui avaient le courage de quitter leur région natale pour la seule université du pays, une fois leur G.C.A (Baccalauréat) obtenu. Nous parlons de courage parce que, non seulement celle-ci était située en pleine région francophone, mais en plus, les enseignements qui y étaient administrés se faisaient essentiellement en français. En outre, ces anglophones décidaient d’embrasser une langue et une culture dont ils ne connaissaient nullement les méandres. Une fois inscrits, ces derniers n’avaient pas seulement à apprendre leurs leçons, il leurs fallait d’abord apprendre la langue et se faire une place dans un milieu dont les habitants se voulaient hostiles.**

**En fait, *Across the Mongolo* raconte l’histoire** d’un jeune anglophone, Ngwe, qui grandit et fait toutes ses études primaires et secondaires respectivement dans son village Attah, à Mienfi, au Wisdom College et au College of Arts, toutes des régions anglophones très éloignées de la capitale francophone Ngola qui abrite la seule université du pays. Après son G.C.A et encouragé par son père qui n’a pas eu la chance de faire des études, Ngwe se rend à la capitale où, après plusieurs situations humiliantes face à ses congénères francophones, il réussit enfin à s’inscrire. Malheureusement, une fois étudiant, Ngwe fait face à de multiples difficultés, la principale étant la langue. Insulté par ses camarades de classes et même le corps enseignants, frustré et ne sachant vers qui se tourner, il se repli sur lui-même. Conséquence, il reprend la première année. Durant la deuxième année à Ngola, lors d’une grève sur le campus, il est surpris non loin des scènes de violences par les forces armées dépêchées sur le terrain. Pris pour l’un des instigateurs de la révolte, il est alors arrêté et séquestré pendant un peu plus de deux semaines dans une prison où il est torturé dans le but de lui faire avouer des crimes aux quels il n’est nullement mêlé. L’année suivante, il décide de prendre les choses à main pour le salut de ses frères anglophones et crée alors le YAM (Young anglophone Movement), mouvement qui, très vite, lui attire les foudres du gouvernement. Pour échapper aux forces armées, il s’exile dans son village où il trouve son père mourant. Après le décès de ce dernier, il retourne à la capitale pour reprendre la deuxième année (troisième année à Ngola) qu’il échoue une seconde fois. Après quatre années à l’université, il doit soit tout laisser tomber, soit reprendre tout à zéro, son mandat étant expiré. Ngwe décide de s’inscrire dans un autre département et, cette année là (cinquième à Ngola), découvre que sa petite amie le trompe avec un haut responsable du gouvernement qui pour s’en débarrasser jure de tout faire : quoi exactement, le roman ne le dit pas. L’auteur nous apprend seulement, à la fin de son histoire que, Ngwe après avoir très bien composé, s’étant donné du mal plus que d’habitude, n’a pas son nom affiché sur la liste de ceux qui vont en classe supérieure. Plus tard, il découvre que l’un des ses professeurs, celui dont la matière lui était plus accessible, lui a administré un zéro à tous ses devoirs. Frustré, désabusé et désespéré après cinq années passées à l’université sans aucun résultat, Ngwe retourne au village traumatisé.

*Across The Mongolo*, comme nous l’avons dit plus haut, est une œuvre autobiographique qui raconte non pas seulement l’histoire de son auteur, mais surtout celle de tous les anglophones de son époque qui décidaient de quitter leurs régions pour la capitale. Bien que la scène se situe dans son pays, Nkengasong ne s’adresse pas uniquement à ses compatriotes, mais au monde entier car selon ses propres termes (Cameroon Calling: CRTV-National Station, J. N. Nkengasong: Interview with Samson Websy, Feb 2006): *“It is not just to Africans as a whole. I think I’m trying to establish the fact that even out of Africa, care must be taken to ensure that people should not be considered more privileged than others. I think we are thinking of a world in which we want harmony, we want peace, we want friendliness. To be able to attain this we must be able to accept as brothers, as sisters, as fathers and mothers. It transcends our Cameroonian experiences to African experiences to even the European and even American experiences because that is the fundamental source of conflict the world over and over the ages. We now call the world a global village. We should show this example of a global village by showing the harmony, by ensuring that harmony exists amongst all peoples of different races, of different tribes, of different political, religious and ethnic groupings”.*

*Across The Mongolo*, notre texte d’étude est un récit structuré en dix neuf chapitres. Très riche sur le plan linguistique, il offre une variété de langues, notamment l’anglais, le français, le pidgin-english et plusieurs autres langues nationales, dont la principale étant celle parlée par la tribu Nweh dans le département de Lebialem, province du Sud ouest, région d’origine de l’auteur. Cependant, le texte est majoritairement écrit dans la langue de Shakespeare. Le tableau ci-dessous nous donne un aperçu des expressions dans les diverses langues que l’on y retrouve.

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| **FRANÇAIS** | **PIDGIN-ENGLISH** | **AUTRES** |
| *Elément subversif ! Tu bouges je tire (chap.* *10, p.108)* | *Wuna shu wuna book (chap. 5, p.38)* | *Lebin soh’ho M’menyika mbo’oh ! (chap. 1, p. 1)* |
| *C’est une anglo même. Là tu es morte (chap.* *10, p.108)* | *Dat gendarmes dem bi tif pipi (chap.5, p.41)* | *Troh-ndii (chap.1, p.2)* |
| *Un leader de grève qui fuite (chap.* *10, p.108)* | *I show’am book, book correct, e say a don run motuar too much (chap.5, p.41)* | *Marcarana’a! Mendim mendim! Owe ! (chap.6, p.50)* |
| *Parlez en français, idiot ! Est ce que je comprends ton patois là? (chap.* *10, p.113)* | *I don beg’am, e no want hear. Sote two thousand francs don comot for ma kwa (chap.5, p.41)* | *Anzoah, Alena, Amina, Afaah, Angong, Aseih, Along, Ankoah (the eight days of the week; chap.1, p.3)* |
| *Oui Monsieur le Doyen. Monsieur Ngwe est là (chap.* *11, p.122)* | *Dis country no good-o-o-o-o ! Filenchiman don kill’am o-o-o-o! (chap.5, p.41)* | *Ndoh (chap.1, p.4)* |
| *Sort ! Sort ! Mon type, sort ! (chap.* *11, p.122)* | *Dat njaah dem go toot me ndiba fo ma hoss joss noh (chap.7, p.66)* | *Kwirikwiri, bobolo (chap.7, p.62)* |
| *Allez attendre dehors (chap.* *11, p.122)* | *Mua ndiba fo alunga sote e fullop (chap.7, p.67)* | *Lemoo (chap.14, p.148)* |
| *Doctorat d’’Etat (chap.* *12, p.126)* | *Tam whe dem toot you for vallée de la morte demain for morning time whatti you go cry (chap. 10, 110)* | *Abeh nchi (chap.14, p.153)* |
| *Quoi ? Devant moi? Quoi? Ici à Besaadi? Un petit Anglo? Un salaud? Un idiot? Non, non, non. On verra! Salaud! Sa-laud! (chap.18, p.193)* | *Ma broda, faf pipi dem don toot’am just noh for putt’am for grong for vallée (chap. 10, 110)* | *ndole (chap.16, p.172)* |

De la même façon, plusieurs niveaux de langue y interviennent, à savoir le soutenu, le courant et le familier. Cependant, de ces différentes couleurs linguistiques, seuls les deux derniers sont plus récurrents dans le texte. Ces variances s’expliquent par le niveau d’éducation des principaux personnages du roman, dont Ngwe, le narrateur qui n’a qu’un baccalauréat à son actif. Par conséquent, la diction de l’auteur par le biais de son personnage principal est très ouverte, même pour le profane. En outre, les paragraphes sont, pour la plupart, composés de phrases simples et courtes, sauf lorsqu’un certain effet est recherché par l’auteur, notamment pour traduire l’état psychologique ou la situation de son personnage principal. Les exemples suivants les illustrent:

* *Then they hurled me into a dark room, into the dungeon where a throng of naked men who had only pants to cover their groins, silhouetted through my blood-blurred vision. P 109-110*
* *Babajoro himself had no feelings and he had instructed them to roast me for dinner to teach university students that he, Babajoro, had never been at a university, not even a secondary school, but he possessed power that few people in the continent had the courage to wield. P 111*

Sur le plan stylistique, notre roman est artistiquement enrobé de plusieurs figures et éléments de style qui donnent au texte toute sa beauté et son effet unique. L’un des plus importants est sans aucun doute la raillerie qui n’est certes pas une figure de style, mais qui joue un rôle très important dans le texte à savoir qu’elle illustre parfaitement les incompréhensions linguistiques entre les deux groupes protagonistes du roman. Elle est présente tout au long de l’histoire, particulièrement lorsqu’il est question du personnage principal, où plus exactement du groupe linguistique que ce dernier représente. En effet, les éléments de raillerie qui accompagnent Ngwe dans le texte ont trait, pour la plupart sinon tous, à son identité d’anglophone. Le tableau suivant nous en donne quelques exemples.

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| **PAGES** | **EXEMPLES** | **EXPLICATION** |
| 41 | Un fraudeur ! Un awaraien ! | Ngwe est arrêté à un contrôle et insulté dès l’instant où les policiers se rendent compte qu’il est anglophone |
| 38 | Vieux babouin | Les policiers le forcent à s’asseoir à même le sol |
| 108 | C’est une Anglo même, là tu es morte | Ngwe, lors d’une grève au campus est arrêté et directement taxé de leader par ses assaillants dès que ces derniers se rendent compte de son anglophonie |
| 108 | Un Anglo chef ! | Il est présenté à d’autres policiers |
| 108 | Anglofou, ésclave, idiot, salaud, Anglo ! | Ses assaillants l’agressent de partout |
| 109 | Mon Dieu ! Un Anglo ? Il est finit ! | Son arrivée au commissariat, les exclamations des autres policiers |
| 193 | Un petit Anglo ? Un Salaud ? Un idiot ! Salaud ! Sa-laud ! | Sa confrontation avec le Directeur du Cabinet Civil avec qui sa petite amie le trompe |
| 47 | Pauvre Anglo ! Ashia ya ! Ashia petit Anglo ! | Ngwe réalise, dans le train qui l’emmène à la capitale, qu’on lui a volé son portefeuille qui contenait tout son argent ses papiers personnels. Les passagers se moquent de lui |
| 60 | Les Anglos aiment toujours les annouillent. Sort monsieur. | Au bureau de la scolarité, lors des inscriptions : ses dossiers sont rejetés parce qu’il ne parle français. |
| 60 | Pauvre Anglo ! Anglo for Kromba. Tu ne pouvez pas rester chez vous a Kromba, Anglo ? | A l’insistance du chargé des inscriptions, Ngwe formule une phrase en français. Toute l’assistance se moque de lui |
| 188 | Anglo ! Anglo ! Anglo ! | Une bagarre éclate dans un bar, sans chercher à savoir les témoins insultent les concernés et les traite d’anglophones bien qu’ils soient francophones |
| 64 | Anglo ! Anglofou ! Anglobête ! | C’est la première année, Ngwe très enthousiaste et courageux vient de poser une question en anglais. Des rires fusent dans tout l’amphi en même temps que des projectiles de toutes sortes lui tombent de partout |
| 112 | Avance idiot ! C’est l’Anglo là | En prison, pendant la grève, Ngwe subit les assauts de ses gardiens |
| 163 | The Anglo, the pariah, the slave | Expressions utilisées par Ngwe lui-même, essayant de comprendre l’attitude des francophones par rapport à ses vis-à-vis |
| 160, 163, 179, etc | My brothers on the other side of the Great River | Appellation attribuée aux francophones tout au long du texte par les personnages d’expression anglaise |
| 160, 163, 179, etc | The Great River | Renvoie au fleuve Mongolo qui sépare les deux communautés linguistiques |

Comme nous pouvons le constater, et comme nous l’avons mentionné tantôt, la plupart de ces expressions ne sont pas adressées à Ngwe personnellement, mais directement au groupe linguistique qui se cachent derrière sa personne. En outre, ces expressions, pour la plupart des insultes, sont dites dans la langue française, ce qui ne laisse aucun doute sur les auteurs.

En dehors du la raillerie dont les différents éléments symbolisent l’incompréhension linguistique entre les anglophones et les francophones, nous retrouvons également dans le texte plusieurs éléments de métaphore qui chaque fois interviennent à des moments cruciaux de l’histoire (la mort du père de Ngwe, son arrestation, sa détention…). Nous avons les exemples suivants :

* *He charged against me like a mad bull (p.112)*
* *They fell on me again with baton, sticks, the butts of their rifles and the copper whip, hitting me all over my body, like a snake that people killed with the most vengeful and savage method (p.112-113)*
* *Minister in charge of Special Duties – what are the special duties apart from acting as a spy against Anglophone patriotism…? (p.135)*
* *We have failed our children. They shall never forgive us when they shall come to know that because of greed we auctioned them to another colony as second-grade citizens (p.137)*
* *The morning voices sounded like the noise made by the dry plantain leaves in a slight wind, dry voices that one would hear from a distance (p.151)*
* *Get up and mourn your father. Don’t sit there like a hunter looking at the trail of a hare (p.151)*

En plus de la métaphore, nous retrouvons également parmi les figures de style quelques expressions hyperboliques dont voici quelques exemples:

* *I would not be caught in the trap of Babajoro (the président of the république), the giver and taker of life, the proprietor of underground prisons where men marry darkness and befriend sorrow and despair (p.138)*
* *Mbe Nkemasaah has left the child and me in the middle of the stream, eeeh! (p.149)*
* *Truly my father left me in the middle of a violent stream (p.150)*

Comme autres ornements stylistiques, le texte nous offre plusieurs éléments de tradition orale et africaine, ainsi que de croyances africaines que nous avons regroupés en chants sémantiques. L’auteur fait également usage de beaucoup de proverbes et d’adages.

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| **TRADITION ORALE**  **(AFRICAINE)** | **CROYANCES AFRICAINES (Sorcellerie)** | **PROVERBES/ADAGES** |
| The story was told across the eighteen hills ofnAttah… P.1 **(contes)** | Some people said it was *ndoh*, the punishment heaped on his head by his father’s ancestors P.1 | Child, on this earth know where to put your leg. If the leg does not carry you, you will never see the many sorrows and the many joys that make the world beautiful. P 36 |
| If the gods of the land are angry with him, we shall give them salt, palm oil and goats. P2 | Others stood firm that his father, Ndi Nkemasaah, died without completing the bride of his second wife and Mbe Tankap, the woman’s mother’s mother’s father, was showing signs of anger. P.2 | Genuine love comes at the beginning of hope and ends at the end of life. P 138 |
| Aloh-Mbong cried aloud, muttered hasty incantations, and danced weirdly. P 140 | Others whispered that Mbe Benu, the greatest enemy of his father, might have cast a spell on the child. After all, was his hand not in the death of Ndi Nkemasaah? P.2 | It is said that the young porcupine lived in the hole with his mother for too long and when food was finished they ate each other. P22-23 |
| One of the old men went to the small hut where the wooden drum was kept and teledrummed through the hills and valleys of the land. P150 | If the gods of the land are angry with him, we shall give them salt, palm oil and goats. P2 | It is not because an old man has lost his teeth that the young men will not eat the bones. P137 |
| Get up and mourn your father… People took a dirge again. P 151 | If it was Lebialem’s wish to sacrifice him and he was to die, let him die on the soil of his ancestors. P2-3 | Live the joy of suffering and the suffering of joy that makes the world of your ancestors a harmonious one. Suffer to be the best and be the best in suffering. P 36 |
| An old woman held me on the folded wrapper round my waist and sang a dirge behind me. P 151 | By evening, it was told all over the land that two chief wizards were dead, including Mbe Benu. P199 | Ngwe is no small child of the land. He is the descendant of great warriors who rescued the land from the savage invasion of the warriors of Anambat. P.2 |
| My mother and her *pfeuk* were shaved and taken to the stream to bathe. P154 | He did not want us to see the snake he had put in his father’s belly! P154 | It was now very evident from the quietness that reigned in the compound that the tree that shaded the forest had fallen and crushed our sap. P 155 |
| On the last day of mourning, the *trohs* fretted up and down in their smoked masks of raffia threads, stamping on the ground their equally smoked staffs cut from ancient trees, curved in different antique shapes. P154 | They are children who climb the sky in the night. Child of the sky. P153 | Father of Concealed Secrets, thank you Prince of the Rushing Streams, tooth of the elephant, leopard’s skin. P 29 |
| Aloh-Mbong danced a weird ritual dance, sang an ancient song, a song that was sung in Attah, and leopards snarled in their caves. P 200 | My ancestors will not leave me on earth for long if I accept. 83-84 | The umbilical cord of a giant cannot be severed from the earth of his ancestors. P199 |

En outre, l’auteur fait beaucoup usage de plusieurs questions rhétoriques, notamment des questions que se pose son personnage principal. Ces questions traduisent essentiellement son état psychologique et émotionnel, étant donné les épreuves qu’il traverse dans la capitale, plus précisément à l’université. Les plus importantes sont les suivantes :

|  |  |
| --- | --- |
| **QUESTIONS RHETORIQUES** | **EXPLICATION** |
| What offence had I committed against man, against God? Why did they maltreat an innocent child that much? Why was I made to suffer assault and brutality without cause? Why was I born an Anglophone? P 110 | Pendant sa détention, quelques heures après son arrestation lors de la grève estudiantine, Ngwe ne comprend toujours pas ce qui lui arrive. |
| Mother, my mother (…) who would show you the road to Besaadi? How would you see your friend, your only child before he is finally murdered? P110 | Toujours en détention. |
| Why did my father not wait a little? Why did he hurry to the grave when all his life was to see me climb to the highest rungs of education? P 152 | Son père meurt pendant son exile au village, recherché par la police pour avoir crée un mouvement dit rebelle. |
| How was she going to know the road? Why did Ngwe not choose to teach in Roman Catholic Mission School Attah? Was going to the university to learn book what made anyone to eat? P 156 | De retour à la capitale après les funérailles de son père, Ngwe doit faire face à une autre réalité: il a manqué les examens et doit par conséquent reprendre, une fois de plus, l’année. |
| Did that thing called book not have an end? Was a child going to spend all his life learning sorcery? When was Ngwe going to marry his own wife and deliver his own children? This book thing was too much. Was it not like some witchcraft to which the child had been sold? P 157 | Dépassé par les évènements, Ngwe se demande s’il ne va tout laisser tomber. |
| God of Abraham, God of Lebialem, God of my ancestors, God of knowledge! Did you that made the chicken make the poison of the snake, the deadly claws of the kite, and the fatal jaws of greedy men? For what purpose am I forsaken? For what reason do I live? P 165 | Après quatre ans à la capitale, Ngwe échoue une fois de plus sa deuxième année et réalise au même moment que son mandat à l’université est expiré. |

En bref, nous remarquons que dans l’ensemble, *Across the Mongolo* a un style très simple, de par son niveau de langue, la présentation des personnages et la scène de l’histoire. Comme nous l’avons dit précédemment, ce roman traite de la question anglophone, un mal qui mine la société camerounaise aujourd’hui. En effet, le problème anglophone est une réalité rendue plus accablante par ce roman dont le contenu est inspiré du vécu de l’auteur. Cependant, rendu à la fin de notre analyse nous pouvons affirmer, au vue des éléments qui en ressortent, qu’*Across the Mongolo*est un beau récit, extrêmement riche émotionnellement et sur le plan artistique, tout en étant un dictionnaire linguistique qui témoigne de la grande imagination et créativité de son auteur John Nkemngong Nkengasong.

***CHAPITRE 2***

* 1. **PRESENTATION DE L’AUTEUR JOHN NKEMNGONG NKENGASONG ET DE SON ROMAN *ACROSS THE MONGOLO***

John Nkemngong Nkengasong, auteur du roman *Across the Mongolo*, est né en 1959, dans un petit village appelé Lewoh Fondom, dans le département de Lebialem, située en région Sud ouest, au Cameroun. Son enfance a été pleine d’expériences, d’aventures, de découvertes et de défis. Jeune homme, il a beaucoup appris de ses erreurs et s’est forgé une personnalité. Il a fait ses études primaires à Lebialem, au Roman Catholic Mission, ensuite est entré au Wisdom College à Fontem où il a obtenu ses diplômes d’études secondaires. Il a ensuite quitté sa région d’origine et s’est rendu à la capitale, pour des études supérieures à l’université de Yaoundé, la seule du pays à cette époque là, où il a obtenu son doctorat. Il est aujourd’hui professeur dans cette même institution devenu Université de Yaoundé I et enseigne la littérature anglaise et africaine. Actuel président de la Anglophone Cameroon Writers Association, il est auteur de plusieurs œuvres littéraires dont les plus importantes sont : The Call of Blood (2009), The Widow’s Might (2006), Black Caps and Red Feathers (2005), sans oublier Across the Mongolo (2004), son tout premier roman sur lequel porte notre travail de recherche.

*Across the Mongolo* a été publié en 2004 par les éditions Spectrum Books Limited, Ibadan. Comme nous l’avons dit dans les parties précédentes, il raconte l’histoire d’un jeune anglophone qui quitte sa région d’origine après l’obtention de son G.C.A. pour poursuivre des études supérieures à la capitale. N’ayant pas appris la langue majoritaire et n’y connaissant personne, il rencontre d’énormes difficulté d’où son traumatisme au bout de cinq ans passé à l’université sans aucun résultat. L’auteur situe son histoire dans les années 1970 et 1980, à l’époque où le Cameroun ne comptait qu’une seule université. Bien que le personnage principal et lui même partagent plusieurs traits et informations (lieu de naissance, parcours scolaire, région d’origine), ce roman n’est pas uniquement autobiographique, mais peint une expérience que l’auteur veut universelle. Il tire son inspiration des observations qu’il a faites, notamment de la société camerounaise post indépendante, et particulièrement de la difficulté des anglophones à s’adapter au système en place. Cette histoire prend également appui sur plusieurs rencontres faites et de nombreuses interviews données après son arrivée à la capitale, précisément au cours de son parcours scolaire. Mais surtout, John Nkengasong avoue avoir rédigé ce roman dans un souci de sensibiliser les autorités de son pays et les populations au besoin urgent de changement. Et comme lui, après lecture de son œuvre, nous avons envie d’en faire autant. C’est pourquoi, pour la partie pratique de notre travail, nous avons choisi de traduire les chapitres 10, 11 et 12 qui selon nous, dépeignent parfaitement cette situation d’incompréhension et de différence entre les deux protagonistes de notre roman, à savoir les francophones et les anglophones.

* 1. **TRADUCTION DU TEXTE SOURCE (CHAPITRES 10, 11 ET 12)**

|  |  |
| --- | --- |
| ACROSS THE MONGOLO  CHAPTER TEN | DE L’AUTRE RIVE DU MONGOLO  CHAPITRE DIX |
| "About two months after our visit to the Ministry, which was during the Second Term, no other list for scholarships had been published. It was long overdue. Many students waited for the list but it was not forthcoming. There were rumours that the Ministry had already disbursed the money but the university authorities were playing tricks to deprive the students of their meagre sums. There was tension mounting among the non-scholarship students, particularly in the Faculty of Law. As a result of the growing tension some students in that Faculty planned a violent strike action which had as its major strategy the disruption of lectures. I was a little hopeful that the students' manifestation could yield some fruits. I was quite excited with the students' move. The day the strike started, a mob of angry students moved from one lecture hall to another with hammers, long nails and a coffin, an artistically wrought coffin. Fuandem alone knows where they got it. Sometimes I thought that the corpse of some great man that had been freshly buried had been exhumed and used to chase students and lecturers out of the lecture halls. By noon no lectures were holding at the university.    "The next point of the attack was the Resto. Big trouble started there. The cooks and the administrators of the Resto were caught and thrashed and the Resto was looted maliciously. Drivers who stubbornly tried to force their way through the crowd of angry students were stopped and their cars smashed or set on fire. In the afternoon, at about three o'clock the rioting students assembled in front of the chancellery. After singing the national anthem, they chanted songs of misery, songs of suffering. They said they wanted Dr Petit Mbellape, the Chancellor for life of the university, dead or alive. They wanted him to explain the fates of students who had no scholarships. His coffin stood there at the entrance of the Chancellery and students swore that they were going to set the chancellery on fire if Dr Petit Mbellape did not come out of it. They said that Dr Petit Mbellape had misappropriated the money meant for scholarships and they wanted to bury him alive.    "Dr Petit Mbellape, a small man with a rusty, unkempt greying beard and dreadful mouth came out of the chancellery and stood in front of the coffin, unruffled. The flames of the red candles standing on the coffin fluttered lightly in the breeze. He said nothing. Even then, the mourning and the shouting of the students did not allow him to say a word. Out of a sudden, panic seized the atmosphere. Furious military men tore into the mob from all directions, whipping, fighting, and throwing tear gas on the students. The coffin disappeared. Students fled into the neighbouring bushes. When there was some calm, the students started gathering in front of the Resto. At that time, supper was already being served. Soldiers had been deployed to take control of the place, to collect meal tickets from students who wanted to eat. They also had to protect the cooks from the assault of the students. The students decided that they were not going to eat at gunpoint. They told the soldiers that the university was not a war front. After all, the ministers and the big men in the administration of the country had sent their children to France to study. And they had nothing to worry about if the students of the University of Besaadi were starved to death. Now they had brought soldiers to crush the lives out of them completely. The soldiers were asked to go to South Africa and liberate the blacks from the slaughterhouses of the white men.    That evening the food in the Resto was not eaten. The soldiers stayed there the whole night while students had gone underground to make new strategies. There was also a scheme to make another coffin for Dr Petit Mbellape. Teams went round collecting offers from students and townsmen and car owners. By the time students were retiring to their residence it was declared that a sum of two hundred thousand francs had been collected that evening for the coffin.    "The following morning the Resto was closed. The military men still surrounded it. They also spent the whole night guarding the Faculties, the Chancellery and other administrative offices. Students did not move from the Cité Universitaire. They said that they were not going to take lectures at gunpoint. Noticing that hunger could drive the students to horrendous acts the troops were withdrawn from the campus. That did not solve the problem because news had gone round that ten student leaders had been arrested. That infuriated the students the more. They requested that the students be released before lectures could take place. In the afternoon, students ransacked the Resto again and looted the kitchen.    I left the room to the Resto to find out whether any crumbs could be found. I had not eaten anything serious for more than twenty-four hours. Instead, I heard a long prolonged wail from the southern flank of the students’ residential area. My heart leaped. I turned towards that direction and saw a large crowd. A large piece of cloth was being removed from the wooden oblong object. It was the coffin. I doubted what on earth they were going to do with it. The bearers, six of them in number carried it forward toward the road junction leading to the Chancellery from the Cité Universitaire.  "A Mercedes Benz was arrested at that junction and the driver was immediately compelled to carry the coffin to the chancellery. The man was a parliamentarian, as we were later told. He was chauffeur-driven. He tried to prove stubborn and rude. Students told him they were not in the National Assembly and when the students showed him their own national assembly - the six cars that had been put on fire within two days - he had to choose the better of his two fatal fates. He succumbed to the dictates of the students. He was asked to help in lifting the coffin to the roof of his car. He did without hesitation after which he was asked to go back to the steering wheel. Some students entered the car with him while a multitude of others supported the coffin from outside and the car moved at a pace dictated by the students. Many other cars were stopped and forced to lead the procession to the chancellery. The procession took almost an hour for a distance of about a quarter of a kilometre, from the Resto to the Chancellery with a population of about five thousand students. At a very slow pace, the procession moved. After every short walk, the students stopped and mourned. The vicinity of the Chancellery had been reinforced with soldiers soon as it was discovered that the crowd was moving towards that direction. Around the chancellery, the soldiers advanced towards the surging students. A total war was declared on them. The soldiers, charged towards the crowd, spraying very offensive tear gas, hitting and beating the students ruthlessly, arresting and flogging. The crowd tore into different directions. The attack was such that the students could not withstand. The students disappeared into the bushes.  "Seized with panic, and not knowing what led me to the scene of violence to be murdered, I fled towards an opposite direction, upwards the university slope behind the Chancellery where I thought I could escape conveniently to the Cité Universitaire and hide myself in our room. I bumped instead into a unit of policemen who were taking guard around one of the junctions going to the Cité Universitaire. Scared, I turned to flee back. But it was too late. Hard boots cleared my feet from behind and I went with my whole body, face first, and crashed on the grainy tarmac. I struggled to stand and flee but a stern looking policeman smashed me on the chest. I went down again, this time with my back, head first. The policeman advanced, and holding his rifle in the left hand grabbed me on the neck and pulled me up to my feet. I was bleeding profusely. My chest seemed to have been blocked inside and I could not breathe freely.    "*Elément subversif! Tu bouge je tire*," said the policeman, tightening the grip on my neck.  "Please, Sir, I know nothing. I speak truth my god!" I pleaded.    "*C'est une Anglo même. Là, tu est morte*!" He grunted and stared at me as if to fish out sin from my soul before my lips ever said a word. He tightened the grip on my neck and pushed me towards the other policemen who blocked the road leading to the Cité Universitaire.    "*Un Anglo, Chef!*" he told them confidently as though he had captured the commander of the Queen's army." *Un de leader de la grêve qui fuite*", he said.  "I am not a leader,” I pleaded. “I don't even know what is happening, sir. Please allow me to go. I know nothing, sir." I went on pleading.    Instead they fell on me, hitting my jaws with the butts of their rifles, with baton sticks, kicking my shin bones, smashing my toes with their heavy boots. But the worst fell on my face. They panel-beat my jawbones with the butt of their rifles each throwing a casual insult as they hit. "*Anglofou, ésclave, idiot, salaud, Anglo*!" The words fell from different voices as they pounded my jaw bones. It was painful, especially because my face was bruised when I fell on the tarmac. I wailed aloud but they continued hitting all over my body, saying I had left Awuya to cause disorder in the University of Besaadi. My lips, my jawbones, my eyebrows soon became a contortion of some other creatures face, not that of Ngwe child of M'menyika.      "Two of the soldiers dragged me towards the fifth district police station – ‘Cinquième’ as they called it - still battering my jawbones if I made any effort to utter a word. Midway towards Cinquième three policemen stood at the road junction going down to the university campus. They asked the policemen what had happened.    "*Element dangéreuse. Leader de grêve*," they said.  The policeman asked my name. I managed to tell them in English, to make them know that I was not part of the students' riot. Surprisingly two of them were Anglophones.    "Where do you come from?" One of them asked.  "From Attah", I told them with difficulty occasionally spitting out blood through my spongy jaws.  "You should be a bad boy. Anglophones do not behave like that,’ one of them said to me then turned to the policeman who gripped me, ‘*Chef, allez y*.’  The thugs tugged me away. I became a public show for excited passers-by who knew that I was finished, being dragged into that inferno of the Cinqième. At the Cinqième, many other police officers came out of their offices and stared at me furiously.  "*Mon dieu! Un Anglo? Il est finit*!" They said.  I was bundled into one of the offices. After collecting my identity cards and taking down some information, they ordered me to remove my shirt, trousers and shoes. Then they hurled me into a dark room, into the dungeon where a throng of naked men who had only pants to cover their groins, silhouetted through my blood-blurred vision. They stared at me in the dark, confounded. I could not answer any of their questions. I found a small place somewhere on the wet slimy ground and squatted. Then, leaning on the wall I cried. I could not say what I was doing there. What offence had I committed against man, against God? Why had they to treat an innocent child that much? Why was I made to suffer assault and brutality without cause? Why was I born an Anglophone? Mother, my mother, you had refused my going away from you. Here was your son in a university taking lectures in a dungeon to become a man tomorrow. Here is your son in this dark hole taking lectures to become a corpse. Here I was, who wanted to be like Babajoro of Kamangolo in my lecture hall, what I had travelled hundreds of miles away from you to do. And soldiers and policemen have become my teachers in the detention room. Who would show you the road to Besaadi. How would you see your friend, your only child before he is finally murdered?    "These thought occupied my mind as I cried, the words coming out through my battered lips painfully. One of the inmates of the cell approached me and told me in pidgin understanding that I was an Anglophone. He told me it was still too early for me to cry because I had not even started the process of torture.    “‘Tam whe dem go toot you for vallée de la morte demain for morning time whatti you go cry? Ma mbroda, Faf pipi dem don toot'am just noh for putt'am for grong for vallée,' he said.      A shock chilled my wounds to death at the thought that I was still going to proceed to the underground cell for torture. My pains returned with triple magnitude. I had heard stories about that inferno where people went and never returned because they were beaten daily until they died. And now that I did not speak French, I was going to be like the ram, suffering the strokes of my pains without saying a word. How was Nwolefeck going to know about my arrest? Why did I have to go away from him to wander unprotected in the universe of disorder? Now Ngwe has come to naught. Naught. Trapped, killed because he refused to listen to his mother's plea and wanted to seek knowledge where it was available. I squatted, leaned on a wall and sobbed and thought about my mother and how my life and ambitions had ended too soon, all come to naught. Indelible casualty. I thought about Nwolefeck and doubted how he was going to know about my arrest. He knew that I was not a radical student and would not easily believe. If he had allowed me to return to the village, this fate would not have befallen me. I would not have been in the custody of brutal men who had killed me and yet refused me death. Babajoro's policemen who had no human feelings. Babajoro himself had no feelings. And he had instructed them to roast me for dinner to teach university students that he, Babajoro, had never been at a University, not even a secondary school, but he possessed power that few people in the continent had the courage to wield.  "Before nightfall one other person was shoved into the cell. Then one guerrilla-looking policeman stood astride the door and pointed the rifle towards us, soon as the door was opened, as if he wanted to kill all of us at the instant. Two other policemen proceeded into the cell, ordered us to compress in the rear of the wall. Before any one of us could judge where to put his leg the other policeman advanced, whipping with a copper whip until we gummed ourselves like sardines on the rear wall. The first name was called out and two policemen tugged him away. Before long, the yell of someone filled the whole Cinquième. He was crying out death amidst the threats and the floggings. I could hear the whips and the blows falling on him as he yelled and my nerves were filled with the torture. After sometime, the culprit was brought back. He was still writhing with pain and crying at the top of his voice. My name was called next. I did not hear it well but it was true. A warm stream of urine found itself easily into my pants and while some dropped directly, I felt a warm line running down on my thigh to the leg and to the floor.      “‘*Ngwe Nkemasaah, óu est-il*?' Shouted the police again.  I shrank backwards with my buttocks, pressing the wall as though to bulldoze it with my behind and flee for life. The others pushed me forward.  “‘*Avance, idiot'*, shouted the policeman, folding the list and putting it in his trousers. He charged against me like a mad bull.  “‘*C'est L'Anglo, là!* said the other policemen. He told the other two that I was the most dangerous.  I protested. I told them I knew nothing. They fell on me again with baton sticks, butts of their rifles and the copper whip, hitting me all over my body, like a snake that people killed with the most vengeful, and savage method. They fitted handcuffs on my wrists and dragged me round the corridor into a room where several instruments stood. There was a panel of policemen. On a distinguished seat was the Commissioner of the Cinquième. He examined me closely and asked what role I played in the strike.    “‘In fact, I know nothing, sir. I know nothing. I was going back to the Cité Universitaire from town, sir. I don't know what had happened,’ I struggled to say.    “‘*Parlez en Français, idiot! Est-ce-que je comprends ton patois là*?' shouted the senior murderer then waved his head.    I tried to mumble a few words in French but I doubt whether they ever made sense.  ‘*Allez-y*,' he said to the policemen.  Before he finished the last word the two blood-thirsty policemen were already on my neck, pounding on me with the most savage brutality than I had ever faced. I yelped and cried, called my mother, my father, Nwolefeck. I cried at the top of my voice.  “‘*Arrêtez un peu la*!' the senior murderer ordered. The pounding stopped at command.    The Commissioner questioned me again to know what my role in the strike was. I said the same thing and in English, pleading further that I knew no person in Besaadi. He asked me if I had scholarship and I told him I hadn't. He told the policemen that I looked slightly dangerous. And when he spoke again, he called the balançoire and left the room I thought it was all over. Instead the police were more confident and crude in fixing me into a corpse. They dragged me towards an object that looked like a swing, fastened my wrists and ankles to it and plucked on the current. The machine swung me out of life. And for a long time since the machine stopped I could not feel or have sense of anything around me. My pains were germinating, coming back to life when I heard the door open and lock again.    "That night I could not say whether I was alive or dead. I could only hear utterances of writhing from my battered soul and self. My mind was blurred with dull grey images, incomprehensible images, flickers of my mother busy about household and sighing. My father's spirit standing by her astride to protect her from the grey flood surging on enveloping the earth and trees. The Commissioner of the fifth district standing on the helm of the crescent bridge over the Great River, directing the floods towards Awuya. Sudden darkness. Grim silence. Then the sound of uproarious voices humming. A perpetual hum of voices of the dark. Coffins, countless coffins. Crescent ones, oblong, rectangular coffins, red candles burning on their lids. The daze and nauseating smells of incense. Pungency of rotting corpses loaded in a tiny room. Sound of uproarious voices wailing. Inferno. A grim inferno with the breaking whoops of copper whips falling on the battered backs of souls. King of inferno, sputtering fire from rifles. Ancestral spirits from the tumbling voice of Lebialem falls at a distance preparing, prepared for a battle, furious and angry….    "When morning came, I started having some life again. My pains started waking me from the dizziness of the night, from the dizziness of the half-dead. I then understood the state of life in a dying man, a confused grey-blurred vision which faded gradually till the ghost was given up. Although I was becoming perceptive of life around me, I was not yet aware of some inmates who squatted at my side staring at me as I was grunting with pain. The pains were such that I could not easily move my body. The agony of the pains from my wounds and battered self began more offensively. Even when the door of the cell was opened that morning, I had not been able to move. The urine on the floor, once it touched my wounds as I struggled to stand on my feet made the pains ache more and more. The policeman counted the number in the cell then turned out and said 'D'accord'. A car steamed in the periphery of the cell and ceased. Three policemen came to the cell and two of us were called out. The two were the men who had told me the previous evening that it was too early for me to cry, and myself. Handcuffs were put on our wrists and a police led us to the blue bus. Soon as we entered we were ordered to squat and the three police gunmen also sat in front of us, very alert. The door of the car could be heard being locked from outside. It was dark inside the bus. Only a tiny ray of light from a crack at the door made me know the difference between darkness and light. After sometime, the bus steamed and moved. I did not very much bother again about dying. I was already dead. Only my corpse remained. I just needed the light in me to sputter off, not that any torture could be more than what I already endured.    "After about half an hour going round the town and stopping at intervals, voices speaking from the outside of the bus, we were then driven to some obscure place. It was difficult to say where it was because of its sophisticated nature. The bus stopped in the heart of a building. And as the door of the car opened, I heard the sound of some mighty metal work falling behind us. We were ordered to go down from the car and after about thirty minutes, we were led down a dark staircase. Chains were also added on our ankles to reinforce the handcuffs on our wrists. A door was opened in a semi-lit corridor and I was pushed inside. As I fell to the ground the door was locked again rapidly and there was complete darkness.    "For about two weeks, the ordeal of questioning, starvation, and torture continued. I told the same story. At the end of the second week, I was taken out of my hole and questioned by some superior military officer. He was not as rude as he had been before. He asked me whether I was the son of the Secretary General, Monsieur Ngwe Salo. I did not know who he meant. But I answered in the affirmative. He picked the phone, dialled and ordered that I should be taken back to the Cinquième where my dresses and identification papers were to be given back to me. I feared that they were taking me to some more serious environment of torture since I had not shown any signs of regret where I was and in spite of my torture.    I toddled down the university slope towards the Cité Universitaire like a ninety year-old man after putting on my dresses at the Cinquième and receiving my identification papers. As I walked down the slope, I could not even feel the earth on which I put my feet. After two weeks in complete darkness, my vision became blurred in the shouting rays of the sun. The world looked very different, very queer.  "Nwolefeck was filled with sorrow when he saw me. He wept and told me that my face was completely altered. He told me how he had struggled with a few village men to secure my release but it was not possible. I went straight to the mirror and looked at my face. It did not resemble the face of Ngwe, the child of Mbe Nkemasaah and M'menyika. Their son had been sacrificed for the amusement of tyrants. I told Nwolefeck exactly the ordeal I had gone through. He too had grown visibly pale. He told me his strategies to release me and how he knew about my arrest. He told me how the strike was calmed down after one week. Within a short time, many of my classmates came to welcome me. Shirila also heard the news of my release and came to our room. She held me and looked closely in my face. Tears flooded freely down her cheeks.      “‘Ashia,’ she said, feeling certain parts of my face with her fingers. ‘It is rather unfortunate that the real people never get touched but the innocent ones. You will be alright, dear,’ she said.    She left the room and after a short while, she returned with food for me. But I needed sleep. My mind was blank. I did not know what to tell anyone or what to do. I was weak, and when I fell in bed, I slept till the following morning.  CHAPTER ELEVEN  "Towards the end of March, exactly a month after my release, we wrote the midyear examination and we were getting ready to go on holidays. I cannot say how effectively I wrote the examination because I had many things in my mind. The trauma of my arrest and detention had not completely left me. I lay drowsy in bed one afternoon after eating the heavily starched Resto meal contemplating on the issues. Nwolefeck had gone to do his practical tests when two of my classmates knocked and entered the room jubilating. They said the second list for scholarships had been made public and their names were there. They danced and chatted hilariously how Kwenti had not duped them with the one hundred thousand francs they had each given to him.    "I was filled with spite. I did not know what to ask them. I did not understand why they chose to tell me first instead of going to collect their one hundred and five thousand francs and spending quietly without my notice. I wished that they left the room because they did not tell me whether my name was there or not. Was there any use asking? Nevertheless, I had to ask for the sake of curiosity.  “‘Did anyone see my name?' I ventured to ask. They would have told me long before, even before I asked.    “‘No, your name is not there,' they told me plainly.  They said they took every pain to go through the very long list but they did not see my name. I did not know why they came to ridicule me when they knew my name was not on the list. I winked at their effusions, and noticing that I was not interested in what they said, they left the room. After all, had I not been sacrificed in the room of the half-dead for two painful weeks for the joy they now expressed?    "When the students left, I peeped from the balcony of the third floor of the block to see if the crowd at the notice board had reduced. It rather instead thickened, with students fighting as usual to see the names on the lists pasted on the board. I waited until after the third day when there were not many students at the notice board and I went to look through the list. At least to know some of those my friends who were fortunate. The names were arranged in alphabetical order. I went through the names in the order and could not identify any name. I went straight to the names beginning with "N" several times to be sure that my name was not there. The names were arranged according to the different Faculties and so I concentrated on the list of Law students. My eye fell on the name ‘Gwe Kemasaah. I felt a little excitement in my stomach then it subsided again. It could not be my name. Although I wished on the spur of the moment that some magician’s hand could add the missing letters and change it to my name. I concluded that it was someone else's name, and left the notice board disappointed and more conscious of my fate in the University of Besaadi. When I climbed the staircase into the room on the third floor of the block, Nwolefeck had already returned. It was after sometime that I told him about the list of names I saw. He had been to the board on the first day that the list was put up, and had returned worried, sober, and disappointed.    “‘I went through the list carefully. There were so many names there,' I told him.  “‘Did you recognise any of the names?' he asked.    “‘Very few, although the list was a very long one,' I explained.  Of course, I knew only a few students by name, mostly Anglophones.    'Do you know any Nweh child in the university called Gwe Kemasaah? I asked some how disinterestedly.  Nwolefeck narrowed his eyelids and stared at me questioningly.  “‘Gwe who?' he asked.  “‘Kemasaah,' I told him again. The first name begins with a 'G' and the second with a ‘K’ and sound like Nweh names. If the ‘N’ were not missing at the beginning of the two names, I would have thought they were my names.    “‘Those are your names. It is a spelling error. These frogs are fond of misspelling. A classmate whose name is Atanga Julius had his name spelt Atangana Julius in the same list. That should be your name,’ Nwolefeck said. He was very excited as he spoke.  Although that did not mean anything to me at the time because I knew I was only being deceived. Nwolefeck asked me to accompany him to see the name. When we got there and I showed him the name, he swore that it was my name and that all I needed to do was to see the Dean of the Faculty of Law to testify that I was a first year Student in his Faculty and my names were wrongly spelt on the scholarship list. There was a ray of hope. I felt for the first time after a long time that I may never go back to the village to till the farms to earn a living after all. I kept it secret and told Nwolefeck to keep it secret too. I wanted to be sure when one day I was going to collect one hundred and five thousand francs, count, and put in my pocket and spend it too and make noise like other students do.      For about one week I struggled to see the Dean of the Faculty of Law to no avail. One Friday, precisely eight days going to book audience with the Dean and never seeing him, I climbed to the end of the winding staircase to the second floor of the administrative block of the Faculty. There I met as usual, a galaxy of important-looking gentlemen and ladies. They strode past me to the Dean's office and came out again one after the other, sometimes discussing for long periods. When the number had decreased, I tottered dejectedly into the secretariat and asked the private secretary if I could see the Dean. She looked at me angrily, and threw the audience form on the table in front of me. That was the third time I was meeting her that day. She noticed that I was becoming stubborn and would not give her a bribe, what she had wanted from me for the past one week. I had no money. Even then, I had never known how to give bribes. I wasn’t brought up in that tradition, giving extra motivation for people who were duly paid a salary. I was brought up in a tradition where merit and respect for public interest were supreme. I survived this instance by being patient and stubborn and the woman had to give me the audience form as a way of quickly dismissing me from her sight.    "As soon as I filled my names and purpose of visit, she took the telephone punched the numbers, listened, then said. "Oui Monsieur le doyen. Monsieur Ngwe est la," she declared, listened again and asked me to go in. As I knocked and entered, a heavily-built man in a blue suit was coming out of the office, throwing a casual and surprising glance at me as he passed out. He must have been a director in one of the big ministries. I greeted him and went on. I did not care whether he answered or not. I moved to the middle of the floor of the Dean's office and the plump round man who sat buried in a large shiny leather chair, shouted and waved me out;  ‘*Sort! Sort! mon type, sort.*’  I stood transfixed, baffled. Then I tried to explain to him in English that I had been asked by his sectaries to see him.  “‘*C'est toi, Gwe*?'  “‘Yes sir’, I answered. He heaved a sigh of relief then quickly came out of the dignity he had assumed behind the table as I came in.    “‘*Allez attendre dehors*,' he said disgustedly, waving me away.  He rose and followed me to the door of the waiting room and called for the man I had met going out of the office. He was leaning on the balusters of the balcony looking downstairs in anticipation. They discussed for long. I became angry. Why did the Dean not treat my problem immediately instead of conversing and laughing with bossy civilized men who did not seem to have the kind of problem I had. I knew he was going to come out, close his door and ask me to see him on Monday. That’s what they always say when they noticed that some of us needed them for salvation. After all, I was a man of no consequence, an ex-convict, a pariah, a second-class citizen of Kamangolo. I shuffled incessantly in the chair I sat in, waiting for proprietors of the United Republic to end their chatting and laughter.    "A white gentleman plunged into the waiter's room, knocked and opened the Dean's door slightly. He peeped in then closed the door again and stood by sniffing, turning briskly at every sharp creak of a door. I asked myself why he thought his problem was more urgent than mine was. Why did he not sit and wait for his own turn? Was it because he was white? I hated him. I hated his manners, his domineering attitude. Curse the day that the white man first came to Africa and tore our world apart, brought misery to our lives, brought anguish, pain, sorrow and despair. Changed me from a Nweh man to an Anglophone and then subjected me into slavery in the estates of my brothers who were fortunate to be colonised by the French. And today I was full of tears in horizons which no one wanted to see me. The white fellow rushed into the Dean's office, soon as the heavily-built man opened the door and walked out of the office. I thought of the white man to be the most savage, uncultured and brutish man living on the planet of the earth. I was almost choked with concealed vexation. After a few minutes the white fellow came out sniffing and speaking through his long blocked nostrils like a hook for the devil's fish, the Dean behind him. The Dean locked the door of his office and when I spoke to him in English, he referred me to the Vice-Dean. The Vice Dean told me that he was not in a position to solve my problem and that I should instead see the people of the "Services des Ouevres" because it was they who took charge of such matters. The Vice-Dean at least spoke some English and had enough time to explain a few things to me.        "As soon as I got to the hostels I told Nwolefeck about my experiences that Friday afternoon. He laughed at the Dean of the Faculty of Law.  “‘He thought you were the Secretary General at the Presidency, Monsieur Gwe and so he had to send out his guest to receive you,’ Nwolefeck explained laughing.    That night we looked for his classmate Atanga Julius who had a similar problem and tried to find out from him how he solved his. He said he had made only an attestation of names certifying that the names on the scholarship list and the one in his birth certificate were all his names. He told us it cost just 300 francs and taxi fare. The next day, I did as Atanga Julius had guided. When I returned, I presented the attestation of names to the payers and one hundred and five thousand francs were counted and delivered in my hands. I climbed the staircase of the hostel into our room like Babajoro of Kamangolo.    “‘Take all of that and do what you want to,' I told Nwolefeck, throwing the money at his feet. We were very happy and spent the rest of the night planning what we had to do with the money.    "At the end of the year I passed my examination. I did not even go in for September. I made it in June. Nwolefeck too passed that June. It all worked like a miracle because Nwolefeck kept complaining that the Faculty of Science which was their faculty was the strictest and few students there succeeded in their examinations. He said there were no labs and the Faculty had no library. Moreover, the scientific language was most difficult to master. He was in fact afraid that he could repeat in September. His *mandat* in the Faculty of Science was almost about to burn. But he fought hard to defend it. We were both saved from that casualty. I was beginning to see my ailing dream rejuvenate; my dream to see myself live with some impact in my society, in my country. My dream to attain status and influence and solve the problems of the ailing society which tortured me; my dream to stop the injustices done on those of us that were the minority English colony that now shared one nation with the majority French colony. My resolve was then to work harder than ever. Every solution, I thought lay in hard work and I had to attain my goals at all cost. I had suffered and generations after me were not going to go through the same ordeal. I resolved to work harder the following year and to complete the degree program within the least possible time.  CHAPTER TWELVE  “I started the new academic year with a lot of enthusiasm, remembering my vow to work harder. I was very frequent in Dr Amboh’s office especially, to ask for assistance and explanations. He noticed my growing concern about the Anglophone plight in the university and befriended me. In frank discussions with me, Dr Amboh told me about the stress he was still going through in the university. He could not be given main courses to teach or get promoted because the administration did not understand the nature of the degrees obtained in British universities. What made him grieve most was the ministerial order requesting all those who had done the PhD program abroad to enrol for and defend the Doctorat d’Etat before they were considered for promotion.    “‘Why did it have to happen that way?’ Dr Amboh lamented. “Why did it happen that two states with two distinctly contrasting colonial heritage and antithetical cultures were brought together, one the minority state subdued to a lout majority? Was it the design of the colonial masters to put the viper and the porcupine in one cage for their amusement, or to see whether they could deliver the crocodile?’ he kept questioning.    I was beginning to understand that my ordeal was not a personal one. It was universal. Even those I could consider as accomplished men grieved equally. I sympathised with Dr Amboh in spite of my own grief. He was one of the most intelligent, knowledgeable, well organised, hardworking, and inspiring persons I ever met in my life, yet he was so humble that one would hardly believe that he studied in Britain. He was a direct contrast with the academic disarray of the University of Besaadi.    “After some frank discussions one afternoon, Dr Amboh invited me to a reception at the residence of Minister Wankili, one Anglophone who had been appointed to the post of Minister in Charge of Special Duties at the Presidency of the Republic. I had been told that it was customary for new appointees to ‘*arouseé*,’ as they say in French. That is, they made a feast, popped champagne, drank, ate, danced, and sent motions of support to Their Excellencies. That was going to be the first time I came closer to the society of power, the administration, those who gave life and took it again at will.  “Nwolefeck accepted to go with me to the reception. We were dressed in suits because we knew we were going to meet with high society. We were not going to look like beggars in the midst of affluence. At exactly 5 p.m., Nwolefeck and I were at the Carrefour Carcas where Dr Amboh was to pick us up. He came an hour later full of apologies. I introduced Nwolefeck to him and he was pleased to have him go with us. We entered his car and as he drove off, he questioned Nwolefeck closely about his studies. He took the opportunity to inform Nwolefeck about a scholarship grant by the British government for science students willing to study Medicine in Britain. Nwolefeck promised to meet him in his office to get details.    “‘Please come as soon as you can. I have every good intension for any serious Anglophone,’ said Dr Amboh. ‘In the face of such debasement and humiliation as we are facing from the Francophone government, the Anglophone must love and assist one another. This is just the kind of assistance I had given to the gentleman we are going to his residence. It is only through love and assistance that we can have the strength to resist, to survive, to protect our prestigious heritage. Without this we shall be completely drowned in the Francophone system.’      “‘Do you know him personally, I mean the Minister.’ I asked, curious to know the kind of man he was to be appointed to that high post. In addition, the way Dr Amboh talked about him didn’t give that great decorum one would normally associate with cabinet ministers.    “‘Of course, I know him very personally,’ said Dr Amboh. We both studied in Britain. He lived in my apartment for two years while he was doing a Masters degree. I mean without settling a single bill. I was doing a PhD program at the time and encouraged him to do same as soon as he finished with the Masters program. He never even finished with the Master’s program. His greatest ambition was to get into politics. That’s why you find him where he is today.’    “‘I think he has succeeded,’ I said.  “‘Succeeded in what way?” Dr Amboh asked curiously.    “‘I mean succeeded in the sense that he has risen to the rank of a minister,’ I told him. Dr Amboh laughed an unusual kind of laughter.      “‘Well, if that is what you mean by success then I should rather confer my doctoral title to a rat catcher and go to the village and till the soil. Young man, you don’t understand many things yet. You still have to understand many things.’ Dr Amboh said contemplatively as he drove pass the Municipal Lake up into an ostentatious residential area at Sotsab.  After a short drive into the area, I saw a multitude of cars packed out of a gate. I could tell that that was the residence of Minister Wankili. Several compounds with the similar architectural excellence stood on the slope. Dr Amboh slowed down as he approached the gate, stopped, contemplated, and drove into the yard. The gate boy who seemed familiar with Dr Amboh quickly directed him to park in an open space in the yard. We came out of the car and greeted people, some who were already standing in small groups in the yard. We then moved towards the sitting room where there were already a number of dignified gentlemen and ladies talking and laughing generously. Dr Amboh showed Nwolefeck and I seats at the veranda then went into the sitting room and continued greeting other guests. The veranda was quite spacious flanked on the outer side by rows of magnificent balusters and in the inner side by flamboyant walls and large glass windows which made it possible for us to see almost every part of the sitting room.      “Minister Wankili’s compound was a big one. Flowerbeds interspersed with concrete pavements and lit lampposts pitted occasionally on the yard while big balls of light glared at the top of the walls surrounding the compound. Outdoors, Minister Wankili went about greeting his guests, chatting with some, hugging some very intimately, and to others he gave a casual handshake. His attire was quite simple, his shirt flying out and his very relaxed mood was evident. His wife was elegantly dressed. She looked quite stately, full of smiles, dashed in and out occasionally to assist her husband in the welcoming of guests.    One of the guests arrived and drew the attention of everyone. The very relaxed atmosphere changed to an anxious yet formal one. ‘The Director of Civil Cabinet’ someone whispered. Minister Wankili hurried towards him, and greeting him stooped so low that his forehead almost touched his knees. He was a nice-looking man with the airs of one who belonged to the supreme race. The attention given him on his arrival seemed to make him satisfied that his status was indeed recognised. Minister Wankili conducted him into the sitting room speaking French with him and occasionally answering him “Oui Monsieur! Oui monsieur!’ Indoors, Minister Wankili ushered his guest to a seat in a section that looked like a high table, then rushed out of the scene and returned with his wife. His wife performed a most significant spectacle of loyalty that made the man more assured of his dignified status. Antic chandeliers sank gorgeously from the ceiling and emitted lights of gold colour that created a luxuriously radiant atmosphere. A radiant atmosphere indeed, of sovereign airs, pomp, decorum, elegance, and unlimited splendour, the splendour which was graced by the fragrance of young ladies who at the moment thronged in and out of some inner room with serviettes and snacks which they went round serving to the guests. Of course, the Director of Civil Cabinet was served with the most special concern, with Minister Wankili’s wife exalting in her privilege to direct the services.    “My heart throbbed when I saw the semblance of Shirila amongst the girls serving. Of course, she was the one. She showed some excitement when she saw me. She rushed quickly to greet us then opted to serve us even before some other guests who were in the sitting room. She brought us beer and peanuts.    “‘Ngwe, how did you get here?’ she asked.    “‘Dr Amboh invited us,’ I told her. ‘And you? Is the minister your relation?’ I asked.    “‘No,’ she said. ‘A friend’s uncle. He invited us here to serve.’ Shirila rushed away to serve other guests.  I noticed that most of the girls were students I knew at the university. Shirila! The least opportunity she had she was with us, asking us to take more drinks and snacks, asking us questions about our lives and bookwork. Ah, Shirila! Was ever beauty so clearly defined? Or was it an illusion I was having? Why had I not accepted this young woman into my life? I quarrelled at length with myself at the reception. She had shown a lot of concern for me since I first met her but I have always kept her away from me. I found it difficult to acknowledge my own cruelty to one who showed a lot of love and concern for me. She sat with us briefly held my hand and sent blood rioting in my veins. She was soon away again to continue serving guests, leaving me in ruins, utter ruins.    “Not long after, the MC called the attention of all, greeted in a very formal manner, yet declared that it was not a formal occasion but just an opportunity to share a drink in honour of ‘‘His Righteous Excellency Minister Wankili, one of us who has recently been recognised and promoted to high office.’ He added that since we were seated there in a family of goodwill for the His Excellency the Minister it was necessary to know each other, what he or she did as a profession. He then called for self-introduction. Minister Wankili took the floor not to introduce himself but to introduce the man he called his ‘guest of honour’ and his ‘godfather,’ Mr Abeso Louis le Vin who was the Director of Civil Cabinet at the Presidency. After that every other person introduced himself or herself. It took quite sometime to get through with the introduction which was often accompanied by a variety of jokes and interjections. Chief Dr so so and so, assistant delegate of so so and so. Honourable Chief this and that, Assistant Deputy Vice President of the National Assembly; His Excellency X or Y, Second Vice Minister Delegate at the Prime Minister’s Office. Nwolefeck started giggling near me. I could guess the reason. We were the only odd persons at the reception. I was worried how I had to introduce myself. Every person there was a big man. I felt that I should just tell them that I was an assistant student or a deputy vice Kamangolian studying Law at the University of Besaadi. Dr Amboh saved us from the embarrassment when it came to his turn to introduce himself. He said he was Dr Amboh Gerard, an assistant lecturer in the Faculty of Law in the University of Besaadi. Minister Wankili immediately took the floor to announce that Amboh and he were both friends in Britain where they studied and that they lived in the same apartment for two years. When the Minister finished, Dr Amboh took the floor again to announce that he came with two gentlemen sitting outside who did not need to introduce themselves at the moment but whose credentials were to be known during ‘Item Eleven.’ It was such a humorous intervention.      “Minister Wankili, accompanied by his wife then made an introductory speech.  He thanked everyone who had honoured his invitation for the dinner. To him, he said, the appointment to the high office was a dream come true and he could not realise his dream without inviting his friends to share with the reality. He said he was using the opportunity to thank His Excellency, the President of the Republic President Babajoro for the exacting task and confidence bestowed on him. He promised to do his best in his new capacity in the service of His Excellency. He expressed the joy that the Director of Cabinet, Mr Abeso Louis le Vin, was present and wished him God’s blessings and long life. He warned that his office was not a gossip house for Anglophone complaints or a place where he would solve Anglophone problems. His duty was to serve His Excellency President Babajoro and not discontented political factions.  When he finished his speech, people seemed to clap for the sake of it. I could see clear disappointment on some faces.    “The wife of the Minister then made a brief speech welcoming the guests. She said she had the honour to invite the guests to the table for Item Eleven. The food was unveiled. The tables on which the food stood occupied a big portion of the parlour and we were told that guests were free to go to the table as many times as possible. Soon as we finished eating, the tables were cleared and carried off, and the MC announced that it was the moment for anyone to show his or her dancing skills. He announced that the bar was inexhaustible and everyone was free to ask for whatever he or she wanted. He announced further that there was a multitude of young charming girls and anyone was free to dance with them but that monopoly however was not allowed.  “There was a variety of music, Makossa, Bikutsi, Highlife and Slows that kept everyone elated. Those who were not dancing stood outside in pairs or groups discussing and sipping their drinks. Two people were shaded by a flower near where we were sitting. They had been there since dancing started, conversing very intimately. Shirila invited me to dance with her twice. The last time I danced with her, she asked me when I was going to pay her a visit in her room at the Cité Universitaire. I told her I would let her know but not on that day. Immediately after, she took Nwolefeck to dance with her. I felt exhausted. I was already drinking too much. A mixture of wine, beer, and whisky made me feel tipsy. What kept me alive while Nwolefeck and Shirila were dancing was the conversation of the two men behind the flower.  “‘Doctor’ said one of the two men. ‘Understand me very well. We are partly responsible for this problem. We are the problem. How can anyone say openly that he is not there to solve Anglophone problems but to serve the President and not even the state?    “‘You see, Chief,’ said the other. ‘I have often said that our Anglophone brothers lobby for political posts simply to enrich their wives’ pots of soup. Do you hear what a minister would invite people to his house and tell them?’    “‘It’s a shame, Doctor. We can’t really get out of this muddle with this mentality. This is clear evidence that the Francophone government uses our Anglophone brothers to destroy us, to ruin our heritage, to assimilate us, to clearly wipe out Anglophone traditions from the face of this country. Understand me well, Doc.,’ said the other.    “‘Sheer rubbish,’ said Doctor. ‘And what is in the ministerial post? Minister in Charge of Special Duties. What are the special duties apart from acting as a spy against Anglophone patriotism, monitoring Anglophone quest for self-government, to slander their leaders to his Francophone masters, to destroy the Anglophone heritage planted by the British colonial masters for so many years? What is his portfolio as minister? Has he any voice in the Presidency apart from selling out Anglophones, apart from auctioning Anglophones to maintain his post of Special Duties? And where will he be when he is dumped, when his post of Special Duties comes to an end? Will he not be the first person to come to us to complain that Anglophones are marginalized by the regime? Will he not be the first to incite us to protest?’    “‘Is it not the same case with our premier His Excellency, Achiangu Ncha? Is he not responsible for the mess today so-called unitary state? Wasn’t it his greed and his treachery? Or, as he claims he was tricked at the Fombala Congress? History shall judge those people. Their guilt shall be their curse,’ concluded the other.    “‘How do we ever make our identity felt in this country when those you consider to be the rightful saviours are those that auction a people to fill their wives’ pots of soup?’ The other said. ‘In a cabinet of forty members there is no single Anglophone with a ministerial post with commendable portfolio? Those that tried to question were killed underground. So how can we survive in this system? How much have we suffered from this business of colonisation? It was first the Germans, then the English, followed by the Awaras, then the French, now the most humiliating kind from our Francophone brothers who are themselves a French colony. In other words, a colony colonising another colony. Which means we have been reduced to real pariahs, to sub-humans, without any real identity because of the excesses of colonisation,’ the other lamented.    “‘We have failed our children. They shall never forgive us when they shall come to know that because of greed we auctioned them to another colony as second grade citizens. Our children shall never forgive us,’ said the other.    “‘Except the younger generation takes up the challenge themselves. Having failed…. In fact, we are celebrating our failure this evening as the gentleman’s speech implied,” said the other.    “‘You are right there. Our role now is to tell the story and spur the younger generation to act. We have to accept our guilt and continue to preach the doctrine to our children. The challenge is theirs. We must accept our guilt and give them the chance,” the other cut in.    “Nwolefeck returned too soon. The Chief and the Doctor lowered their voices as he sat down and chatted with me. I wished he had delayed a little longer so that I could follow the conversation between the Chief and the Doctor. That was the truth. The younger generation had to do something. It is not because an old man has lost his teeth that the young men will not eat the bones. Something had to be done. It was clearly the place of the younger generation to raise their voices and ask for their rights. Their future had been auctioned and it was they to fight hard to retrieve it. Their elders were limping to their graves with their guilt. However, how was that to save the situation? It was clearly the place of those whose future had been auctioned to act, those whose destiny had been auctioned in exchange for inconsequential political posts to act.    “Shortly after, Dr Amboh announced that we had to go. It was not possible for me to steal a goodbye from Shirila because she was dancing with some assistant somebody. I stood and peeped into the hall. She was not dancing with an assistant somebody as I had thought. She was dancing with Monsieur Abeso Louis le Vin. He had pulled her into himself and they danced slowly. I had to go. I had no right whatsoever in this universe to disturb dignity in order to tell Shirila bye. I had to leave Shirila alone. She was the balm of my nightmares. But I had to leave her alone and contemplate on what now stood on my way. I had to go. There was need to go. Go where? Where else can one go? How far? How soon? Who are the real ministers? Shirila, I love you. I feel it in the nerves of my heart, in the wounds of my soul but I cannot stay. There is a problem. The younger generation must join hands. I have to go and jarr to become a man. I would not be caught in the trap of buffoonery. Caught in the trap of self-interest, of flattery of treachery of sycophancy of obsequiousness. I had to go, Shirila. I had to go and finish my tasks and love you later. Genuine love comes at the beginning of hope and ends at the end of life. I shall rally the crowd and tell of them of the need, of the need. To be independent in the real sense of the word is the need. I would not be caught in the trap of Babajoro the king the giver and taker of life, the proprietor of underground prisons where men marry darkness and befriend sorrow, befriend despair. Except Dr Ambo comes to rescue us from the rip of dandified gentlemen cum politicians or sycophants married to their wives’ pots of soup in which falsehood is cooked and served at receptions in ministers’ residences with succulent young women hired from the nunnery of the university to grease their loins at champagne parties and reception bouquets and renounce the real thing in the quest of temporary plastic dignity. But there must be a way out a way o-u-t o-f the st-u-por. A way o-u-t o-f the gan-gre-ning.” | « Deux mois environ après notre visite chez le ministre au second semestre, une deuxième liste de boursiers n’avait toujours pas été publiée. Elle aurait déjà dû être affichée et beaucoup d’étudiants s’impatientaient. La rumeur courait que le ministre avait déboursé les fonds, mais que l’administration faisait des combines pour priver les étudiants de leurs maigres sommes. La tension montait parmi les non-boursiers, particulièrement à la faculté de droit. Poussés par celle-ci, certains étudiants de la faculté ont décidé d’organiser une violente grève qui avait pour principale stratégie l’interruption des cours. J’avais quelques espoirs que cette manifestation produirait des fruits et j’étais très excité par celle-ci. Le jour de la grève, une foule d’étudiants en colère est allée de salle en salle avec des marteaux, des longs clous et un cercueil artistiquement travaillé ; *Yesus* seul savait où ils l’avaient eu. J’avais parfois l’impression qu’il s’agissait du corps d’un quelque grand homme fraichement enterré qui avait été exhumé et était utilisé pour chasser les étudiants et les professeurs des amphis. Vers midi, plus un seul cour n’était donné dans tout le campus.      Après les salles de classe, l’émeute s’est dirigée vers le resto où elle a semé un grand trouble. Les étudiants se sont saisi des cuisiniers et des gérants à qui ils ont administré une copieuse bastonnade et tout dans le resto a été pillé. Les routes ont été barrées et les voitures qui s’obstinaient à passer à travers la foule en colère ont été cassées ou brûlées. Dans l’après-midi, vers treize heures, la foule s’est rassemblée devant le Rectorat où, après l’exécution de l’hymne national, elle a entonné des chants de misère et de souffrances. Ensuite, elle a déclaré vouloir mort ou vif le recteur de l’université, le Dr Petit Mballape qui devait, disait-elle, expliquer la situation des malchanceux qui n’avaient toujours aucune bourse. Le cercueil, qui lui était destiné, était posé à l’entrée du rectorat et les étudiants juraient de mettre le feu au bâtiment si le Dr Petit Mballape n’en sortait pas. Ils affirmaient que ce dernier avait détourné l’argent destinée aux boursiers et par conséquent voulaient l’enterrer vivant.  Le Dr Petit Mballape est enfin sorti de la chancellerie et est allé se placer face au cercueil, imperturbable. C’était un petit homme portant une barbe de coupe ancienne, grisâtre et négligée, avec une affreuse bouche. Les flammes des bougies posées sur le cercueil flottaient légèrement dans la brise. Il gardait le silence. Quand bien même il aurait voulu parler, les lamentations et les cris des étudiants l’en auraient empêchés. Tout-à-coup, la panique s’est installée dans la foule : des militaires en colère, surgissant de tous les côtés, se mêlaient aux étudiants, fouettant, bagarrant et lançant des gaz lacrymogènes. Comme par miracle, le cercueil a disparut en même temps que les étudiants qui cherchaient refuge dans les buissons alentours. Quand le calme fut revenu, les étudiants se sont rassemblés, cette fois-ci devant le resto où le diner était déjà servi. Cependant, des soldats y avaient été déployés pour faire régner l’ordre et valider eux-mêmes les tickets de repas pris aux étudiants. Ils avaient également pour mission de protéger les cuisiniers des attaques de ces derniers. Mais ce soir là, les étudiants ont tous refusé de manger sous la menace des armes, lançant au visage des soldats que le campus n’est pas un champ de bataille. Après tout, les ministres et tous ces grands messieurs du gouvernement ont envoyé leurs enfants faire des études en France et se foutent de savoir si nous mourrons de faim ici à Besaadi. Et maintenant, ils envoient ces soldats prendre nos vies. Que faites-vous ici ?, criaient-ils à la face des militaires. Aller donc en Afrique du Sud libérer les noirs des abattoirs des blancs. »  Ce soir là, la nourriture du resto n’a pas été mangée. Les militaires ont pris la garde toute la nuit pendant que, clandestinement, les étudiants établissaient de nouvelles stratégies, parmi lesquelles se procurer un autre cercueil pour le Dr Petit Mballape. A cet effet, des équipes ont été chargées de réunir les participations des étudiants, des citadins et tiers véhiculés. Au moment où ils se retiraient dans leurs résidences, ils ont déclaré qu’une somme de deux cent mille francs avait été réunie pour le cercueil.     Le lendemain matin, le resto était fermé mais les militaires l’encerclaient toujours. Toute la nuit, ils avaient également surveillé les facultés, le rectorat et autres bureaux administratifs. Et, ce matin là aussi, aucun étudiant n’a quitté la cité universitaire refusant d’assister aux cours sous la menace des armes. Finalement, les troupes ont été retirées du campus, de peur que la famine ne pousse les étudiants à des actes épouvantables. Mais le problème n’a pas été résolu pour autant : l’annonce que dix étudiants, supposés leaders de la grève, avaient été arrêtés a ravivé la colère de leurs camarades. Ils ont exigé leur libération comme condition pour la reprise des cours. Dans l’après-midi, ils se sont rendus à nouveau au resto où ils ont mis à sac toute la cuisine.  J’ai alors quitté ma chambre pour le resto à la recherche d’une quelconque miette: je n’avais rien avalé de sérieux depuis plus de vingt quatre heures. Soudain, j’ai entendu un atroce et long hurlement venant du côté sud du quartier résidentiel estudiantin. Mon cœur a bondit lorsque j’ai vu venir dans cette direction une énorme foule. Un grand morceau de tissu avait été retiré de l’objet rectangulaire en bois : c’était le cercueil. Qu’avaient-ils donc l’intention d’en faire, me suis-je demandé ? Ceux qui le portaient, six personnes en tout, se dirigeaient vers le carrefour menant à la chancellerie.  Arrivés au carrefour, ils l’ont posé sur le toit d’une Mercedes et ont obligé le propriétaire, un député avons-nous appris plus tard, à continuer la procession avec eux. Ce dernier qui avait un chauffeur, a essayé de résister, mais les étudiants lui ont fait comprendre que hors de l’Assemblée nationale il n’était pas en position de force. D’ailleurs, quand ils lui ont montré de quoi était faite leur assemblée – les six voitures brûlées en deux jours – il s’est très vite plié à leur volonté. Ils l’ont obligé à les aider à hisser le cercueil sur le toit de sa voiture, ce qu’il a fait sans hésitation, ensuite ont exigé qu’il prenne lui-même le volant. Quelques uns sont montés à bord tandis qu’une multitude soutenait le cercueil de l’extérieur et dictait le pas au cortège. Plusieurs autres voitures ont été intégrées de force dans la procession vers le rectorat. Celle-ci a prit presque une heure pour couvrir une distance d’un quart de kilomètre, du resto vers le bâtiment administratif, avec un cortège d’environ cinq cents étudiants qui avançait très lentement. Ils s’arrêtaient chaque fois après quelques mètres et se lamentaient. Dès l’instant où les militaires ont su quelle direction prenaient les étudiants, ils ont envahi le rectorat et se sont mis à avancer avec précision vers leurs cibles : une guerre totale était déclarée. Les hommes en tenue se sont rués vers la foule en lançant des gaz lacrymogènes très offensifs. Tout étudiant qui se laissait prendre était rudement tabassé, arrêté et fouetté. La foule courait dans toutes les directions : l’attaque était telle qu’elle ne pouvait résister. Les étudiants se sont enfuit dans les buissons entourant le campus.     Pris de panique, et ne sachant pas ce qui avait mené mes pas vers la scène de violences, je me suis enfuis à mon tour dans la direction opposée, grimpant la pente menant derrière le bâtiment administratif où je pensais pouvoir aisément m’échapper jusqu’à la cité universitaire pour me cacher dans ma chambre. Au lieu de cela, j’ai heurté un groupe de policiers qui surveillait l’une des entrées menant à la cité. Effrayé, je me suis retourné pour rebrousser chemin mais il était trop tard : une paire de bottes dures m’a fait un croche pied par derrière et je me suis étalé de tout mon long sur le sol goudronné, la face la première. Je luttais pour me relever et m’enfuir lorsque l’un des policiers s’est avancé, très nerveux, et m’a écrasé la poitrine. Je me suis écroulé à nouveau, cette fois-ci par le dos, la tête la première. Il s’est encore avancé et, tenant son fusil de la main gauche, m’a saisit par le col et m’a remit vigoureusement debout. Je saignais abondamment, ma poitrine semblait avoir été compressée de l’intérieur et j’avais de la peine à respirer.   * *Elément subversif! Tu bouge je tire*, a-t-il dit en resserrant son étreinte autour de mon cou. * Please, Sir, I know nothing. I speak truth my god (*Pardon monsieur, je ne connais rien. Je dis la vérité mon Dieu*) ! ai-je supplié.   - *C'est une Anglo même. Là, tu est morte*! A-t-il grogné en me regardant comme s’il voulait tirer le péché de mon âme avant même que mes lèvres ne disent mot. Il a serré plus fort son étreinte autour de mon cou et m’a poussé vers ses collègues qui barraient la voie vers la cité universitaire.  - *Un Anglo, Chef!* A-t-il annoncé très sûr de lui, comme s’il avait capturé le chef de l’armée de la reine en personne. *Un de leader de la grêve qui fuite*, a-t-il ajouté.  - I am not a leader! I don't even know what is happening, sir. Please allow me to go. I know nothing, sir (*je ne suis pas un leader. Je ne sais même pas ce qui se passe, monsieur. Pardon, laissez-moi partir. Je ne sais rien, monsieur*) n’ai-je pas arrêté de me défendre en vain.  Au lieu de m’écouter, ils se sont jetés sur moi et ont commencé à me frapper avec des bâtons et la crosse de leurs fusils, me donnant des cous de tibia et me marchant sur les orteils avec leurs bottes. Pire : je recevais des coups sur le visage. A tour de rôle, ils me donnaient des coups, m’insultant à chaque fois : « *Anglofou, ésclave, idiot, salaud, Anglo*!» Leurs voix me parvenaient de chaque côté au fur et à mesure qu’ils m’aplatissaient la mâchoire. C’était douloureux, particulièrement parce que j’avais déjà le visage meurtri suite à ma chute sur le sol goudronné. Je hurlais de douleur, mais ça ne les arrêtait pas. Ils me donnaient des coups partout, m’accusant d’être partie d’Awuya pour semer le trouble à l’université de Besaadi. Mes lèvres, mes mâchoires et mes sourcils bientôt se sont déformés, laissant place à un visage de monstre, et non celui de Ngwe, fils de M’menyika.    Deux d’entre eux m’ont traîné jusqu’au poste de police de la cinquième circonscription - le ‘cinquième’ l’appellent-ils, me frappant sur les mâchoires chaque fois que j’ouvrais la bouche pour dire un mot. En chemin, nous avons rencontré trois autres policiers postés au carrefour conduisant au campus.   * Que s’est-il passé, ont-ils voulu savoir ? * *Elément dangéreuse. Leader de grève*, ont-ils répondu.   L’un deux s’est avancé et m’a demandé mon nom. J’ai essayé de lui faire comprendre en anglais que je n’avais rien à voir avec la grève des étudiants. A ma grande surprise, deux de ces policiers étaient anglophones.   * Where do you come from (*d’où es-tu*), s’est enquit l’un d’eux? * From Attah (*de Attah*), ai-je répondu avec difficulté, le sang me sortant par la bouche. * You should be a bad boy. Anglophones do not behave like that (*tu dois être un mauvais garçon. Les anglophones ne se comportent pas comme ça*), m’a-t-il dit avant de s’adresser à nouveau aux policiers qui me tenaient. « *Chef, allez-y »*.   A ces mots, les voyous ont continué à me trainer vers le Cinquième. En chemin, je servais de spectacle public pour tous les passants excités qui savaient qu’il en était fini de moi. Une fois au Cinquième, plusieurs autres policiers sont sortis de leurs bureaux et sont venus m’observer, me lançant de furieux regards.   * *Mon dieu! Un Anglo? Il est finit*, disaient-ils !   Ils m’ont ensuite fourré comme un vulgaire ballot dans l’un des bureaux du commissariat. Après avoir pris mes papiers d’identification et m’avoir posé quelques questions, ils m’ont ordonné d’enlever ma chemise, mon pantalon et mes chaussures. Ensuite, ils m’ont jeté dans le cachot, une salle sombre dans laquelle je pouvais apercevoir, malgré ma vision voilée par le sang, plusieurs hommes nus ayant pour seul vêtement des slips pour couvrir leurs parties génitales. Tous me regardaient dans le noir, déconcertés, et moi, je ne pouvais répondre à aucune des questions que je lisais dans leurs regards. Au lieu de cela, je me suis cherché un petit coin dans la salle et je me suis accroupit sur le sol mouillé et glissant. Puis, adossé au mur, je me suis mis à pleurer. Je ne comprenais pas ce que je faisais là. Quel crime avais-je commis contre l’Homme ou contre Dieu ? Pourquoi devaient-ils traiter un enfant innocent de cette façon ? Pourquoi devais-je subir leurs agressions et leurs brutalités sans raison ? Pourquoi étais-je né anglophone ? Mère, ô ma mère ! Tu avais refusé que je m’éloigne de toi. Voici ton fils à l’université, prenant des cours en prison pour être un homme demain. Voici ton fils dans ce trou noir, prenant des cours pour devenir un cadavre. Me voici dans mon amphi, moi qui voulais être comme Babajoro de Kamangola, moi qui ai fait des centaines de kilomètres loin de toi. Et ces militaires et policiers sont devenus mes enseignants dans cette salle de détention. Qui te montrera le chemin jusqu’à Besaadi. Comment feras-tu pour voir ton ami, ton unique enfant, avant qu’il ne soit finalement tué ?  Ces pensées occupaient mon esprit pendant que je pleurais, les mots sortant à peine de mes lèvres meurtries. Un de mes compagnons de cellule s’est approché de moi et s’est mit à me parler en pidgin, comprenant que j’étais un anglophone. Il m’a dit qu’il était encore trop tôt pour verser des larmes car la torture ne faisait que commencer.   * Tam whe dem go toot you for vallée de la morte demain for morning time whatti you go cry? Ma mbroda, Faf pipi dem don toot'am just noh for putt'am for grong for vallée (*quand ils vont partir avec toi à la vallée de la morte demain matin tu vas pleurer quoi ? mon frère, les policiers qui t’ont pris là connaissent seulement emmener les gens à la vallée de la mort*) m’a-t-il dit.   J’ai eu froid au dos à l’idée de toute la torture par laquelle je devais encore passer, si bien que mon chagrin a été triplé. J’avais déjà entendu parler de cet enfer par lequel les gens passaient, battus tous les jours jusqu’à la mort. Et maintenant que je ne parlais pas français, j’allais être comme un mouton qui subit les coups et supporte la douleur sans rien dire. Comment Nwolefeck saura-t-il que j’ai été arrêté ? Pourquoi me suis-je éloigné de lui pour errer sans protection dans cet univers de chaos ? Maintenant Ngwe est réduit à néant. Néant. Piégé et tué parce qu’il refusait d’écouter les supplications de sa mère et s’était lancé à la recherche de la connaissance où elle était disponible. Je me suis recroquevillé davantage, appuyé contre le mur, et pleurais en pensant à ma mère, à ma vie et à mes ambitions qui avaient pris fin trop tôt ; tout réduit à néant. Victime indélébile. Je pensais à Nwolefeck, me demandant comment il saurait à propos de mon arrestation. Il savait que je n’étais pas quelqu’un de radical et aurait du mal à le croire. S’il m’avait laissé retourner au village tout ceci ne me serait pas arrivé. Je ne serais pas détenu par des hommes brutaux qui m’avaient tué et pourtant me refusait encore la mort : les policiers de Babajoro qui n’avaient aucun sentiment. Babajoro lui-même n’avait pas de sentiment. Il avait donné l’ordre de me faire rôtir pour diner afin de montrer aux étudiants que, bien que lui Babajoro n’avait jamais été à l’université ni même au secondaire, il avait un pouvoir que très peu dans tout le continent avait le courage d’exercer.  Avant la tombée de la nuit, un autre prisonnier a été ajouté dans notre cellule. Dès que la porte s’est ouverte, un policier s’est mis, jambes écartées, devant l’entrée, tel un guerrier de la guérilla, le fusil pointé vers nous, comme s’il voulait tous nous tuer immédiatement. Deux autres sont entrés et nous ont ordonné de nous regrouper dans un coin du mur. Mais avant même que chacun n’a su où placer son pied, le premier policier s’est avancé et s’est mis à nous frapper avec un fouet en cuivre jusqu’à ce que nous nous sommes entassés dans un coin comme des sardines. Le premier nom a été appelé et les deux autres se sont saisit du concerné. Peu de temps après, les cris de quelqu’un ont remplit tout le commissariat. Ses hurlements se mêlaient aux menaces des policiers et au bruit des coups de fouet. Je pouvais distinguer les coups de fouet de ses cris et mes nerfs se remplissaient de cette torture. Peu de temps après, il a été ramené en cellule, se tordant toujours de douleur et hurlant de toutes ses forces. J’étais le suivant : je n’ai pas bien entendu mon nom, mais c’était moi. A cet instant, un flot d’urine chaude s’est déversé dans mon pantalon et je l’ai sentis descendre le long de ma cuisse jusqu’à mon pied avant de toucher le sol.   * *Ngwe Nkemasaah, óu est-il*, a hurlé le policier.   Je me suis jeté en arrière et pressais le mur avec mon derrière comme voulant le détruire et fuir pour sauver ma vie, mais les autres m’ont poussé en avant.   * *Avance, idiot,* a-t-il dit en rangeant la liste dans son camouflé. Puis, il a foncé sur moi comme un taureau fou. * *C'est L'Anglo, là !* sont intervenus les deux autres policiers à qui il a annoncé que j’étais le plus dangereux.   J’ai protesté, leur disant que je ne savais rien. Malgré tout, ils se sont jeté sur moi, qui avec un bâton et qui avec la crosse de son fusil ou le fouet en cuivre, m’assenant de coups partout, tel un serpent qu’on tuait de la façon la plus sauvage et la plus vengeresse. Ils m’ont passé les menottes et m’ont trainé dans un couloir qui menait dans une salle où étaient disposés plusieurs instruments. A l’intérieur se trouvait un groupe de policiers parmi lesquels le commissaire du cinquième assis sur un siège élégant.  Il m’a étudié de près et a voulut savoir quel rôle j’avais joué dans la grève.   * In fact, I know nothing, sir. I know nothing. I was going back to the Cité Universitaire from town, sir. I don't know what had happened (*en fait, je ne sais rien monsieur. Je ne sais rien. Je venais de la ville et rentrais à la cité universitaire, monsieur. Je ne sais pas ce qui c’était passé*), me suis-je efforcé de dire! * *Parlez en Français, idiot! Est-ce-que je comprends ton patois là*? », m’a grondé l’assassin principal avant de secouer sa tête.   J’ai marmonné quelques mots en français, mais j’ignore s’ils avaient un sens.   * *Allez-y, a-t-il dit alors à ses éléments.*   Avant mêmequ’il n’ait finit sa phrase, les deux policiers assoiffés de sang étaient déjà sur moi, me ruant de coups avec une sauvage brutalité que je n’avais jamais rencontrée. Je hurlais de toute mes forces : je criais le nom de ma mère, mon père et de Nwolefeck.   * *Arrêtez un peu la*, a ordonné le chef et les coups ont cessé immédiatement.     Il m’a à nouveau demandé quel avait été mon rôle dans la grève et je lui ai répondu pareil, toujours en anglais, jurant davantage que je ne connaissais personne à Besaadi. Il m’a également demandé si j’avais eu une bourse et j’ai répondu que non. Il a ensuite dit à ses hommes que j’avais l’air un peu dangereux. Quand il a de nouveau ouvert la bouche, c’était pour demander qu’on apporte la « balançoire », ensuite, il a quitté la salle et j’ai soupiré de soulagement, pensant que c’était tout. Par contre, mes bourreaux, plus confiants, me fixaient de façon sauvage comme voulant me tuer du regard. Ils m’ont trainé vers un objet électrique qui ressemblait beaucoup à une balançoire, y ont attaché mes poignets et mes chevilles et ont connecté l’instrument à une prise. Mon corps s’est tendu comme les cordes d’une guitare et j’ai sentis la vie me quitter. Longtemps après que la machine ait cessé, je ne pouvais rien ressentir et n’avait conscience de rien autour de moi. Mais bientôt, la douleur croissante m’a ramené à la vie et j’ai entendu la porte s’ouvrir et se refermer.  Cette nuit là, je ne pouvais dire si j’étais vivant ou mort. Je n’entendais que les cris de douleurs de mon âme et de mon corps pétris. Mon esprit était habité d’images floues et incompréhensibles : ma mère entrain de vaquer à ses occupations ménagères en soupirant ; l’esprit de mon père rodant au dessus d’elle pour la protéger de la marre grise déferlant pour envahir la terre et les arbres ; le commissaire du cinquième arrondissement se tenant à la barre du pont croissant sur le Grand Fleuve et dirigeant les vagues vers Awuya. Subitement, plus rien, silence macabre ! Puis, j’ai entendu un fredonnement tumultueux, un incessant bruit de voix dans le noir. Ensuite, j’ai vu des cercueils, des milliers de cercueils. Il y’en avait des croissants, des oblongs, des rectangulaires, avec sur chaque couvercle des bougies rouges qui brûlaient. Il y’avait dans l’air une lourde odeur d’encens qui donnait la nausée et qui s’ajoutait à une odeur piquante de cadavres en décomposition entassés dans une pièce. J’ai de nouveau entendu le bruit désopilant des voix qui criaient. C’était un sinistre bruit rendu infernal par les sifflements des fouets en cuir s’abattant sur le derrière meurtri des âmes. Le plus insupportable était le crépitement du feu qu’entraînaient les balles tirées. Enfin, j’ai entendu le bruit que faisaient les esprits des ancêtres à distance, depuis les chutes de Lebialem, se préparant, non, préparés pour la bataille, furieux et en colère…      Au levé du jour, j’ai peu à peu repris mes esprits. La douleur m’a tiré des vertiges de la nuit, du délire dans lequel je me trouvais entre la vie et la mort. J’ai alors compris quel pouvait être l’état d’esprit d’un mourant : des images confuses et floues qui s’effaçaient au fur et à mesure que la vie le quittait. Bien que je revenais à moi, je n’étais pas conscient de certains détenus qui, accroupis à mes côtés, m’observaient me tordre de douleur. J’avais si mal que je pouvais à peine bouger mon corps. Cette agonie due à mes blessures et mon être meurtri allait croissante si bien que même lorsque la porte de la cellule a été ouverte ce matin là, je n’étais toujours pas capable de bouger. Chaque fois que j’essayais de me lever, les urines sur le sol pénétraient dans mes blessures et rendaient la douleur plus insupportable. Le policier à l’entrée a compté le nombre de prisonniers dans la cellule, puis s’est retourné en lançant un « d’accord » et une voiture de police bleue garée tout devant a cessé de ronfler. Trois policiers en sont sortis et trois d’entre nous ont été appelés : les deux premiers détenus étaient ceux qui la veille encore me disaient qu’il était trop tôt pour pleurer, le troisième étant moi-même. Ils nous ont passés les menottes et nous ont conduis à la voiture bleue. A peine entrés, nous avons reçus l’ordre de nous accroupir dans un coin pendant que tous les trois s’asseyaient en face de nous très alerte. Le bruit de la portière que l’on verrouillait de l’extérieur s’est fait entendre, tandis qu’à l’intérieur il faisait très sombre. Seul un minuscule rayon de lumière, profitant d’une ouverture sur la portière, m’aidait à faire la différence entre les ténèbres et la lumière. Après quelques minutes, la voiture a ronflé et s’est mise en route. Désormais, je m’en foutais presque de mourir. D’ailleurs, c’était déjà un peu le cas, me suis-je dit : seul mon corps était présent, il fallait juste que la lumière qui m’habitait encore s’en aille aussi. Je ne pouvais plus subir une torture pire que celle par laquelle j’étais déjà passé.  Environ trente minutes plus tard, après quelques allées et venues dans la ville, interrompues par des arrêts intermittents et des voix discutant à l’extérieur de la voiture, nous avons été conduits dans un endroit très obscur. Il était difficile de dire où nous étions à cause de la nature sophistiquée du lieu dans lequel nous nous trouvions. La voiture s’est garé en plein cœur d’un immeuble et pendant qu’on ouvrait la portière, j’ai entendu le bruit d’un métal lourd s’abattre derrière nous. Nous avons reçu l’ordre de descendre de voiture et, environ une trentaine de minutes plus tard, avons été conduit au pied d’un escalier obscur. Des chaînes ont été ajoutées à nos poignets pour renforcer l’efficacité des menottes. Nous avons longé un couloir dans lequel une porte s’est ouverte et j’ai été poussé à l’intérieur. Déséquilibré, je me suis écroulé par terre, tandis que derrière moi, la porte se verrouillait rapidement à nouveau et une obscurité totale s’installait.  Pendant près de deux semaines, l’épreuve d’interrogation, de famine et de torture était continue. Chaque fois, je racontais la même histoire. À la fin de la deuxième semaine, j’ai été tiré de mon trou et interrogé, cette fois-ci, par un officier supérieur. Etrangement, il n’était pas aussi brutal que les premières fois. Il m’a demandé si j’étais le fils du Secrétaire Général, Monsieur Ngwe Salo. Bien que je ne comprenais pas ce qu’il disait, j’ai répondu par l’affirmative. Il a alors prit le téléphone, a lancé un appel et a ordonné que je sois ramené au Cinquième où mes vêtements et mes papiers d’identification devaient m’être restitués. Je craignais que l’on veuille m’emmener dans un endroit plus cruel encore puisque je n’avais montré aucun signe de regret malgré la torture que je subissais ici, mais non.  J’ai descendu la colline universitaire pour la cité chancelant comme un vieillard de quatre vingt dix ans. Je ne sentais pas le sol sur lequel je marchais. Après deux semaines passées dans une parfaite obscurité, ma vision affaiblie était voilée par les rayons agressifs du soleil. Tout autour de moi avait l’air très différent, très étrange.    Lorsqu’il m’a vu, Nwolefeck a été rempli de chagrin. Les larmes aux yeux, il m’a annoncé que mon visage avait complètement changé. Il m’a expliqué comment, aidé de quelques villageois, il avait essayé de me libérer, mais en vain. Tout en l’écoutant, je me suis dirigé droit vers un miroir et m’y suis regardé : mon visage ne ressemblait plus à celui de Ngwe, fils de Mbe Nkemasaah et de M'menyika. Leur fils avait été sacrifié pour l’amusement de quelques tirants. J’ai raconté en détail à Nwolefeck les tortures que j’avais subies. Et pendant que je parlais, il devenait pâle. Il m’a une fois de plus expliqué ses tentatives pour me libérer et comment il avait appris mon arrestation. Après une semaine, m’a-t-il dit, la grève s’était calmée. Peu de temps après mon retour, plusieurs de mes camarades de classe sont venus me souhaiter un bon retour. Shirila a également entendu parler de ma libération et est venu me voir à son tour. Elle m’a prit dans ses bras, a observé de près mon visage et s’est mise à pleurer.   * assia, m’a-t-elle dit, tâtant de ses doigts certains endroits de ma face. C’est vraiment dommage que les vrais coupables ne soient jamais atteints mais les innocents si. Tu iras mieux très cher.   Elle s’en est allé et quelques temps après, est revenu avec à manger pour moi. Mais j’avais besoin de sommeil, mon esprit était vide. Je ne savais quoi raconter aux gens, ni que faire. J’étais faible et lorsque je me suis couché, je ne me suis réveillé que le lendemain matin.  CHAPITRE ONZE  Vers la fin du mois de mars, exactement un mois après ma libération, nous avons composé les examens de fin de semestre et étions sur le point d’aller en congé. Je ne peux dire avec confiance comment j’ai travaillé parce que j’avais beaucoup de choses dans la tête. Le traumatisme de mon arrestation et de ma détention n’était pas complètement effacé. Un après midi, je somnolais sur le lit après avoir avalé le repas de féculent du resto et réfléchissais. Nwolefeck venait de se rendre à sa séance de tests pratique lorsque deux de mes camarades ont cogné et sont entrés dans la chambre en jubilant. Ils m’ont annoncé que la seconde liste de bourses avait été affichée et que leurs noms y figuraient. Ils dansaient et discutaient joyeusement, s’extasiant du fait que Kwenti ne les avait pas dupé, mais avait judicieusement utilisé les cent mille francs versés par chacun pour avoir son nom sur la liste.  J’étais rempli de rancœur et je ne savais quoi leur demander. D’abord, pourquoi venaient-ils me l’annoncer au lieu de courir chercher leur cent cinq mille francs et tout dépenser tranquillement sans que je ne sache. Je voulais qu’ils s’en aillent puisqu’ils ne me disaient pas si mon nom y était également. D’ailleurs y’avait-il besoin de demander ? Néanmoins, je devais savoir, ne serait-ce que par curiosité.   * L’un de vous a-t-il vu mon nom ? ai-je pris le risque de demander. De toute façon, ils me l’auraient dit depuis, avant même que je ne pose la question. * Non, ton nom n’y est pas, m’ont-ils répondu carrément.   Ils m’ont expliqué qu’ils avaient pris la peine de parcourir toute la liste, mais qu’ils n’avaient rien vu. Je ne comprenais pas pourquoi ils étaient venus me ridiculiser sachant que mon nom n’était pas sur la liste. Je lorgnais leurs effusions et réalisant que ce qu’ils racontaient ne m’intéressait pas, ils ont pris congé. Après tout, n’avais-je pas payé le prix pendant deux bonnes et douloureuses semaines pour cette joie qu’ils manifestaient aujourd’hui ?  Dès qu’ils ont tourné le dos, j’ai lancé un coup d’œil en bas depuis le balcon de ma chambre situé au troisième étage pour savoir si le nombre d’étudiants attroupés autour du tableau d’affichage avait diminué. Il s’était plutôt agrandi et plusieurs d’entre eux luttaient, comme d’habitude, pour mieux voir les noms affichés. J’ai attendu jusqu’au troisième jour qu’il y ait moins d’étudiants pour aller à mon tour lancer un coup d’œil sur la liste. Ne serait-ce que pour savoir ceux de mes amis qui avaient été les plus chanceux. Les noms étaient classés par ordre alphabétique. Je l’ai parcouru entièrement dans l’ordre mais n’ai pu reconnaître aucun. Je suis directement allé sur la lettre « N » et y ai laissé mon regard courir plusieurs fois pour m’assurer que mon nom n’y était pas. Comme les noms étaient également classés selon les facultés, j’ai concentré toute mon attention sur la faculté de Droit. Et là, mon regard est tombé sur le nom ‘Gwe Kemasaah. J’ai sentis en moi monter une excitation qui est retombée tout de suite après : il ne pouvait s’agir de mon nom, bien que sur le moment, je priais qu’un magicien fasse apparaître les lettres manquantes. Il s’agissait surement de quelqu’un d’autre, me suis-je dis en m’éloignant du tableau d’affichage déçu et conscient plus que jamais de mon sort à l’université de Besaadi. Le temps de monter les marches jusqu’au troisième étage du block dans lequel se trouvait notre chambre, Nwolefeck était déjà rentré. J’ai attendu quelques minutes avant de lui parler de la seconde liste qui avait été affichée. Il m’a annoncé qu’il s’y était rendu dès le premier jour et s’en était retourné soucieux, calme et déçu.   * J’ai parcouru la liste attentivement, lui ai-je dis. Il ya tant de noms. * En as-tu reconnu quelques uns? M’a-t-il demandé. * Très peu, bien que la liste soit très longue.   Bien sur, je connaissais très peu d’étudiants par leurs noms, la plupart des anglophones.   * Connais-tu par hasard un ressortissant de Nwe ici à Besaadi du nom de Gwe Kemasaah ?, ai-je demandé à mon tour l’air désintéressé.   Nwolefeck a froncé les sourcils et a posé sur moi un regard inquisiteur.   * Gwe qui ? * Kemasaah, ai-je répété. Le premier nom commence par un ‘G’ et le deuxième par la lettre ‘K’. On dirait un nom de la région de Nwe. Si la lettre ‘N’ n’était pas manquante en début des deux noms, j’aurai pensé qu’il s’agit de moi. * Bien sur qu’il s’agit de toi, s’est exclamé mon ami. C’est une erreur d’écriture, ces frogs en font toujours. Un de mes camarades de classe avait eu le même problème : au lieu de ‘Atanga Julius’, on avait écrit ‘Atangana Julius’. Je pense qu’il s’agit bien de toi, a-t-il conclut très excité.   Cependant, je n’y ai pas accordé grande importance à ce moment là, car je savais que c’était un leurre. Nwolefeck m’a demandé de l’accompagner voir lui-même les noms. Une fois sur place, je les lui ai montré et il a juré qu’il s’agissait bien de moi. Selon lui, tout ce que j’avais à faire, c’était de rencontrer le doyen de la faculté de Droit pour attester de ma nature d’étudiant de première année dans sa faculté et lui dire que mes noms avaient été mal écrits sur la liste de boursiers. Tout d’un coup, il y’avait une lueur d’espoir. Pour la première fois depuis longtemps, je me suis dit qu’après tout, je n’aurais peut être pas à retourner au village labourer la terre pour gagner ma vie. J’ai décidé de garder la nouvelle secrète et a dit à Nwolefeck d’en faire autant. Je n’en aurais le cœur net que le jour où je recevrais mon argent, cent cinq mille francs, au comptant. Je l’empocherai, je le dépenserai et me venterai comme les autres étudiants.  Pendant près d’une semaine, je me suis rendu tous les jours au bureau du doyen de ma faculté sans réussir à le rencontrer. Puis un vendredi, précisément le huitième jour du défilé de mes efforts pour le voir, j’ai monté les marches des escaliers en spirale jusqu’au second étage du block administratif de la faculté. J’y ai rencontré, comme les jours précédents, une galaxie de dames et de messieurs bien habillés. Ils me traversaient, entraient dans le bureau du doyen à tour de rôle et ressortaient l’un après l’autre, parfois après de longues minutes. Découragé, j’ai attendu qu’il n’y ait plus grand monde pour me diriger, très hésitant, vers le secrétariat. J’ai demandé à la secrétaire particulière si je pouvais rencontrer le doyen. Elle m’a lancé un regard noir et a balancé sur la table, devant moi, la fiche de demande d’audience. C’était la troisième fois que je cognais à sa porte ce jour là. Elle comprenait que je m’entêtais et n’avais aucunement l’intention de lui offrir un pot-de-vin, ce qu’elle attendait depuis une semaine que je venais la voir. Certes, je n’avais pas d’argent, mais en outre, je ne connaissais pas corrompre. Je n’avais pas été éduqué dans cette tradition : motiver des gens pour faire le travail pour lequel ils étaient payés. J’avais reçu comme enseignement que sur le mérite et le respect des intérêts publics étaient suprêmes. Pendant une semaine, j’avais tenu tête en étant patient, et aujourd’hui, la secrétaire était bien obligée de me donner cette fiche pour enfin avoir la paix.  Dès que j’ai rempli la fiche en y inscrivant mes noms et objet de la visite, elle a décroché le téléphone, composé un numéro, écouté son interlocuteur, puis elle a dit : « oui, Monsieur le doyen, M. Ngwe est là ». Elle a écouté un moment encore puis m’a fait signe d’entrer. Quand j’ai ouvert la porte, un monsieur bâti comme une armoire et vêtu d’un costume bleu se dirigeait vers la sortie. Il m’a jeté un coup d’œil furtif et surpris lorsque nous nous sommes croisés. Il s’agissait surement d’un directeur dans l’un de ces grands ministères de la place. J’ai lancé un « bonjour » sans m’arrêter ni prendre la peine d’attendre une réponse. J’atteignais déjà le centre du bureau lorsque le doyen, un homme tout en chair et rond, enfoncé dans un large fauteuil en cuir très brillant, s’est mit à crier en agitant la main :   * *sort !sort !mon type, sort* !     Stupéfait et perplexe, je l’ai regardé sans comprendre. Puis, en anglais, je lui ai expliqué que j’avais été convié d’entrer par sa secrétaire.   * *C’est toi, Gwe ?* * Oui, Monsieur, ai-je répondu. Il a lancé un long soupir, puis s’est défait de la dignité dans laquelle il s’était drapé lorsque j’avais ouvert la porte. * *Allez attendre dehors*, a-t-il dit d’un air dégouté, me faisant signe de sortir.   Il s’est levé, m’a suivit jusqu’à la porte de la salle d’attente et a rappelé le Monsieur que j’avais trouvé dans son bureau. Ce dernier, adossé aux balustres du balcon, regardais déjà vers le bas par anticipation. Ils ont discuté pendant des heures et je me suis mis en colère. Pourquoi le doyen ne me recevait-il pas tout de suite, au lieu de converser joyeusement avec des messieurs autoritaires et civilisés qui n’avaient apparemment pas les mêmes problèmes que moi. J’étais sure qu’après cela, il sortirait, fermerait son bureau et me demanderait de repasser lundi. C’est ce qu’ils disent toujours lorsqu’ils se rendent compte que le salut de certains d’entre nous dépend d’eux. Après tout, j’étais un homme sans importance, un ex-prisonnier, un paria, un citoyen de seconde classe de Kamangola. Je m’agitais incessamment dans mon siège et attendait patiemment que ces messieurs les propriétaires de la république unie veuillent bien cesser leur joyeuse discussion.  J’attendais encore lorsqu’un monsieur, un blanc, a fait son entrée dans la salle d’attente, s’est dirigé vers le bureau du doyen, a cogné et a légèrement ouvert la porte. Après un coup d’œil à l’intérieur, il l’a refermé en reniflant, se tournant vivement à chaque grincement. Pourquoi croyait-il que son problème était plus urgent que le mien, me suis-je demandé ? Pourquoi ne s’asseyait-il pas pour attendre son tour ? Etait-ce parce qu’il avait la peau blanche ? Immédiatement, je lui en ai voulu. Je détestais ses manières, son air despotique. Maudit soit le jour où l’homme blanc a mis son pied en Afrique et a changé à jamais notre monde, apportant avec lui misère, angoisse, peine, chagrin et désespoir. Faisant de moi, non plus un homme de Nweh, mais un anglophone, par conséquent, un esclave dans l’Etat de mes frères qui avaient eu la chance d’être colonisés par les français. Et aujourd’hui, j’étais au bord des larmes dans un milieu où personne ne voulait me voir. Le blanc s’est précipité dans le bureau dès que l’autre en est sortit. Pour moi, il était l’homme le plus sauvage, le plus inculte et le plus brutal vivant sur la planète terre. J’étouffais presque d’une contrariété que je dissimulais. Quelques minutes plus tard, il est ressortit en reniflant et parlant comme à travers ses longues narines bloquées, tel un hameçon attaché à la canne à pêche du diable en personne. A sa suite, venait le doyen qui a fermé son bureau. Lorsque je me suis adressé à lui en anglais, il m’a renvoyé chez le vice-doyen. Ce dernier m’a fait savoir que mon problème n’était pas de son ressort et m’a conseillé de m’adresser au « service des œuvres » qui selon lui résolvait ce genre de problèmes. Lui au moins parlait quelques bribes en anglais et avait pris la peine de m’expliquer la procédure.  De retour à la cité, je me suis empressé de raconter mon expérience à Nwolefeck, qui s’est moqué du doyen de la faculté de droit.   * Il pensait que c’était le secrétaire Général à la présidence, M. Gwe, qui demandait à le voir ; c’est pourquoi il a fait sortir son invité pour te recevoir, a-t-il expliqué en riant.   Ce soir là, nous sommes allés rencontrer son camarade de classe Atanga Julius qui avait eu un problème semblable, pour savoir comment il l’avait résolu. Il nous a expliqué qu’il avait juste eu besoin d’une attestation certifiant que les noms se trouvant sur la liste des boursiers et ceux sur son acte de naissance renvoyaient bien à la même personne. Tout cela lui avait coûté trois cent francs, a-t-il dit, plus les frais de transport. Le lendemain matin, j’ai fait exactement tel qu’il m’avait indiqué. A mon retour, j’ai présenté mon attestation au responsable des bourses. Il a compté cent cinq mille francs et me les a remis en mains propres. J’ai monté les escaliers de la mini cité jusqu’à notre chambre comme Babajoro de Kamangola.   * Prend tout cet argent, et fais-en ce que tu veux, ai-je dis à Nwolefeck, versant tout à ses pieds. Nous étions si contents que le reste de la nuit a été passé à faire des plans et des projets.   A la fin de l’année, j’ai réussis à mes examens sans même aller à la session de septembre. Nwolefeck aussi a passé toutes ses matières à la session normale. C’était un miracle pour lui qui se plaignait tout le temps que la faculté de science était la plus difficile et que très peu d’étudiants y réussissaient. La faculté, disait-il, n’avait pas de laboratoire ni de bibliothèque. En outre, le langage scientifique était très difficile à maîtriser. En fait, il craignait de n’avoir pas la possibilité de reprendre en septembre, vu que son mandat dans cette faculté arrivait presqu’à expiration, mais il travaillait dur pour le défendre. Nous étions tous deux sauvés de cette fatalité. Mon rêve qui sombrait déjà a refait surface ; celui d’avoir de l’impact dans ma société, dans mon pays. Celui d’avoir un statut important, de l’influence et de résoudre les problèmes de ma société mal en point qui me touchaient. Celui de mettre fin aux injustices envers ceux d’entre nous qui faisions parties de la colonie anglaise minoritaire qui, aujourd’hui partageaient une même nation avec la colonie française, majoritaire. J’ai alors pris la résolution de travailler plus dur que jamais. La solution à tout problème se trouvait dans le travail et je me devais d’atteindre mes objectifs à tous les prix. J’avais souffert, mais les générations avenir ne devaient pas passer par la même épreuve. J’ai également pris la résolution de redoubler d’ardeur l’année suivante et de finir ma licence en un moins de temps possible.  CHAPITRE DOUZE    J’ai commencé le début de l’année suivante avec beaucoup d’enthousiasme, me rappelant mon serment de plus d’efforts dans le travail. Très fréquemment, je me rendais dans le bureau de M. Amboh, particulièrement pour solliciter son aide ou quelques explications. Ce dernier, remarquant mon intérêt grandissant pour la cause anglophone à l’université, m’a offert son amitié. Pendant de franches causeries, il m’a avoué la difficulté par laquelle il passait encore au campus. Il n’avait pas le droit d’enseigner des matières principales ni ne pouvait être promu tout simplement parce que l’administration ne comprenait pas la nature des diplômes obtenus en Angleterre. Ce qui le peinait le plus c’était l’arrêté ministériel qui exigeait que tous ceux titulaires d’un PhD obtenus à l’étranger, s’inscrivent pour un Doctorat d’Etat avant d’avoir la chance d’être promu.   * Pourquoi les choses doivent-elles se passer ainsi, se lamentait-t-il ? Pourquoi a-t-il fallu que deux Etats avec deux héritages coloniaux bien distincts et des cultures différentes s’unissent, le plus petit offert à la merci d’un plus grand sans scrupules ? Etait-ce la volonté des autorités coloniales de mettre ensemble la vipère et le porc-épic dans la même cage juste pour leur plaisir, ou était-ce dans le but de savoir s’ils pouvaient sauver le crocodile ? », se posait-il toujours la question.     De mon côté, je commençais à comprendre que mon problème n’était pas personnel, mais universel. Même ceux que je considérais comme des hommes accomplis en souffraient également. Je compatissais pour lui, malgré ma propre douleur. Il était une source d’inspiration pour les autres, l’une des personnes les plus intelligentes, savantes, bien organisées et travailleuses qu’il m’avait été donné de rencontrer de toute ma vie. Mais, il était si humble qu’il était difficile de croire qu’il avait fait des études en Angleterre. C’était un parfait contraste face au désordre qui régnait à l’université de Besaadi.  Un après midi, après une franche discussion, le Dr Amboh m’a invité à une réception dans la résidence d’un certain monsieur Wankili, un anglophone qui venait juste d’être nommé aux fonctions de ministre chargé des affaires spéciales à la présidence. Il était de coutume, avais-je appris, pour les nouveaux nommés « d’arroser », comme ils le disent en français. C’est-à-dire qu’ils organisent une fête, font couler le champagne, boivent, mangent, dansent et font parvenir des motions de soutien à leurs Excellences. Pour la première fois, je pourrais approcher la société du pouvoir, l’administration, ceux qui avaient le pouvoir de donner la vie et de la reprendre à leur convenance.  Nwolefeck a accepté de m’accompagner à cette réception et pour la circonstance, nous avons revêtis des costumes puisque nous allions rencontrer la haute société. Il n’était pas question de ressembler à des mendiants au milieu de ces gens. A 17h précises, nous attendions au carrefour carcas où le Dr Amboh devait passer nous prendre. Il est arrivé une heure plus tard plein d’excuses. Je lui ai présenté Nwolefeck et il a été heureux de l’avoir avec nous. Nous sommes montés à bord de sa voiture et pendant qu’il conduisait, il a posé de nombreuses questions à Nwolefeck sur ses études. Profitant de l’occasion, il l’a mis au courant d’une bourse que la Grande Bretagne offrait aux étudiants scientifiques désireux d’étudier la médecine en Angleterre. Intéressé, Nwolefeck a promis de le rencontrer à son bureau pour plus de détails.   * Stp, viens le plus tôt possible, j’ai toutes les bonnes intentions du monde pour tout anglophone, a avoué le Dr Amboh. Vu l’humiliation que nous essuyons de la part des francophones qui nous rabaissent, les anglophones doivent s’aimer et s’aider mutuellement. C’est d’ailleurs ce même type d’aide que j’ai apporté au Monsieur chez qui nous nous rendons. En effet, ce n’est qu’en nous aimant et en nous serrant les coudes que nous pouvons avoir la force de résister, de survivre et de protéger notre prestigieux héritage. Sans cette solidarité, nous nous noierons complètement dans le système francophone. * Le connaissez vous personnellement, je veux dire le Ministre bien sur, lui ai-je demandé, curieux de savoir quel type d’homme il était pour être nommé à un poste aussi élevé. En outre, la façon dont le Dr Amboh parlait de lui ne laissait rien penser du grand parcours généralement associé aux ministres de cabinet. * Bien sûr, je le connais personnellement, a-t-il répondu. Nous avons étudiés ensemble en Angleterre. Il a vécu dans mon appartement pendant ses deux années de masters sans payer aucune facture. J’étais en doctorat à l’époque et l’encourageais de faire pareil une fois son master obtenu. Malheureusement, il n’a même pas terminé programme. Son rêve était de faire de la politique, c’est pourquoi il occupe ce poste aujourd’hui. * Je pense qu’il a réussi, ai-je dis. * Réussi en quoi ? a été curieux de savoir le Dr Amboh * Je veux dire réussit dans le sens où il s’est hissé au rang de ministre, ai-je répondu, sur quoi le Dr Amboh a éclaté de rire de façon inhabituelle. * Eh bien, si c’est cela réussir pour toi, je n’ai plus qu’à offrir mon doctorat à un chasseur de rat et retourner au village cultiver la terre. Jeune homme, tu ne comprends pas encore beaucoup de choses, tu as encore besoin de grandir un peu, a-t-il dit songeur tandis qu’il dépassait le Lac Municipal et entrait dans une prétentieuse zone résidentielle à Sotsab.   Après y avoir roulé quelques minutes supplémentaires, j’ai aperçu une multitude de voitures garées devant un portail et j’ai immédiatement su qu’il s’agissait de la résidence du ministre Wankili. On pouvait apercevoir plusieurs concessions en pente avec la même excellence architecturale. Comme nous approchions du portail, le Dr Amboh a ralentit, s’est arrêté, a observé un instant puis a pénétré dans la cour. Le gardien qui semblait bien le connaître lui a indiqué rapidement un endroit ouvert où se garer. Nous avons mis pied à terre et avons salué les invités, du moins quelques un qui avaient formé des petits groupes dehors. Nous nous sommes ensuite dirigés vers la salle de séjour où se trouvait déjà un certain nombre de dignitaires et de dames bavardant et riant généreusement. Le Dr Amboh a indiqué à Nwolefeck et à moi des sièges sous la véranda, puis est entré dans la salle de séjour et a continué à saluer les invités. La véranda était très spacieuse, flanquée de magnifiques balustres qui donnaient vers l’extérieur et de murs flamboyants avec de large fenêtres en verre vers l’intérieur qui nous permettait de voir presque toute la salle de séjour.  Le ministre Wankili avait une grande concession. Des lits de fleurs alternaient avec des dallages concrets, des réverbères marquaient occasionnellement la cour pendant que de grandes boules lumineuses éclairaient depuis le haut des murs encerclant la concession. Le ministre Wankili allait et venait, saluait ses invités, bavardait avec certains, embrassait d’autres de façon très intime, et à d’autres ne donnait qu’une poignée de main. Il était simplement vêtu d’un tricot volant et sa bonne humeur ne se cachait pas. Sa femme, par contre, abhorrait une tenue élégante. Elle avait un air imposant et était tout sourire, apparaissant occasionnellement pour aider son mari à accueillir les hôtes.  Un des invités est arrivé et a attiré l’attention de tout le monde. L’atmosphère joviale s’est chargée d’anxiété mais est restée formelle. « le directeur du cabinet civil », a murmuré quelqu’un. Le ministre Wankili s’est précipité vers lui et l’a salué si bas que son front touchait presque ses genoux. Le nouveau venu était un homme présentable, avec les airs de quelqu’un qui appartenait à la race suprême. L’attention qui lui était portée à son arrivée semblait le satisfaire et lui prouver que savoir que son statut était effectivement reconnu. Son hôte l’a conduit à l’intérieur tout en parlant en français, occasionnellement répondant par des « Oui Monsieur ! Oui monsieur ! ». Une fois à l’intérieur, le ministre Wankili a pressé son invité de prendre place à une table qui semblait être celle d’honneur, est sorti précipitamment et est revenu avec sa femme. Celle-ci a exécuté un des plus significatifs spectacles de loyauté qui a davantage assuré l’invité de son digne statut. Des chandeliers antiques descendaient somptueusement du plafond et émettaient des lumières or qui créaient une atmosphère luxueusement radiante. Une radiante atmosphère en effet, des airs souverains, une splendeur de grand apparat, de décorum, élégante et illimitée, une splendeur embellie par le parfum des jeunes filles qui, à ce moment là, entraient et sortaient d’une porte à l’intérieur avec des serviettes et des amuse-gueules qu’elles servaient en passant entre les invités. Bien entendu, le directeur du cabinet civil fut servi avec le plus grand soin, Mme Wankili s’exaltant dans son privilège de diriger le service.  Mon cœur a bondi lorsque j’ai cru apercevoir Shirila parmi les serveuses. Mais bien sûr que c’était elle ! Elle a manifesté de la joie en me voyant et s’est empressée de venir nous saluer, ensuite a décidé de nous servir avant même certains invités qui se trouvaient dans la salle de séjour. Elle nous a apporté de la bière et des cacahuètes.   * Ngwe, comment as-tu fait pour te retrouver ici, m’a-t-elle demandé. * Le Dr Amboh nous a invités, ai-je répondu. Et toi ? Le ministre est-il de ta famille ? ai-je demandé à mon tour. * Non ! l’oncle d’une amie nous invité en tant que serveuse, a-t-elle continué avant de s’éloigner pour s’occuper d’autres invités.   C’est alors que j’ai remarqué que la plupart des serveuses étaient des étudiantes que je connaissais à l’université. Shirila ! A la moindre occasion elle nous rejoignait, nous encourageait à consommer plus de boissons et d’amuse-gueules et nous posait des questions sur nos vie et nos études. Ah Shirila, une beauté avait-elle jamais été si clairement définie ? Où étais-je victime d’une illusion ? Pourquoi n’avais-je pas accepté cette jeune femme dans ma vie ? Je m’en suis voulu longtemps pendant toute la réception. Elle m’avait montré beaucoup d’attention depuis que nous nous étions rencontrés, mais j’avais toujours gardé mes distances. J’ai eu du mal à reconnaître ma cruauté envers quelqu’un qui m’avait montré beaucoup d’amour et d’attention. Elle s’est assise avec nous un instant, m’a prit la main et le sang a coulé plus vite dans mes veines. Mais bientôt, elle s’en est allé à nouveau continuer son service, me laissant en ruines, en totale ruines.  Quelques minutes plus tard, l’imprésario, demandant l’attention de tous, a salué l’assemblée de façon très formelle, mais a pourtant déclaré que la soirée n’avait rien de formel et était juste une occasion de partager un verre en l’honneur de son « Excellence Ministre Wankili Le Juste, l’un d’entre nous qui a récemment été reconnu et promu à un poste élevé. Puisque nous sommes assis en une famille de bonne volonté pour son Excellence le ministre, il est important de se connaître et de savoir ce que chacun fait dans la vie. Je vais donc vous demander de vous présenter à tour de rôle » a-t-il introduit. Le ministre Wankili a pris la parole non pas pour se présenter, mais pour introduire celui qu’il appelait son « invité d’honneur » et son « parrain », M. Abeso Louis le Vin qui était le directeur du cabinet civil à la présidence. Pendant un bon bout de temps, tout le monde a prit la parole, les présentations étant accompagnées de blagues diverses et d’interjections. Chef Dr ceci et cela, Assistant délégué de ceci et de cela. Honorable Chef ceci et cela, Assistant député vice président de l’Assemblée nationale, son Excellence X ou Y, deuxième vice ministre délégué aux services du Premier ministre, etc. Près de moi, Nwolefeck s’est mis à rire nerveusement et je pouvais en deviner la raison. Nous étions les seuls invités bizarres de la réception. Je ne savais pas comment me présenter, chaque hôte ici était un grand homme. Je pensais que peut être je devais dire que j’étais un étudiant assistant ou député vice kamangolian étudiant le droit à l’université de Besaadi. Heureusement, le Dr Amboh nous a tirés de l’embarras lorsqu’est arrivé son tour. Il s’est présenté comme étant le Dr Amboh Gérard, enseignant assistant à la faculté de droit de l’université de Besaadi. Le ministre Wankili lui a immédiatement coupé la parole pour annoncer que tous deux avaient été des amis en Angleterre où ils avaient étudié ensemble et avaient vécu dans le même appartement pendant deux ans. Ensuite, Dr Amboh a de nouveau pris la parole et a annoncé qu’il était venu avec deux jeunes hommes assis dehors, qui pour l’instant, n’avaient pas besoin de se présenter, mais dont les qualifications seront mises en œuvre pendant le « onzième point ». C’était une intervention tellement hilarante !  Le ministre, accompagné de sa femme, a dit son discours d’ouverture :   * Je remercie tous ceux qui ont honorés mon invitation à diner. Pour moi, la nomination au poste de ministre est un rêve devenu réalité et je ne peux pas le réaliser complètement sans inviter mes amis à le partager. Je profite de l’occasion pour remercier Son Excellence le Président de la république, le Président Babajoro, pour cette tâche astreignante et la confiance qu’il place en moi. Je promets faire de mon mieux dans mes nouvelles attributions au service de Son Excellence. Je suis également très heureux que le Directeur du cabinet civil, M. Abeso Louis le Vin, lui-même soit présent et je lui souhaite des bénédictions divines et une longue vie. Enfin, je voudrai insister sur le fait que mon bureau n’est pas une maison à commérages pour les revendications des anglophones ni un lieu où résoudre leurs problèmes. Mon devoir est de servir Son Excellence le Président Babajoro et non des groupes politiques mécontents.   A la fin de son discours, l’assistance a semblé n’applaudir que parce qu’il le fallait. Je pouvais lire une claire déception sur certains visages.  Mme Wankili a également fait un bref discours de bienvenu dans lequel elle a dit son honneur de recevoir les invités et les a prié ensuite de passer à table pour le onzième point. Le repas a été découvert. Les tables qui le soutenaient occupaient une bonne partie du salon et les invités étaient libres de se servir autant qu’ils le voulaient. Le diner terminé, les tables ont été débarrassées et retirées. Ensuite, l’imprésario a annoncé que le moment était venu pour chacun de faire valoir ses capacités dansantes. Il a également indiqué que le bar était inépuisable et que chacun était libre de commander ce qu’il voulait. En outre, il y’avait une multitude de charmantes jeunes filles, et chacun était libre de danser avec elles, bien qu’il n’était permis de monopoliser aucune, a-t-il souligné.  Il y’avait également une variété de styles musicales qui comblait tout le monde d’allégresse : Makossa, Bikutsi, Highlife et Slows. Ceux qui ne dansaient pas discutaient dehors par groupes tout en sirotant leurs boissons. Deux hommes se tenaient derrière une fleur non loin de nous. Ils y étaient depuis que la danse avait commencé et discutaient très intimement. Shirila m’a invité à danser deux fois. La deuxième fois, elle m’a demandé quand est ce que je comptais lui rendre visite dans sa chambre à la cité universitaire. Je lui ai répondu que je le lui ferai savoir, mais que ce n’était pas pour ce jour là. Tout de suite après, elle a invité Nwolefeck à danser, je me sentais épuisé. Un mélange de vin, de bière et de whisky me faisait me sentir pompette. Ce qui m’a gardé en éveil pendant que Nwolefeck et Shirila dansaient a été la conversation des deux messieurs derrière la fleur.   * Docteur, a dit l’un des deux, comprend moi très bien. Nous sommes en partie responsables de ce problème. Comment quelqu’un peut-il déclarer ouvertement qu’il n’est pas là pour résoudre les problèmes des anglophones mais pour servir le président et pas même l’Etat ? * Tu vois Chef, a répondu l’autre, j’ai souvent dit que nos frères anglophones se battent pour des postes politiques simplement pour remplir les marmites de leurs épouses. Entends-tu ce pour quoi un ministre inviterait les gens chez lui? * C’est une honte docteur. Nous ne pouvons pas réellement sortir de ce problème avec cette mentalité. C’est une preuve évidente que le gouvernement francophone utilise nos frères anglophones pour nous détruire, ruiner notre héritage, nous assimiler et complètement effacer les traditions anglophones de la face de ce pays. Comprend moi bien doc, a encore dit l’autre. * Pure bêtise, a continué le docteur. Et qu’est ce qu’il ya même dans ce poste ministériel ? Ministre chargé des Affaires Spéciales ! Quelles sont ces affaires spéciales si ce n’est jouer l’espion contre le patriotisme anglophone, surveiller la quête anglophone d’un gouvernement autonome, calomnier leurs dirigeants avec leurs maîtres francophones et détruire leur héritage anglophone planté par les maîtres coloniaux britanniques pendant de si longues années ? Quel est son portefeuille ministériel ? A-t-il une voix à la présidence à part vendre tous les anglophones, à part les vendre aux enchères pour maintenir son poste des Affaires Spéciales ? Et où sera-t-il lorsqu’il se fera jeter, lorsque son poste des Affaires Spéciales prendra fin ? Ne sera-t-il pas le premier à venir se plaindre que les anglophones sont marginalisés par le régime ? Ne sera-t-il pas le premier à nous inciter à protester ? * N’est ce pas le même cas que notre premier Son Excellence Achiangu Ncha ? N’est-il pas responsable du désastre appelé aujourd’hui Etat uni ? N’est ce pas le résultat de son avidité et de sa traîtrise ? Ou alors, comme il le dit, il a été dupé au Congrès de Fombala ? L’histoire jugera ces hommes, leurs culpabilité sera leur malédiction, a conclut son interlocuteur. * Comment pourrons-nous jamais affirmer notre identité dans ce pays lorsque ceux que tu considère les sauveurs légitimes sont ceux qui vendent un peuple aux enchères pour remplir les marmites de leurs épouses ? Dans un cabinet de quarante membres il n’ya pas un seul anglophone à un poste ministériel avec un portefeuille louable ? Ceux qui ont posé des questions étaient tués clandestinement. Comment pouvons-nous donc survivre dans ce système? Combien avons-nous souffert de ce commerce de colonisation ? C’était d’abord les allemands, puis les anglais, suivis des awaras, ensuite les français et maintenant, la plus humiliante vient de nos frères francophones qui sont eux même une colonie française. En d’autres termes, une colonie colonisant. Ce qui signifie que nous avons été réduits à de vrai paria, des sous-humains, sans une vraie identité à cause des excès de la colonisation, s’est-il lamenté. * Nous avons manqué à nos engagements envers nos enfants. Ils ne nous pardonneront jamais lorsqu’ils seront qu’à cause de l’avidité nous les avons vendus aux enchères à une autre colonie comme citoyens de deuxième classe. Nos enfants ne nous pardonneront jamais. * A moins que la jeune génération prenne elle-même les choses en main. Ayant échoué… En fait, nous célébrons notre échec ce soir comme le discours du ministre laisse entendre. * Tu as raison sur ce point. Notre rôle maintenant est de dire l’histoire et d’encourager la jeune génération à agir. Nous devons accepter nos tords et continuer de d’instruire nos enfants. La balle est dans leur camp. Nous devons accepter nos erreurs et leur céder la place.   Nwolefeck est revenu trop tôt, le Chef et le Docteur ont baissé la voix lorsqu’il s’est assis et s’est mit à bavardé avec moi. J’aurais aimé qu’il ait tardé à revenir, ainsi j’aurais continué à suivre la conversation entre le Chef et le Docteur. C’était la vérité. La jeune génération devait faire quelque chose. Ce n’est pas parce qu’un vieillard a perdu ses dents que les jeunes ne croqueront pas les os. Il fallait faire quelque chose. C’était clairement le rôle de la jeune génération d’élever leurs voix pour revendiquer leurs droits. Leur avenir avait été vendu aux enchères et il leur revenait de lutter durement pour le récupérer. Leurs aînés avançaient boitillant vers la tombe avec leurs fautes. Cependant, comment cela pouvait-il sauver la situation ? C’était clairement le devoir de ceux dont l’avenir avait été hypothéqué d’agir, ceux dont le destin avait été vendu en échange de postes politiques inconséquents d’agir.  Peu après, le Dr Amboh a annoncé qu’il était temps de rentrer. Il m’était impossible de voler un au revoir à Shirila qui dansait avec un quelque assistant. Je me suis arrêté et j’ai jeté un coup d’œil dans la salle. Elle ne dansait pas avec un quelque assistant comme je le pensais, elle dansait avec M. Abeso Louis le Vin. Il l’avait serré contre lui et ils dansaient lentement. Je devais m’en aller. Je n’avais aucun droit quel qu’il soit dans cet univers de déranger la dignité pour dire au revoir à Shirila. Je devais laisser Shirila tranquille. Elle était le baume de mes cauchemars. Mais je devais la laisser tranquille et réfléchir sur ce qui m’attendait en chemin. Je devais m’en aller. Il fallait partir. Aller où? Où peut-on encore aller? Jusqu’où? Quand? Qui sont les vrais ministres? Shirila je t’aime. Je le sens dans les nerfs de mon cœur, dans les blessures de mon âme, mais je ne peux pas rester. Il ya un problème. La jeune génération doit s’unir. Je dois m’en aller et bûcher pour devenir un homme. Je ne serai pas pris dans le piège de la bouffonnerie. Pris dans le piège de l’intérêt personnel, de la flatterie, de la traîtrise, de la flagornerie et de l’obséquiosité. Je devais m’en aller Shirila. Je devais m’en aller, finir ma tâche et t’aimer plus tard. Le vrai amour naît au début de l’espoir et meurt à la fin d’une vie. Je rassemblerai les foules et leur parlerai du besoin, du besoin. Etre indépendant dans le vrai sens du terme est le besoin. Je ne serai pas pris dans le piège de Babajoro le roi, le donneur et preneur de la vie, le propriétaire des prisons clandestines où les hommes épousent l’obscurité et deviennent amis du désespoir. A moins que Dr Amboh ne vienne nous sauver des accrocs des dandies, soit disant politiciens, ou flagorneur mariés aux marmites de leurs femmes, dans lesquelles le mensonge est cuit et servit à des réceptions dans les résidences des ministres, avec de pétillantes jeunes femmes embauchées parmi le couvent de l’université pour graisser les reins à des fêtes à champagnes et des bouquets de réception, et renoncer à la vérité dans la quête d’une dignité plastique et temporaire. Mais il doit avoir une solution, une solution à-la-s-t-u-p-e-u-r, une solution a-u pro-blè-me. |

***CHAPITRE 3***

3.1 **PRESENTATION DES PROCEDES DE TRADUCTION**

Un procédé de traduction est une technique que le traducteur utilise pour rendre fidèlement le message du texte de départ (TD) vers le texte d’arrivée (TA); c’est la méthode pour laquelle il opte parmi plusieurs dans un souci de stylistique ou pour respecter l’idiome de la langue de départ. Selon J.-P. Vinay et J. Darbelnet dans leur célèbre ‘*Stylistique comparée du français et de l'anglais*’, il existe sept principaux procédés de traduction regroupés en deux classes : les procédés directs, à savoir l’emprunt, le calque et la traduction littérale, et les procédés indirects, notamment la transposition, la modulation, l’équivalence et l’adaptation. Ces procédés techniques auquel se rapporte la démarche du traducteur jouent un rôle très important dans le processus de traduction en ceci qu’ils sont à la base de tous travail produit. Georges ECHU nous en donne ici les définitions dans son livre *Initiation à la traduction : Points de repères et textes choisis* basé sur *la Stylistique comparée* des auteurs précédemment cités.

1. **PROCEDES DIRECTS**

**1. L’EMPRUNT (Borrowing)**

 L’emprunt intervient dans la traduction lorsque le traducteur fait face à une situation de vide terminologique. En d’autre terme, il est indispensable lorsque l’on cherche à combler une lacune, généralement une lacune métalinguistique par un terme de la langue de départ (LD). En rendant le texte dans la langue d’arrivée (LA), on intègre un terme provenant de LD, soit parce que ce terme n’a pas d’équivalent dans LA, soit parce qu’il est plus expressif que son vis-à-vis dans LA. Ce phénomène est attesté non seulement dans les sociétés bilingues ou plurilingues, mais aussi dans les sociétés unilingues.

Exemple de mots français empruntés de différentes langues :

1. De l’anglais : cameraman, fair-play, best-seller, test, week-end, football, etc;
2. Du latin: ibidem, quorum, erratum, sine qua non, quasi, etc;
3. De l’italien : ambassade, expresso, balcon, piano, pizza, mafia, imprésiario, spaghetti, etc ;
4. Du russe : soviet, tsar, vodka, perestroïka, etc ;
5. De l’allemand : putch, quartz, handball, képi, halte, vampire, etc ;
6. De l’arabe : harem, baobab, bazar, algèbre, algorithme, alchimie, couscous, émir, islam, almanac, etc ;
7. De l’espagnol : bizarre, créole, canari, caïman, calebasse, camarade, cigar, etc.

**2. LE CALQUE**

Le calque est un type particulier d’emprunt mais qui se distingue de l’emprunt classique. Effectivement, avec l’emprunt classique, le transfert est total, c’est-à-dire que le signifiant et le signifié du signe étranger sont conservés, alors qu’avec le calque, le transfert est partiel, c’est-à-dire que le signifié de l’élément étranger est conservé mais le signifiant ne l’est pas. En substance, le calque consiste à traduire littéralement le mot ou l’expression du texte de départ, une sorte de copie de l’original consistant à emprunter le syntagme tout en traduisant les éléments qui le composent.

Dans le contexte camerounais, plusieurs termes d’origine française ont intégré le lexique de l’anglais à travers le calque, grâce à la traduction.

Ex :

* Secretary General *(Secrétariat Général)* au lieu de ‘Permanent Secretary’
* To reserve *(réserver)* au lieu de ‘To book’
* Caution *(caution)* au lieu de ‘deposit)’
* To correct *(corriger)* au lieu de ‘to mark’
* Civil Administrator *(administrateur civil)* au lieu de ‘Administrative Officer’

**3. LA TRADUCTION LITTERALE (Literal translation or Word-for-word)**

On parle de traduction littérale lorsque le passage de la LD à LA s’effectue sans l’intervention de procédés stylistiques spéciaux. C’est une traduction mot-à-mot de la langue source vers la langue cible, sans changer l’ordre des mots, ni la structure grammaticale, tout en restant idiomatique. Bref, on aboutit à un texte à la fois correct et idiomatique sans toutefois se soucier d’autre chose que des servitudes linguistiques. De toute évidence, c’est la technique la plus simple et la plus exploitée en traduction, d’autant plus que l’on se contente de la correspondance entre mots dans LD et LA.

* Ex: I am sick: Je suis malade.

L’exemple ci-dessus atteste de ce type de correspondance (I=Je ; am=suis ; sick=malade).

Cependant, la traduction littérale a ses limites, surtout lorsqu’il s’agit des énoncés ayant des significations particulières, des expressions idiomatiques ou des proverbes.

* Ex : Nothing venture nothing have : Qui ne risque rien n’a rien !
* Out of sight, out of mind: loin des yeux, loin du cœur!

1. **PROCEDES INDIRECTS**

Les procédés indirects sont des détours qu’opère le traducteur pour résoudre une difficulté de réexpression liée aux exigences linguistiques d’ordre structural, au génie de la langue, à la culture, etc.

**4. LA TRANSPOSITION (Transposition)**

En traduction, la transposition est le procédé qui consiste à remplacer une partie du discours par une autre, sans changer le message. En d’autres termes, le passage de LD à LA entraine nécessairement un changement de catégorie grammaticales que ce soit au niveau de la morphologie, du mot, du syntagme, de la locution, de la proposition ou de la phrase. Ainsi, un nom peut devenir un adverbe, un adjectif peut devenir un nom ou encore un verbe peut devenir un nom, etc. Il existe essentiellement deux types de transposition : la transposition libre ou facultative et la transposition figée ou obligatoire. On parle de transposition libre ou facultative lorsque le traducteur décide lui-même de changer la catégorie grammaticale d’un élément linguistique, un choix dicté plus par souci stylistique que par nécessité. Dans le cas de la transposition figée ou obligatoire, c’est la structure de LA qui impose au traducteur la tournure à adopter.

Ex :

1. The old man killed the snake : Le serpent a été tué par le vieux.
2. Medical student (adjectif): étudiant en médecine (nom)

Dans l’exemple (a), nous avons affaire à une transposition libre puisque le traducteur opère volontairement un changement grammatical au niveau de la voix de la phrase. La phrase anglaise est à la voix active tandis que la traduction française est plutôt à la voix passive.

L’exemple (b) relève de la transposition figée d’autant plus que le traducteur n’a pas la possibilité de s’exprimer autrement s’il faut épouser le génie de LA. En effet, « Médical » ici ne peut être traduit par son équivalent « médical » qui dans LA donnerai un autre sens à la phrase.

**5. LA MODULATlON (Modulation)**

La modulation se présente comme une variation dans le message, obtenue en changeant d’optique, de point de vue ou d’éclairage. Ici, le passage de LD à LA n’entraine pas un changement sémantique ; c’est la présentation du message qui change pour contourner une difficulté de traduction ou pour faire apparaître une façon de voir les choses propres aux locuteurs de la langue d’arrivée. En effet, chaque langue a sa manière de voir les choses, de percevoir l’univers, d’exprimer certaines idées et réalités que ce soit à travers le discours de tous les jours ou encore à travers les expressions figées (idiomes, proverbes, adages, etc.).

Exemples :

1. It is easy to prepare a cake : Il n’est pas difficile de préparer un gâteau.
2. Handle with care : Fragile

Dans l’exemple (a), l’idée de préparer le gâteau est abordée du point de vue de la facilité au niveau de LD tandis qu’au niveau de LA, elle est abordée du point de vue de la difficulté. Il faut préciser que le traducteur n’était pas obligé de changer d’optique, d’où la liberté constatée au niveau du choix. En ce qui concerne (b), la modulation est figée. L’idée exprimée à travers l’expression anglaise « Handle with care » est simplement sous-entendue dans la tournure française « Fragile », d’où le changement d’optique.

**6. L’ÉQUIVALENCE**

L’équivalence est le procédé consistant à traduire une unité de sens dans sa globalité. Ce procédé est indispensable pour rendre les structures figées d’une langue donnée. Il faut alors trouver des expressions équivalentes dans la langue d’arrivée s’inspirant non pas de la structure de la phrase, mais de la situation qu’elle exprime. Les idiomes, les métaphores, les clichés, les idiotismes, les proverbes, les adages et même les interjections offrent en générale de parfaites illustrations de l’équivalence. Avec les équivalents, il ya correspondance sémantique entre le texte de départ et le texte d’arrivée, chacune des langues gardant sa spécificité au niveau de l’expression.

Exemples :

* No bill posting : Défense de fumer
* Free of charge : Gratuit
* Happy New Year : Bonne Année
* Merry Christmas : Joyeux Noël
* Exit : Sortie
* No Way : Passage interdit
* No Parking : Stationnement interdit
* Ouch ! :Aïe!/Ouille !

### 7. L’Adaptation

Encore appelée ‘traduction libre’, l'adaptation est le procédé par lequel le traducteur remplace la réalité sociale ou culturelle du texte de départ par une réalité correspondante et plus adaptée au public du texte d’arrivée. C’est la ligne qui démarque le champ de la traduisibilité à l’intraduisibilité. Le traducteur est ici en face d’une aporie imposée par des situations contextuelles ou textuelles insolvables par d’autres procédés. Il faut donc trouver ou créer une situation que l’on juge équivalente pour exprimer le sens du message de départ.

* *Blend 1 tsp* (*teaspoon* ou *teaspoonful*) *white truffle paste and 15 cc* (*cubic centimeters*) *of brandy* – « mélanger une *cuillerée à café* de beurre blanc aux truffes et 15 *millilitres* d'eau de vie »

Dans notre exemple, l'adaptation porte sur *teaspoon(ful)*, qui devient « cuillerée à café », et *cubic centimeters*, qui devient « millilitres ».

Autre exemples :

* « bread and butter pudding » ⇒ *gâteau de riz au caramel*
* He kissed his daughter on the mouth – Il serra tendrement sa fille dans ses bras

J.-P. Vinay et J. Darbelnet qualifient ce procédé de « limite extrême de la traduction » (52).

1. **AUTRES PROCEDES**

A côté de ces procédés très connus, l’on rencontre de plus en plus trois autres qui passent de moins en moins inaperçus dans les traductions et qui influencent énormément le traducteur pendant son travail. Il s’agit des collocations, de l’étoffement et de l’explication. Le traducteur les emploie automatiquement et même parfois instinctivement, et dans certaines situations (particulièrement lorsque la traduction se fait de l’anglais vers le français pour ce qui est de l’etoffement), il ne peut faire sans.

**8.** **LES COLLOCATIONS (Collocations)**

Dans toutes les langues, les mots se marient et forment des couple indissociables, l’un entraînant *automatiquement* l’autre. Le moindre changement cause irréfutablement une gêne à la lecture d’un texte traduit, qui manque alors de naturel et d’authenticité. C’est pourquoi le traducteur profite de cette dynamique qui relie les mots d’une langue selon des relations privilégiées toujours identiques. En outre, l’usage rationnel de ce procédé permet d’aboutir à une traduction naturelle qui épouse l’adhésion des locuteurs de la langue cible.

Exemples :

* To make efforts = fournir des efforts
* The company could answer their needs = la société a pu satisfaire à leurs besoins
* Bottles that were kept for Occasions = *les bouteilles qu’on réservait pour les grandes occasions*
* Il n’a pour tout bagage… = *all he has in the way of baggage*
* Il n’en a pas la tête = *he doesn’t look like one*
* Il se mettait en quatre = *he bent over backward*

**9. L’ÉTOFFEMENT (Expansion)**

C’est un procédé qui consiste à apporter des précisions concrètes pour rendre compréhensible une idée exprimée de manière abstraite dans la langue de départ, ou produire le même effet, la même emphase qua dans la langue de départ. On peut par exemple traduire une préposition, un pronom ou un adverbe interrogatif en anglais par un syntagme verbal ou nominal en français.

Exemples :

* ***Off*** *the motorway, problems arise for the motorist:* ***lorsqu'il quitte*** *l'autoroute...*
* *The wreck* ***off*** *Land's End*: *l'épave* ***au large de*** *Land's End*

L’étoffement permet également de parvenir à une formulation plus authentique que la simple traduction littérale.

* To sit to her meal : *s’asseoir pour prendre son repas* : la phrase complète serait *to sit and have her meal*, l’étoffement obligatoire redonne le verbe sous-entendu dans une expression très usuelle.

**10. L’EXPLICATION**

L’explication consiste tout simplement à introduire dans la langue d’arrivée des précisions qui restent implicites dans la langue de départ, mais qui se dégagent du contexte ou de la situation.

Exemple :

* Workers stay in jobs they hate for fear that a preexisting medical condition will make them ineligible for coverage elsewhere. = Les employés gardent un emploi qu’ils détestent de peur que leur passé médical ne les empêche d’être couverts dans une autre entreprise.

2. **JUSTIFICATION ET EXPLICATION DES PROCEDES DE TRADUCTION**

Après présentation des différentes techniques de traductions, nous allons faire ressortir, dans un tableau, celles qui sont intervenues dans notre travail, à savoir la traduction des chapitres 10, 11 et 12 du roman **Across the Mongolo**.

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| **TEXTE DE DEPART (TD)** | **TEXTE D’ARRIVEE (TA)** | **PROCEDES** | **EXPLICATION ET JUSTIFICATION DES PROCEDES** |
| **Across** the Mongolo | **De l’autre rive** du Mongolo | **Transposition** **figée** | Le TD impose une tournure différente pour épouser la structure de TA. L’adverbe (TD) devient un syntagme nominal (TA) |
| **No other list** for scholarships had been published | **une deuxième liste** de boursiers n’avait toujours pas été publiée | **Explication** | Le traducteur introduit une précision dans TA pour exprimer une idée implicite dans TD |
| It was long overdue | Elle aurait déjà dû être affichée | **Modulation figée** | Changement de point de vue : la structure du TD oblige une variation dans la présentation du message vers TA pour rester idiomatique à LA. |
| There **were** rumours | La rumeur **courait** | **Collocation** | Le génie de TD veut qu’une rumeur **existe**, alors que le génie de TA exprime la même idée comme quelque chose qui **circule** **et se répand** |
| I was a little **hopeful** that the students' manifestation could yield some fruits | J’avais quelques **espoirs** que cette manifestation produirait des fruits | **Transposition**  **libre** | Le traducteur ressent la nécessité de changer de catégorie grammaticale pour épouser le génie de TA. Ainsi, ‘**hopeful**’ un adjectif prend sa forme nominale dans TA. |
| **Fuandem** alone knows where they got it | ***Yesus*** seul savait où ils l’avaient eu | **Adaptation** | TD renvoie à une réalité culturelle exprimée différemment dans TA. Le traducteur est donc obligé de chercher un terme équivalent pour l’adapter à la culture et à la situation d’arrivée. |
| Fuandem alone knows where they got it | *Yesus* seul savait où ils l’avaient eu | **Traduction littérale** | TD est une structure simple qui s’exprime de la même façon dans TA tout en restant idiomatique dans la langue d’arrivée. |
| **Noticing** that hunger could drive the students to horrendous acts the troops were withdrawn from the campus. | Finalement, les troupes ont été retirées du campus, **de peur que** la famine ne pousse les étudiants à des actes épouvantables. | **Modulation libre** | Changement d’optique : TD exprime l’idée d’un **constat**, alors que TA celle d’une **crainte**. |
| Scared, I turned to flee back. But it was too late. | Effrayé, je me suis retourné pour rebrousser chemin, mais il était trop tard. | **Traduction littérale** | TD s’exprime dans TA dans la même structure sans créer une variation sémantique ni grammaticale. |
| *Elément subversif! Tu bouge je tire* | *Elément subversif! Tu bouge je tire* | **Emprunt** | TD n’exprime pas un vide terminologique vers TA, mais garde sa forme de départ parce que déjà écrit dans LA |
| Please, Sir, I know nothing. I speak truth my god! | Please, Sir, I know nothing. I speak truth my god! | **Emprunt** | TA recopie TD dans le souci de recréer la scène peinte par LD (le personnage ici ne parle pas français) |
| **Instead** they fell on me | **Au lieu de m’écouter**, ils se sont jetés sur moi | **Etoffement/**  **Explication** | TD reste implicite alors que TA trouve le besoin d’être plus explicite en ajoutant des éléments à la phrase pour mieux exprimer le message et satisfaire les besoin de LA. |
| "Two of the soldiers dragged me towards the fifth district police station – ‘**Cinquième**’ as they called it | Deux d’entre eux m’ont traîné jusqu’au poste de police de la cinquième circonscription - le ‘**cinquième**’ l’appellent-ils | **Emprunt** | TA ne traduit pas parce que TD ici est un nom propre qui renvoie à un établissement précis. En outre, TD est déjà dans LA. |
| They asked the policemen what had happened. | * Que s’est-il passé, ont-ils voulu savoir ? | **Modulation libre** | Le traducteur choisi de rendre TD dans la forme interrogative qui est idéal pour les questions. |
| *Element dangéreuse. Leader de grêve* | *Element dangéreuse. Leader de grêve* | **Emprunt** | TD n’est pas traduit parce que épousant déjà LA |
| **The policeman** asked my name. | **L’un deux s’est avancé** et m’a demandé mon nom. | **Explication** | TA ajoute plusieurs précisions pour éviter toute ambiguïté et faciliter la compréhension. |
| Where do you come from? | Where do you come from? | **Emprunt** | TD n’exprime pas un vide terminologique vers TA, mais n’est pas traduit pour rester fidèle à la logique du roman qui veut que le personnage ici s’exprime dans une langue autre que LA. |
| The thugs tugged me **away**. | **A ces mots**, les voyous ont continué à me trainer **vers le Cinquième**. | **Explication** | Le traducteur ressent le besoin d’ajouter une précision (**cinquième**) qui reste implicite dans TD. |
| **I was bundled** into one of the offices. | **Ils m’ont ensuite fourré comme un vulgaire ballot** dans l’un des bureaux du commissariat. | **Etoffement** | LA étant moins abstraite, son idiome lui oblige plus de précision pour une meilleure compréhension du message. |
| Tam whe dem go toot you for vallée de la morte demain for morning time whatti you go cry? Ma mbroda, Faf pipi dem don toot'am just noh for putt'am for grong for vallée | Tam whe dem go toot you for vallée de la morte demain for morning time whatti you go cry? Ma mbroda, Faf pipi dem don toot'am just noh for putt'am for grong for vallée | **Emprunt** | Le personnage ici ne s’exprime ni dans LD ni dans LA mais dans une langue tiers qui est reproduite entièrement vers TA pour rester fidèle à la logique de TD. |
| **A shock chilled my wounds to death** at the thought that I was still going to proceed to the underground cell for torture. | **J’ai eu froid au dos** à l’idée de toute la torture par laquelle je devais encore passer. | **Adaptation** | TA puise dans sa culture pour exprime la même réalité que TD. |
| A shock chilled my wounds to death **at the thought that I was still going to proceed to the underground cell for torture**. | J’ai eu froid au dos **à l’idée de toute la torture par laquelle je devais encore passer**. | **Modulation libre** | Changement délibéré d’optique de la part du traducteur répondant à un besoin de stylistique. TD n’épouse pas le génie de TA et causerait une gêne à la lecture. |
| Indelible casualty. | Victime indélébile. | **Traduction littérale** | La structure TD étant simple (groupe nominale), elle est reproduite sans gêne vers TA |
| I had been told that it was customary for new appointees to ‘***arouseé***,’ as they say in French | Il était de coutume, avais-je appris, pour les nouveaux nommés « **d’arroser** », comme ils le disent en français. | **Emprunt** | Le mot TD reproduit vers TA est déjà dans la langue d’arrivée |
| Sheer rubbish | Pure bêtise | **Equivalence** | TA exprime la même réalité conformément à sa culture. |
| And what is in the ministerial post? **Minister in Charge of Special Duties** | Et qu’est ce qu’il ya même dans ce poste ministériel ? **Ministre chargé des Affaires Spéciales** ! | **Calque** | TD a emprunté l’expression de TA qu’il a tout simplement traduit dans sa langue (LD); le traducteur n’a eu besoin que de remettre TD dans sa langue d’origine (LA). |
| What made him grieve most was the ministerial order requesting all those who had done the **PhD** program abroad to enrol for and defend the **Doctorat d’Etat** before they were considered for promotion. | Ce qui le peinait le plus c’était l’arrêté ministériel qui exigeait que tous ceux titulaires d’un **PhD** obtenus à l’étranger, s’inscrivent pour un **Doctorat d’Etat** pour avoir la chance d’être promu. | **Emprunt** | TA emprunte de TD ces termes qui, bien que renvoient à la même réalité, sont désignés différemment dans chacune des langues (PhD pour LD = Doctorat d’Etat pour LA). |
| He noticed my growing concern about the Anglophone plight in the university and **befriended me**. | Ce dernier, remarquant mon intérêt grandissant pour la cause des anglophones à l’université, **m’a offert son amitié**. | **Collocation** | Le génie de LD exprime l’idée de ‘**se faire l’ami** d’un tiers’ alors que le génie de LA veut qu’on **offre son amitié** à un tiers’. |
| He noticed my growing concern about **the Anglophone plight** in the university and befriended me. | Ce dernier, remarquant mon intérêt grandissant pour **la cause anglophone** à l’université, **m’a** offert son amitié | **Equivalence** | TA utilise pour TD une expression qui lui est propre mais qui renvoie à la même réalité. |

Comme l’indique notre tableau, plusieurs procédés différents interviennent dans notre travail, cependant les plus récurrents sont la traduction littérale, l’emprunt, la modulation et l’adaptation. Cette diversité s’explique par le type de texte sur lequel porte notre traduction, à savoir un texte littéraire et non sur un domaine de spécialité dont la technicité des termes laisserait alors très peu de place au choix des procédés durant la traduction. Nous notons également une prédominance de l’étoffement et de l’explication qui s’explique par le fait que l’anglais étant une langue très abstraite, la traduction vers le français du TD entraine nécessairement des ajouts et des précisions qui facilitent la lecture et la compréhension dans la langue d’arrivée. En outre, le texte traduit, bien que littéraire, porte malgré tout sur un problème particulier dont la spécificité en fait, en quelque sorte, un domaine de spécialité. C’est pourquoi notre tableau offre également l’équivalence comme l’un des procédés prédominants. En effet, l’équivalence est la technique par excellence pour exprimer une même réalité ou, tel que c’est le cas dans notre travail, les termes ou mots clés d’un domaine particulier dans deux langues différentes. Cependant, de façon générale, le traducteur sur le terrain suit plus son instinct et sa sensibilité pour ce qui est des techniques qu’il utilise. Son professionnalisme le guide automatiquement selon le type de texte qu’il traduit. Ce n’est qu’une fois le travail achevé qu’il peut dire avec exactitude quels procédés il a mis en place pour aboutir au résultat obtenu. Et selon le type de texte, certaines techniques vont automatiquement être recensées. Toutefois, quels que soient les procédés qu’il emploie, le traducteur s’attèle toujours à rendre fidèlement le message véhiculé de TD vers TA.

***CHAPITRE 4***

* 1. **GLOSSAIRE BILINGUE DES TERMES RELATIFS A LA QUESTION ANGLOPHONE**

**A**

|  |  |
| --- | --- |
| **Anglophone** | Concise Oxford English Dictionary (Eleventh Edition) |
| Def: An Anglophone is an English-speaking person. | |
| **Anglophone** | Le Petit Robert de la langue française |
| Def : Un Anglophone est une personne qui parle la langue anglaise. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Anguish** | Concise Oxford English Dictionary (Eleventh Edition) |
| Def: Severe mental or physical pain or suffering. | |
| **Douleur** | Le Petit Robert de la langue française |
| Def : Sentiment ou émotion pénible résultant de l’insatisfaction des tendances, des besoins. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Assimilate, to** | Cambridge Learner’s Dictionary |
| Def : To become part of a group, society, etc, or to make someone or something become part of a group, society, etc. | |
| **Assimiler** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def: Fondre des personnes dans un groupe social, les doter des caractères communs à ce groupe. | |

**C.**

|  |  |
| --- | --- |
| **Colony** | Cambridge Learner’s Dictionary |
| Def: A country or area controlled in an official, political way by a more powerful country. | |
| **Colonie** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def: Territoire occupé et administré par une nation étrangère, et dont il dépend sur les plans politiques, économique, culturel, etc. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Complain** | Encarta Dictionaries |
| Def: To express discontent or unhappiness about a situation. | |
| **Plainte** | Le Petit Robert de la Langue française |
| Def: Expression du mécontentement que l’on éprouve. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Culture** | Cambridge Learner’s Dictionary |
| Def: The habits, traditions, and beliefs of a country, society, or group of people. | |
| **Culture** | Le Petit Larousse Illustré 2008 |
| Def: Ensemble des usages, des coutumes, des manifestations artistiques, religieuses, intellectuelles qui définissent et distinguent un groupe, une société. | |

**D.**

|  |  |
| --- | --- |
| **Debase, to** | Encarta Dictionaries |
| Def: To reduce somebody in status, significance or moral worth. | |
| **Rabaisser** | Dictionnaire Le Littré |
| Def: Déprécier, estimer au dessous de sa valeur. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Dignity** | Concise Oxford Dictionary (Eleventh Edition) |
| Def: The state or quality of being worthy of honor or respect. | |
| **Dignité** | Le Petit Larousse Illustré 2008 |
| **Def**: Respect dû à une personne, une chose ou à soi-même. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Disappointment** | Concise Oxford English Dictionary (Eleventh Edition) |
| Def: Sadness or displeasure caused by the non-fulfillment of one’s hopes or expectations. | |
| **Déception** | Dictionnaire Universel |
| Def : Sentiment d’une personne trompée dans ses espérances. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Doctrine** | MacMillan Essential Dictionary |
| Def: A set of religious or political beliefs. | |
| **Doctrine** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def : Ensemble des croyances, des opinions ou des principes d’une religion, d’une école littéraire, artistique ou philosophique, d’un système politique, économique, etc. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Domination** | Cambridge Learner’s Dictionary |
| Def: Great power and control over someone or something. | |
| **Domination** | Dictionnaire Universel |
| Def : Puissance, autorité souveraine. | |

**E.**

|  |  |
| --- | --- |
| **Embarrassment** | Concise Oxford English Dictionary (Eleventh Edition) |
| Def: A feeling of self-consciousness, shame or awkwardness. | |
| **Embarras** | Le Petit Robert |
| Def : Position gênante, situation difficile et ennuyeuse. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **English** | Cambridge Learner’s Dictionary |
| Def: The language that is spoken in the UK, the US and in many other countries. | |
| **Anglais** | Le Petit Robert de la langue française |
| Def : Langue du groupe germanique, parlée principalement en Grande Bretagne, aux Etats unis et dans l’ancien empire anglais. | |

**F.**

|  |  |
| --- | --- |
| **Faction** | MacMillan Essential Dictionary |
| Def: A small group within a larger group, consisting of people with different opinions from the rest. | |
| **Faction** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def : Groupe ou parti menant une action fractionnelle ou subversive à l’intérieur d’un groupe plus important. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Falsehood** | Termium |
| Def: A statement or assertion known to be untrue and intended to deceive. | |
| **Mensonge** | Dictionnaire Le Littré |
| Def : Discours contraire à la vérité, tenu avec dessein de tromper. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Fight** | Cambridge Learner’s Dictionary |
| Def: A determined effort to achieve or stop something. | |
| **Combat** | Dictionnaire Le Littré |
| Def : Par extension, lutte de forces contraires, physiques ou morales. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Francophone** | Termium |
| Def: A person whose mother tongue is French. | |
| **Francophone** | Dictionnaire Universel |
| Def : (Personne) Qui parle le français comme langue première, véhiculaire ou officielle. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **French** | Termium |
| Def: A Romance language spoken in France, parts of Belgium and Switzerland, and in areas colonized after 1500 by France. | |
| **Français** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def : Langue romane parlée principalement en France, en Belgique, au Canada (surtout au Québec), en suisse et en Afrique. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Frog** | Concise Oxford English Dictionary (Eleventh Edition) |
| Def: Informal, derogatory a French person. | |
| **Frog** | Grand Dictionnaire Hachette Oxford |
| Def : Français/e (Injure, désigne un francophone). | |

**G.**

|  |  |
| --- | --- |
| **Greed** | Concise Oxford English Dictionary (Eleventh Edition) |
| Def: Intensive and selfish desire for wealth, power, or food. | |
| **Avidité** | Le Petit Robert de la langue française |
| Def : Désir ardent, immodéré de quelque chose; vivacité avec laquelle on le satisfait. | |

**H.**

|  |  |
| --- | --- |
| **Hatred** | Cambridge Learner’s Dictionary |
| Def: When you dislike someone or something very much. | |
| **(Avoir la) Haine** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def : Eprouver un sentiment très vif de déception et de ressentiment. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Humiliation** | Encarta Dictionaries |
| Def: The feeling or condition of being lessened in dignity or pride. | |
| **Humiliation** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def : Honte, état ou sentiment qui en résulte. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Identity** | Cambridge Learner’s Dictionary |
| Def: The things that make one person or group of people different from others. | |
| **Identité** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def : Caractère permanent et fondamental de quelqu’un, d’un groupe. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Independent** | Concise Oxford English Dictionary (Eleventh Edition) |
| Def: Free from outside control; not subjected to another’s authority; self-governing. | |
| **Indépendant** | Dictionnaire Le Littré |
| Def : Qui aime à ne dépendre de personne, qui ne se laisse pas dominer par la volonté d’autrui, qui est libre de toute dépendance politique. | |

**J.**

|  |  |
| --- | --- |
| **Join** | MacMillan Essential Dictionary |
| Def: To become a member of an organization, club, or group. | |
| **Unir** | Le Petit Robert de la langue française |
| Def : Associer par un lien politique, économique, faire l’union de. | |

**M.**

|  |  |
| --- | --- |
| **Majority** | Cambridge Learner’s Dictionary |
| Def: More than half of a group of people or things. | |
| **Majorité** | Dictionnaire Universel |
| Def : Le plus grand nombre, la majeure partie. | |
| **Marginalize, to** | Cambridge Learner’s Dictionary |
| Def: To treat someone or something as if they are not important. | |
| **Marginaliser** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def : Tendre à exclure quelqu’un, un groupe de la société, à lui faire perdre son intégrité sociale. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Master** | MacMillan Essential Dictionary |
| Def: A man who has control over servants, other people, or an animal. | |
| **Maître** | Le Petit Robert de la langue française |
| Def: Personne qui a pouvoir et autorité sur quelqu’un pour se faire servir, obéir. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Mentality** | Cambridge Learner’s Dictionary |
| Def: A person’s opinions or way of thinking. | |
| **Mentalité** | Dictionnaire Universel |
| Def : Ensemble des habitudes, des croyances propres à une collectivité et communes à chacun de ses membres. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Minority** | Encarta Dictionaries |
| Def: A group of people or things that is a small part of a much larger group.   |  |  | | --- | --- | | |  | | --- | |  | | | |
| **Minorité** | Le Petit Robert da la langue française |
| Def : Groupe englobé dans une collectivité plus importante. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Misery** | MacMillan Essential Dictionary |
| Def: The state of being extremely unhappy or uncomfortable. | |
| **Misère** | Dictionnaire Universel |
| Def : etat, co,dition malheureuse, pitoyable. | |

**O.**

|  |  |
| --- | --- |
| **Ordeal** | Encarta Dictionaries |
| Def: Avery difficult and harrowing experience, especially one lasting a long time. | |
| **Épreuve** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def : Conflit éprouvant le courage ou la résistance de quelqu’un ; difficulté. | |

**P.**

|  |  |
| --- | --- |
| **Pariah** | Encarta Dictionaries |
| Def: Outcast: somebody who is despised and avoided. | |
| **Paria** | Dictionnaire universel |
| Def : Individu hors caste, considéré comme appartenant au dernier degré de l’échelle sociale, privé de droits, contraint de vivre exclu. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Pidgin** | Concise Oxford English Dictionary (Eleventh Edition) |
| Def: A grammatically simplified form of language with elements taken from local languages, used for communication between people not sharing a common language. | |
| **Pidgin** | Dictionnaire Universel |
| Def : Système linguistique composite (quelles que soient les langues concernées) servant à la communication entre gens de parlers différents (plus complet que le sabir). | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Plight** | Encarta Dictionaries |
| Def: Unfortunate condition: a difficult or dangerous situation, especially a sad or desperate predicament. | |
| **Détresse** | Le Petit Robert de la langue française |
| Def : Sentiment d’abandon, de solitude, d’impuissance que l’on éprouve dans une situation difficile et angoissante. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Problem** | Cambridge Learner’s Dictionary |
| Def: A situation that causes difficulties and that needs to be dealt with. | |
| **Problème** | Le Petit Robert de la langue française |
| Def : Difficulté qu’il faut résoudre pour obtenir un certain résultat, situation instable ou dangeureuse exigeant une décision. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Protest** | Encarta Dictionaries |
| Def: Complain or object strongly: to express strong disapproval of disagreement with something. | |
| **Protestation** | Le Petit Robert de la langue française |
| Def : Témoignages de désapprobation, d’opposition, de refus. | |

**Q.**

|  |  |
| --- | --- |
| **Quest** | Cambridge Learner’s Dictionary |
| Def: An attempt to get something or do something difficult. | |
| **Quête** | Le Petit Robert de la langue française |
| Def : Action d’aller à la recherché (de quelqu’un, de quelque chose) | |

**R.**

|  |  |
| --- | --- |
| **Regime** | Encarta Dictionaries |
| Def: The government of a particular country, especially one that is considered to be oppressive. | |
| **Régime** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def : Mode de fonctionnement d’une organisation politique, sociale, économique, d’un Etat. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Right** | MacMillan Essential Dictionary |
| Def: Something that you are morally or legally allowed to do or have. | |
| **Droit** | Dictionnaire Universel |
| Def : Faculté d’accomplir une action, de jouir d’une chose, d’y prétendre, de l’exiger. | |

**S.**

|  |  |
| --- | --- |
| **Salvation** | Concise Oxford English Ditionary (Eleventh Edition) |
| Def: Preservation or deliverance from harm, ruin or loss. | |
| **Salut** | Le Petit Robert de la langue française |
| Def : Fait d’échapper à la mort, au danger, de garder ou de recouvrer un état heureux, prospère. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Self-government** | Encarta Dictionaries |
| Def: Autonomy: The ability or right of the citizen of a region to choose their own government rather than having it imposed from outside. | |
| **Autonomie** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def : Possibilité de décider pour un organisme, un individu, sans se reférer à un pouvoir central, à une hiérarchie, une autorité ; indépendance. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Self-interest** | MacMillan Essential Dictionary |
| Def: The fact of caring only about what will bring advantages for yourself, rather than what will help other people. | |
| **Egoïsme** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def : Tendance qui porte un individu à se préoccuper exclusivement de son propre plaisir et de son propre intérêt, sans se soucier de ceux des autres. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Status** | Encarta Dictionaries |
| Def: Rank: The relative position or standing of somebody or something in a society or other group. | |
| **Statut** | Dictionnaire Universel |
| Def : Situation personnelle résultant de l’appartenance à un groupe régi par des dispositions juridiques ou administratives particulières. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Subdue, to** | Encarta Dictionaries |
| Def: To bring a person or group of person of people under control using. | |
| **Soumettre** | Dictionnaire Le Littré |
| Def : Mettre sous la puissance, sous l’autorité, dans un état de dépendance. | |

|  |  |
| --- | --- |
| **Subjection** | Encarta Dictionaries |
| Def: The bringing of a person or people under the control of another, usually by force. | |
| **Sujétion** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def : Etat d’une personne qui est soumise à un pouvoir, une domination, une dépendance. | |
| **Trauma** | Encarta Dictionaries |
| Def: An extremely distressing experience that causes severe emotional shock and may have long-lasting psychological effects. | |
| **Traumatisme** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def : Evènement qui, pour un sujet, a une forte portée émotionnelle et qui entraine chez lui des troubles psychiques ou somatiques par suite de son incapacité à y répondre immédiatement de façon adéquate. | |

**U.**

|  |  |
| --- | --- |
| **Unitary** | Concise Oxford English Dictionary (Eleventh Edition) |
| Def: Of or denoting a system of government or organization in which the powers of constituent parts are vested in a central body. | |
| **Unitaire** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def : Qui recherche ou manifeste l’unité sur le plan politique ou syndical. | |

**V.**

|  |  |
| --- | --- |
| **Vexation** | Encarta Dictionaries |
| Def: The state of being provoked to slight annoyance, anxiety, or distress. | |
| **Contrariété** | Le Petit Larousse Illustré 2010 |
| Def : Mécontentement, dépit causé par l’opposition que l’on rencontre. | |

**W.**

|  |  |
| --- | --- |
| **Way out** | MacMillan Essential Dictionary |
| Def: A way of dealing with a problem. | |
| **Solution** | Dictionnaire Universel |
| Def : Résultat d’une réflexion, permettant de résoudre un problème, de venir à bout d’une difficulté. | |

* 1. **LEXIQUE BILINGUE DES TERMES RELATIFS A LA QUESTION ANGLOPHONE**

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| **N°** | **ANGLAIS** | **Français** |
| 1 | Anglo | Anglo |
| 2 | Anglophone | Anglophone |
| 3 | Anguish | Douleur |
| 4 | Antithetical | Antithétique |
| 5 | Assimilate | Assimiler |
| 6 | Auction, to | Vendre (aux enchères) |
| 7 | Colonization | Colonisation |
| 8 | Colony | Colonie |
| 9 | Complaint | Plainte |
| 10 | Congress | Congrès |
| 11 | Culture | Culture |
| 12 | Debasement | Rabaissement |
| 13 | Dignity | Dignité |
| 14 | Disappointment | Déception |
| 15 | Doctrine | Doctrine |
| 16 | Domination | Domination |
| 17 | Embarrassment | Embaras |
| 18 | English | Anglais |
| 19 | Ex-convict | Ex prisonnier |
| 20 | Faction | Faction |
| 21 | Fail, to | Échouer |
| 22 | Falsehood | Mensonge |
| 23 | Fight | Combat |
| 24 | Francophone | Francophone |
| 25 | French | Français |
| 26 | Frog | Frog |
| 27 | Gangrene, to |  |
| 28 | Generation | Geénération |
| 29 | Greed | Avidité |
| 30 | Guilt | Culpabilité |
| 31 | Hatred | Haine |
| 32 | Heritage | Héritage |
| 33 | Humiliation | Humiliation |
| 34 | Identity | Identité |
| 35 | Independent | Indépendant |
| 36 | Join | Unir |
| 37 | Majority | Majorité |
| 38 | Marginalize | Marginaliser |
| 39 | Master | Maître |
| 40 | Mentality | Mentalité |
| 41 | Minority | Minorité |
| 42 | Misery | Misère |
| 43 | Obsequiousness | Servilité |
| 44 | Ordeal | Épreuve |
| 45 | Pariah | Paria |
| 46 | Patriotism | Patriotisme |
| 47 | Pidgin | Pidgin |
| 48 | Plight | Cause |
| 49 | Political | Politique |
| 50 | Problem | Problème |
| 51 | Protest, to | Protester |
| 52 | Quest | Quête |
| 53 | Race | Race |
| 54 | Regime | Régime |
| 55 | Renounce | Renoncer |
| 56 | Rescue, to | Secourir |
| 57 | Right | Droit |
| 58 | Ruin, to | Gâcher |
| 59 | Salvation | Salut |
| 60 | Save, to | Sauver |
| 61 | Savior | Sauveur |
| 62 | Second-class citizen | Citoyen de classe inférieur |
| 63 | Second-grade | Deuxième grade |
| 64 | Self-government | Autonomie |
| 65 | Self-interest | Égoïsme |
| 66 | Sell out, to | Trahir |
| 67 | Shame | Honte |
| 68 | Situation | Situation |
| 69 | Slander | Calomnie |
| 70 | Slavery | Esclavage |
| 71 | Sorrow | Chagrin |
| 72 | Status | Statut |
| 73 | Struggle | Combat |
| 74 | Stupor | Stupeur |
| 75 | Subdue, to | Soumettre |
| 76 | Subhuman | Sous-humain |
| 77 | Subjection | Sujétion |
| 78 | Suffer, to | Souffrir |
| 79 | Supreme | Suprême |
| 80 | Survive | Survivre |
| 81 | Trauma | Traumatisme |
| 82 | Treachery | Trahison |
| 83 | Trick, to | Tromper |
| 84 | Unitary | Unitaire |
| 85 | Vexation | Contrariété |
| 86 | Way out | Solution |

***CONCLUSION***

Notre recherche dont le thème était *Traduction et incompréhensions linguistico-socioculturelles entre francophones et anglophones au Cameroun*, a porté sur la question anglophone, plus exactement sur la marginalisation de la langue anglaise dans les différents aspects de la vie nationale. Cette marginalisation ou la domination que le français exerce sur son vis-à-vis l’anglais freine considérablement la pleine appropriation du bilinguisme par les populations. Et seule une meilleure propagation des langues officielles sur le territoire national peut efficacement promouvoir la traduction au Cameroun. Ainsi, la question était de savoir comment rehausser le statut de la langue anglaise pour une meilleure appropriation par les populations. En d’autres termes, comment renforcer le bilinguisme national et rehausser le statut de la traduction au Cameroun ? Notre hypothèse était qu’une injection équitable de la langue anglaise dans tous les domaines de la vie nationale, ou encore une attention plus soutenue apportée à cette langue dans nos politiques linguistiques serait un grand pas vers une unité linguistique national parfaite. Pour se faire, nous avons respectivement présenté les différents domaines dans lesquels la langue anglaise est délaissée au profit du français, à savoir principalement l’éducation, l’administration et la société. Comme nous l’avons dit précédemment, nous pensons qu’une pleine appropriation de cette langue par les populations camerounaises et sur toute l’étendue du territoire passe nécessairement par ces différents domaines. A cet effet, plusieurs mesures doivent être prises, notamment dans ces domaines et autres, pour promouvoir le bilinguisme national. Sur le plan éducatif par exemple, le gouvernement pourrait créer des établissements parfaitement bilingues qui offriraient dès la maternelle, des classes dans lesquelles une partie des cours seraient entièrement dispensée en français et l’autre partie en anglais. Les élèves auraient alors le choix, dans les classes d’examens, de composer soit en français ou en anglais et obtenir leur diplôme dans la langue désirée tout en étant parfaitement autonome dans l’autre langue. Sur le plan administratif, les cellules de traduction qui existent déjà dans la plupart des ministères devraient être crées dans toutes les institutions et organes administratifs privés et publics, formels et informels. En outre, celles déjà établies font état d’un besoin urgent de traducteurs supplémentaires, car généralement, on n’y retrouve pas plus d’un par ministère. Une autre solution serait l’institution du service national qui servirait non seulement à l’appropriation des langues officielles, mais aussi au renforcement du patriotisme, par conséquent à l’unité national. Cette politique qui existe déjà dans plusieurs pays africains et autres, est un service que tout jeune se doit de rendre à son pays sur une période d’un an. Dans ce sens, chaque jeune s’engage à travailler pour le gouvernement après les études supérieures dans une discipline conforme à ses compétences. Généralement, ces jeunes sont envoyés à l’extérieur du territoire national pour représenter et servir leur pays. Pour joindre les deux, le gouvernement pourrait envoyer les francophones uniquement dans des pays anglophones et vice-versa. Des pays voisins tels que le Ghana qui pratique déjà le service national (National Service) et le Nigéria pourrait servir de destinations éventuelles. Bien évidemment, toutes ces mesures demandent une longue préparation et des fonds nécessaires, c’est pourquoi selon le Professeur Maurice Tadadjeu, une ligne budgétaire devrait être insérée dans le budget de l’Etat pour aider et faciliter la propagation de l’anglais. L’avenir de la traduction au Cameroun dépend essentiellement d’une promotion et utilisation équitable de l’anglais par rapport au français. Car ce n’est que lorsque le gouvernement s’emploiera à utiliser équitablement les deux langues officielles dans tous les aspects de la vie du pays, que les populations ressentiront véritablement la nécessité de s’approprier aussi bien le français que l’anglais. Ainsi, le traducteur jouera parfaitement son rôle de pont entre les deux cultures et contribuera pleinement à l’unité nationale, par conséquent au développement du pays.

***BIBLIOGRAPHIE DU GLOSSAIRE***

### CAMBRIDGE LEARNER’S DICTIONARY (Edition 2002). (2001). Trumpington Street, United Kingdom. Published by the Press Syndicate of the University of Cambridge. [www.cambridge.org](http://www.cambridge.org).

### CONCISE OXFORD ENGLISH DICTIONARY (Eleventh Edition), Electronic version

### DICTIONNAIRE LE LITTRE (2008). Logiciel à source ouverte 1.0. Le grand dictionnaire de la langue française d’Emile Littré. Titcouille, [titcouille.mandriva@gmail.com](mailto:titcouille.mandriva@gmail.com)

### DICTIONNAIRE UNIVERSEL (4e Edition). HACHETTE, Edicef. EDICEF 58, rue Jean-Bleuzen, France.

### ENCARTA DICTIONARIES. Microsoft Student with Encarta Premium 2009. Microsoft Encarta 2009. © 1993-2008 Microsoft Corporation. All rights reserved.

### GRAND DICTIONNAIRE HACHETTE OXFORD. Dictionnaire bilingue, version électronique.

### LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRE 2008. LAROUSSE, 21, rue DU MONTPARNASSE. 75 283 PARIS CEDEX 06. [www.larousse.fr](http://www.larousse.fr).

### LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRE 2010. Dictionnaire Multimédia. [www.larousse.fr](http://www.larousse.fr).

### LE PETIT ROBERT DE LA LANGUE FRANCAISE. Version électronique.

### MACMILLAN ESSENTIAL DICTIONARY. For Learners of English. The New intermediate learners ‘dictionary. [www.macmillandictionary.com](http://www.macmillandictionary.com).

### TERMIUM 2001.

***BIBLIOGRAPHIE GENERALE***

1. **Ouvrages**

* NKEMNGONG N., John (2004), *Across the Mongolo*, Spectrum Books Limited Ibadan, Nigeria.
* ALOBWED, EPIE (1993), *The Concept of the Anglophone Literature*, Anglophone Cameroon Writing, LYONGA et al (eds.), Bayreuth: Bayreuth University.
* ECHU, Georges (2001), *Initiation à la traduction: Points de repère et textes choisis*, Publication de l’Association pour la Promotion du Bilinguisme et du Biculturalisme au Cameroun, Yaoundé.
* VINAY, J.-P. et DARBELNET, J. (1977), *Stylistique comparée du français et de l'anglais : Méthode de traduction*,Nouvelle édition revue et corrigée.Les Editions Didier, Paris.
* NGOH, Victor J. (2004), *Cameroon: From a Federal to a Unitary State 1961-1972*, A critical Study, Design House, Limbe, Cameroun.

1. **Travaux de recherche**

### ANCHIMBON A., Nadège (2009), *Bilingualism in Cameroon: A Study of Two Primary Schools in Buea*, University of Buea, Cameroun.

### EYONG T., Magdaline (2009), *Preoccupation of Cameroon poets of English Expression, A Study of Bate Besong’s Disgrace and Mathew Takwi’s Fire on the Mountain*, University of Buea, Cameroun.

* NAIDA, Lazare (1987), *Bilinguisme, traduction et rôle sociolinguistique du traducteur au Cameroun*, ASTI : University of Buea, Cameroun.

### EBELLA T., PATRICK (2009), *A Critical Analysis of Cameroon’s Government Leadership as Portrayed in Bate Besong’s and Mattew Takwi’s Disgrace and People Be Not fooled*, University of Buea, Cameroun.

* SAKWE MBOTAKE, George (2005), *Implementation of the French language translation curriculum in Cameroon Anglophone High schools*, ASTI: University of Buea, Cameroun.
* TAKOUGANG, Jean (2009), *La place de la traduction institutionnelle dans la construction du bilinguisme au Cameroun*,ISTI : Cameroun. Yaoundé Cameroun.

1. **Articles**

### **SIMO BOBDA, Augustin UY1 & FASSE MBOUYA, Innocent UD(**Mai 2011)**,**[Anglophones et Francophones au Cameroun](http://www.quotidienlejour.com/double-page-/opinion-/6683-anglophones-et-francophones-au-cameroun)*:* Comment ils se définissent et se perçoivent les uns les autres, [Quotidien Le Jour Cameroun](http://www.facebook.com/pages/Quotidien-Le-Jour-Cameroun/194792429699).

### DIBUSSI TANDE (2009), *S’envoler avec des ‘ailes cassées’, La littérature Anglophone en chemin*,Langaa Research and Publishing Common Initiative Group, Cameroun.

### CHIA N., Emmanuel et als (2006), *Poetry in the Service of Nationalism in an Unjust Setting: The Anglophone Cameroon Example*, Perspective on Language Study and Literature in Cameroon, A Publication of a Research Team in the Department of English and Linguistics of the University of Buea Cameroon, ANUCAM Publisher, PRESPRINT Plc. Limbe.

* KOUEGA, Jean Paul (2002), *English World Wide, A Journal of Varieties of English: Use of English in Southern British Cameroons*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam, The Netherlands.
* COURCY, Nathalie (2006), *L’institution littéraire dans les pays officiellement bilingues, Les cas du Canada et du Cameroun entre 1997 et 2001’, Pluralité littéraire et prédominance francophone*,Ethiopiques : Revue négro-africaine de littérature et de philosophie : N°77. Littérature, Philosophie et Art, 2ème semestre.
* COURCY, Nathalie (2006), *Le Cameroun : Un pays et une littérature au carrefour des langues*, Ethiopiques n° 77. Revue négro-africaine de   
  Littérature, philosophie et art,   
  2ème semestre.

### NGANANG, Patrice (2009), *L’Apartheid littéraire*, [www.camerbe.be](http://www.camerbe.be).

### NGANANG, Patrice (2009), La cause anglophone : Pour Répondre à Dibussi Tande et Kangsen Feka Wakai, Par [webmaster](http://www.aeud.fr/_Contact-AEUD_.html).

### [FANDIO](http://mondesfrancophones.com/author/pfandio/), Pierre (2004), *Comment peut-on être écrivain camerounais … de langue anglaise ? : Peu connue, la littérature camerounaise anglophone n'en demeure pas moins vivante, Histoire et état des lieux*. [www.africultures.com](http://www.africultures.com)

* [FANDIO](http://mondesfrancophones.com/author/pfandio/), Pierre (2004), *La Littérature anglophone camerounaise à la croisée des chemins*, Groupe de recherche sur l’imaginaire de l’Afrique et de la Diaspora, GRIAD Université de Buea Cameroun, entrevue avec Bate Besong, Initialement publié par Africultures n° 60.
* FEUSSI, Valentin (2008), *Politique linguistique et développement durable au Cameroun: perspective émique ou perspective étique ?* Université de Douala, Cameroun.

### Dictionnaires

### CAMBRIDGE LEARNER’S DICTIONARY (Edition 2002). (2001). Trumpington Street, United Kingdom. Published by the Press Syndicate of the University of Cambridge. [www.cambridge.org](http://www.cambridge.org).

### CONCISE OXFORD ENGLISH DICTIONARY (Eleventh Edition), Electronic version

### DICTIONNAIRE LE LITTRE (2008). Logiciel à source ouverte 1.0. Le grand dictionnaire de la langue française d’Emile Littré. Titcouille, [titcouille.mandriva@gmail.com](mailto:titcouille.mandriva@gmail.com)

### DICTIONNAIRE UNIVERSEL (4e Edition). HACHETTE, Edicef. EDICEF 58, rue Jean-Bleuzen, France.

### ENCARTA DICTIONARIES. Microsoft Student with Encarta Premium 2009. Microsoft Encarta 2009. © 1993-2008 Microsoft Corporation. All rights reserved.

### GRAND DICTIONNAIRE HACHETTE OXFORD. Dictionnaire bilingue, version électronique.

### LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRE 2008. LAROUSSE, 21, rue DU MONTPARNASSE. 75 283 PARIS CEDEX 06. [www.larousse.fr](http://www.larousse.fr).

### LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRE 2010. Dictionnaire Multimédia. [www.larousse.fr](http://www.larousse.fr).

### LE PETIT ROBERT DE LA LANGUE FRANCAISE. Version électronique.

### MACMILLAN ESSENTIAL DICTIONARY. For Learners of English. The New intermediate learners ‘dictionary. [www.macmillandictionary.com](http://www.macmillandictionary.com).

### TERMIUM 2001.

### Interview et autres

### NKEMNGONG N., John **(février 2005), Dédicace du roman *Across the Mongolo*, Amphi 700, Université de Yaoundé I, Cameroun**.

### NKEMNGONG N., John (février 2006), Cameroon Calling: CRTV-National Station, Interview Par SAMSON WEBSY, Cameroun.

### NKEMNGONG N., John (février 2011), Université de Yaoundé I, Interview par MONGUE EKANE NATHALIE, étudiante en traduction, Cameroun.

### TADADJEU, Maurice Professeur spécialisé en langues nationales (septembre 2011), Association Nationale des Comités de Langues Camerounaises (ANACLAC), Interview par MONGUE EKANE NATHALIE, étudiante en traduction, Yaoundé, Cameroun.

### SHADRACH A. AMBANASOM (Juillet 2008), *Half A Century of Written Anglophone Cameroon Literature*, Discours donné à l’occasion de la cérémonie des EduArt Literary Awards Night, Capitol Hotel Buea, Cameroun.

### Site internet

### UNIVERSITE CANADIENNE DE LAVAL (Janvier 2011), [www.tlfq.ulaval.ca/axl/.../cameroun.htm](http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/.../cameroun.htm).

***ANNEXES***

1. **TEXTE SOURCE (Chapitres 10, 11 et 12 du roman Across the Mongolo)**

|  |
| --- |
| TEN  "About two months after our visit to the Ministry, which was during the Second Term, no other list for scholarships had been published. It was long overdue. Many students waited for the list but it was not forthcoming. There were rumours that the Ministry had already disbursed the money but the university authorities were playing tricks to deprive the students of their meagre sums. There was tension mounting among the non-scholarship students, particularly in the Faculty of Law. As a result of the growing tension some students in that Faculty planned a violent strike action which had as its major strategy the disruption of lectures. I was a little hopeful that the students' manifestation could yield some fruits. I was quite excited with the students' move. The day the strike started, a mob of angry students moved from one lecture hall to another with hammers, long nails and a coffin, an artistically wrought coffin. Fuandem alone knows where they got it. Sometimes I thought that the corpse of some great man that had been freshly buried had been exhumed and used to chase students and lecturers out of the lecture halls. By noon no lectures were holding at the university.  "The next point of the attack was the Resto. Big trouble started there. The cooks and the administrators of the Resto were caught and thrashed and the Resto was looted maliciously. Drivers who stubbornly tried to force their way through the crowd of angry students were stopped and their cars smashed or set on fire. In the afternoon, at about three o'clock the rioting students assembled in front of the chancellery. After singing the national anthem, they chanted songs of misery, songs of suffering. They said they wanted Dr Petit Mbellape, the Chancellor for life of the university, dead or alive. They wanted him to explain the fates of students who had no scholarships. His coffin stood there at the entrance of the Chancellery and students swore that they were going to set the chancellery on fire if Dr Petit Mbellape did not come out of it. They said that Dr Petit Mbellape had misappropriated the money meant for scholarships and they wanted to bury him alive.  "Dr Petit Mbellape, a few man with a rusty, unkempt greying beard and dreadful mouth came out of the chancellery and stood in front of the coffin, unruffled. The flames of the red candles standing on the coffin fluttered lightly in the breeze. He said nothing. Even then, the mourning and the shouting of the students did not allow him to say a word. Out of a sudden, panic seized the atmosphere. Furious military men tore into the mob from all directions, whipping, fighting, and throwing tear gas on the students. The coffin disappeared. Students fled into the neighbouring bushes. When there was some calm, the students started gathering in front of the Resto. At that time, supper was already being served. Soldiers had been deployed to take control of the place, to collect meal tickets from students who wanted to eat. They also had to protect the cooks from the assault of the students. The students decided that they were not going to eat at gunpoint. They told the soldiers that the university was not a war front. After all, the ministers and the big men in the administration of the country had sent their children to France to study. And they had nothing to worry about if the students of the University of Nkolobeti were starved to death. Now they had brought soldiers to crush the lives out of them completely. The soldiers were asked to go to South Africa and liberate the blacks from the slaughterhouses of the white men. That evening the food in the Resto was not eaten. The soldiers stayed there the whole night while students had gone underground to make new strategies. There was also a scheme to make another coffin for Dr Petit Mbellape. Teams went round collecting offers from students and townsmen and car owners. By the time students were retiring to their residence it was declared that a sum of two hundred thousand francs had been collected that evening for the coffin.  "The following morning the Resto was closed. The military men still surrounded it. They also spent the whole night guarding the Faculties, the Chancellery and other administrative offices. Students did not move from the Cité Universitaire. They said that they were not going to take lectures at gunpoint. Noticing that hunger could drive the students to horrendous acts the troops were withdrawn from the campus. That did not solve the problem because news had gone round that ten student leaders had been arrested. That infuriated the students the more. They requested that the students be released before lectures could take place. In the afternoon, students ransacked the Resto again and looted the kitchen. I left the room to the Resto to find out whether any crumbs could be found. I had not eaten anything serious for more than twenty-four hours. Instead, I heard a long prolonged wail from the southern flank of the students’ residential area. My heart leaped. I turned towards that direction and saw a large crowd. A large piece of cloth was being removed from the wooden oblong object. It was the coffin. I doubted what on earth they were going to do with it. The bearers, six of them in number carried it forward toward the road junction leading to the Chancellery from the Cité Universitaire.  "A Mercedes Benz was arrested at that junction and the driver was immediately compelled to carry the coffin to the chancellery. The man was a parliamentarian, as we were later told. He was chauffeur-driven. He tried to prove stubborn and rude. Students told him they were not in the National Assembly and when the students showed him their own national assembly - the six cars that had been put on fire within two days - he had to choose the better of his two fatal fates. He succumbed to the dictates of the students. He was asked to help in lifting the coffin to the roof of his car. He did without hesitation after which he was asked to go back to the steering wheel. Some students entered the car with him while a multitude of others supported the coffin from outside and the car moved at a pace dictated by the students. Many other cars were stopped and forced to lead the procession to the chancellery. The procession took almost an hour for a distance of about a quarter of a kilometre, from the Resto to the Chancellery with a population of about five thousand students. At a very slow pace, the procession moved. After every short walk, the students stopped and mourned. The vicinity of the Chancellery had been reinforced with soldiers soon as it was discovered that the crowd was moving towards that direction. Around the chancellery, the soldiers advanced towards the surging students. A total war was declared on them. The soldiers, charged towards the crowd, spraying very offensive tear gas, hitting and beating the students ruthlessly, arresting and flogging. The crowd tore into different directions. The attack was such that the students could not withstand. The students disappeared into the bushes.  "Seized with panic, and not knowing what led me to the scene of violence to be murdered, I fled towards an opposite direction, upwards the university slope behind the Chancellery where I thought I could escape conveniently to the Cité Universitaire and hide myself in our room. I bumped instead into a unit of policemen who were taking guard around one of the junctions going to the Cité Universitaire. Scared, I turned to flee back. But it was too late. Hard boots cleared my feet from behind and I went with my whole body, face first, and crashed on the grainy tarmac. I struggled to stand and flee but a stern looking policeman smashed me on the chest. I went down again, this time with my back, head first. The policeman advanced, and holding his rifle in the left hand grabbed me on the neck and pulled me up to my feet. I was bleeding profusely. My chest seemed to have been blocked inside and I could not breathe freely.  "*Elément subversif! Tu bouge je tire*," said the policeman, tightening the grip on my neck.  "Please, Sir, I know nothing. I speak truth my god!" I pleaded.  "*C'est une Anglo même. Là, tu est morte*!" He grunted and stared at me as if to fish out sin from my soul before my lips ever said a word. He tightened the grip on my neck and pushed me towards the other policemen who blocked the road leading to the Cité Universitaire. "*Un Anglo, Chef!*" he told them confidently as though he had captured the commander of the Queen's army." *Un de leader de la grêve qui fuite*", he said.  "I am not a leader,” I pleaded. “I don't even know what is happening, sir. Please allow me to go. I know nothing, sir." I went on pleading. Instead they fell on me, hitting my jaws with the butts of their rifles, with baton sticks, kicking my shin bones, smashing my toes with their heavy boots. But the worst fell on my face. They panel-beat my jawbones with the butt of their rifles each throwing a casual insult as they hit. "*Anglofou, ésclave, idiot, salaud, Anglo*!" The words fell from different voices as they pounded my jaw bones. It was painful, especially because my face was bruised when I fell on the tarmac. I wailed aloud but they continued hitting all over my body, saying I had left Awuya to cause disorder in the University of Nkolobeti. My lips, my jawbones, my eyebrows soon became a contortion of some other creatures face, not that of Ngwe child of M'menyika.  "Two of the soldiers dragged me towards the fifth district police station – ‘Cinquième’ as they called it - still battering my jawbones if I made any effort to utter a word. Midway towards Cinquième three policemen stood at the road junction going down to the university campus. They asked the policemen what had happened.  "*Element dangéreuse. Leader de grêve*," they said. The policeman asked my name. I managed to tell them in English, to make them know that I was not part of the students' riot. Surprisingly two of them were Anglophones.  "Where do you come from?" One of them asked.  "From Attah", I told them with difficulty occasionally spitting out blood through my spongy jaws.  "You should be a bad boy. Anglophones do not behave like that,’ one of them said to me then turned to the policeman who gripped me, ‘*Chef, allez y*.’ The thugs tugged me away. I became a public show for excited passers-by who knew that I was finished, being dragged into that inferno of the Cinqième. At the Cinqième, many other police officers came out of their offices and stared at me furiously. "*Mon dieu! Un Anglo? Il est finit*!" They said. I was bundled into one of the offices. After collecting my identity cards and taking down some information, they ordered me to remove my shirt, trousers and shoes. Then they hurled me into a dark room, into the dungeon where a throng of naked men who had only pants to cover their groins, silhouetted through my blood-blurred vision. They stared at me in the dark, confounded. I could not answer any of their questions. I found a small place somewhere on the wet slimy ground and squatted. Then, leaning on the wall I cried. I could not say what I was doing there. What offence had I committed against man, against God? Why had they to treat an innocent child that much? Why was I made to suffer assault and brutality without cause? Why was I born an Anglophone? Mother, my mother, you had refused my going away from you. Here was your son in a university taking lectures in a dungeon to become a man tomorrow. Here is your son in this dark hole taking lectures to become a corpse. Here I was, who wanted to be like Babajoro of Kamangolo in my lecture hall, what I had travelled hundreds of miles away from you to do. And soldiers and policemen have become my teachers in the detention room. Who would show you the road to Nkolobeti. How would you see your friend, your only child before he is finally murdered?  "These thought occupied my mind as I cried, the words coming out through my battered lips painfully. One of the inmates of the cell approached me and told me in pidgin understanding that I was an Anglophone. He told me it was still too early for me to cry because I had not even started the process of torture.  “‘Tam whe dem go toot you for vallée de la morte demain for morning time whatti you go cry? Ma mbroda, Faf pipi dem don toot'am just noh for putt'am for grong for vallée,' he said. A shock chilled my wounds to death at the thought that I was still going to proceed to the underground cell for torture. My pains returned with triple magnitude. I had heard stories about that inferno where people went and never returned because they were beaten daily until they died. And now that I did not speak French, I was going to be like the ram, suffering the strokes of my pains without saying a word. How was Nwolefeck going to know about my arrest? Why did I have to go away from him to wander unprotected in the universe of disorder? Now Ngwe has come to naught. Naught. Trapped, killed because he refused to listen to his mother's plea and wanted to seek knowledge where it was available. I squatted, leaned on a wall and sobbed and thought about my mother and how my life and ambitions had ended too soon, all come to naught. Indelible casualty. I thought about Nwolefeck and doubted how he was going to know about my arrest. He knew that I was not a radical student and would not easily believe. If he had allowed me to return to the village, this fate would not have befallen me. I would not have been in the custody of brutal men who had killed me and yet refused me death. Babajoro's policemen who had no human feelings. Babajoro himself had no feelings. And he had instructed them to roast me for dinner to teach university students that he, Babajoro, had never been at a University, not even a secondary school, but he possessed power that few people in the continent had the courage to wield.  "Before nightfall one other person was shoved into the cell. Then one guerrilla-looking policeman stood astride the door and pointed the rifle towards us, soon as the door was opened, as if he wanted to kill all of us at the instant. Two other policemen proceeded into the cell, ordered us to compress in the rear of the wall. Before any one of us could judge where to put his leg the other policeman advanced, whipping with a copper whip until we gummed ourselves like sardines on the rear wall. The first name was called out and two policemen tugged him away. Before long, the yell of someone filled the whole Cinquième. He was crying out death amidst the threats and the floggings. I could hear the whips and the blows falling on him as he yelled and my nerves were filled with the torture. After sometime, the culprit was brought back. He was still writhing with pain and crying at the top of his voice. My name was called next. I did not hear it well but it was true. A warm stream of urine found itself easily into my pants and while some dropped directly, I felt a warm line running down on my thigh to the leg and to the floor.  “‘*Ngwe Nkemsaa, óu est-il*?' Shouted the police again. I shrank backwards with my buttocks, pressing the wall as though to bulldoze it with my behind and flee for life. The others pushed me forward.  “‘*Avance, idiot'*, shouted the policeman, folding the list and putting it in his trousers. He charged against me like a mad bull.  “‘*C'est L'Anglo, là!* said the other policemen. He told the other two that I was the most dangerous. I protested. I told them I knew nothing. They fell on me again with baton sticks, butts of their rifles and the copper whip, hitting me all over my body, like a snake that people killed with the most vengeful, and savage method. They fitted handcuffs on my wrists and dragged me round the corridor into a room where several instruments stood. There was a panel of policemen. On a distinguished seat was the Commissioner of the Cinquième. He examined me closely and asked what role I played in the strike.  “‘In fact, I know nothing, sir. I know nothing. I was going back to the Cité Universitaire from town, sir. I don't know what had happened,’ I struggled to say.  “‘*Parlez en Français, idiot! Est-ce-que je comprends ton patois là*?' shouted the senior murderer then waved his head. I tried to mumble a few words in French but I doubt whether they ever made sense. ‘*Allez-y*,' he said to the policemen. Before he finished the last word the two blood-thirsty policemen were already on my neck, pounding on me with the most savage brutality than I had ever faced. I yelped and cried, called my mother, my father, Nwolefeck. I cried at the top of my voice.  “‘*Arrêtez un peu la*!' the senior murderer ordered. The pounding stopped at command. The Commissioner questioned me again to know what my role in the strike was. I said the same thing and in English, pleading further that I knew no person in Nkolobeti. He asked me if I had scholarship and I told him I hadn't. He told the policemen that I looked slightly dangerous. And when he spoke again, he called the balançoire and left the room I thought it was all over. Instead the police were more confident and crude in fixing me into a corpse. They dragged me towards an object that looked like a swing, fastened my wrists and ankles to it and plucked on the current. The machine swung me out of life. And for a long time since the machine stopped I could not feel or have sense of anything around me. My pains were germinating, coming back to life when I heard the door open and lock again.  "That night I could not say whether I was alive or dead. I could only hear utterances of writhing from my battered soul and self. My mind was blurred with dull grey images, incomprehensible images, flickers of my mother busy about household and sighing. My father's spirit standing by her astride to protect her from the grey flood surging on enveloping the earth and trees. The Commissioner of the fifth district standing on the helm of the crescent bridge over the Great River, directing the floods towards Awuya. Sudden darkness. Grim silence. Then the sound of uproarious voices humming. A perpetual hum of voices of the dark. Coffins, countless coffins. Crescent ones, oblong, rectangular coffins, red candles burning on their lids. The daze and nauseating smells of incense. Pungency of rotting corpses loaded in a tiny room. Sound of uproarious voices wailing. Inferno. A grim inferno with the breaking whoops of copper whips falling on the battered backs of souls. King of inferno, sputtering fire from rifles. Ancestral spirits from the tumbling voice of Lebialem falls at a distance preparing, prepared for a battle, furious and angry….  "When morning came, I started having some life again. My pains started waking me from the dizziness of the night, from the dizziness of the half-dead. I then understood the state of life in a dying man, a confused grey-blurred vision which faded gradually till the ghost was given up. Although I was becoming perceptive of life around me, I was not yet aware of some inmates who squatted at my side staring at me as I was grunting with pain. The pains were such that I could not easily move my body. The agony of the pains from my wounds and battered self began more offensively. Even when the door of the cell was opened that morning, I had not been able to move. The urine on the floor, once it touched my wounds as I struggled to stand on my feet made the pains ache more and more. The policeman counted the number in the cell then turned out and said 'D'accord'. A car steamed in the periphery of the cell and ceased. Three policemen came to the cell and two of us were called out. The two were the men who had told me the previous evening that it was too early for me to cry, and myself. Handcuffs were put on our wrists and a police led us to the blue bus. Soon as we entered we were ordered to squat and the three police gunmen also sat in front of us, very alert. The door of the car could be heard being locked from outside. It was dark inside the bus. Only a tiny ray of light from a crack at the door made me know the difference between darkness and light. After sometime, the bus steamed and moved. I did not very much bother again about dying. I was already dead. Only my corpse remained. I just needed the light in me to sputter off, not that any torture could be more than what I already endured.  "After about half an hour going round the town and stopping at intervals, voices speaking from the outside of the bus, we were then driven to some obscure place. It was difficult to say where it was because of its sophisticated nature. The bus stopped in the heart of a building. And as the door of the car opened, I heard the sound of some mighty metal work falling behind us. We were ordered to go down from the car and after about thirty minutes, we were led down a dark staircase. Chains were also added on our ankles to reinforce the handcuffs on our wrists. A door was opened in a semi-lit corridor and I was pushed inside. As I fell to the ground the door was locked again rapidly and there was complete darkness.  "For about two weeks, the ordeal of questioning, starvation, and torture continued. I told the same story. At the end of the second week, I was taken out of my hole and questioned by some superior military officer. He was not as rude as he had been before. He asked me whether I was the son of the Secretary General, Monsieur Ngwe Salo. I did not know who he meant. But I answered in the affirmative. He picked the phone, dialled and ordered that I should be taken back to the Cinquième where my dresses and identification papers were to be given back to me. I feared that they were taking me to some more serious environment of torture since I had not shown any signs of regret where I was and in spite of my torture. I toddled down the university slope towards the Cité Universitaire like a ninety year-old man after putting on my dresses at the Cinquième and receiving my identification papers. As I walked down the slope, I could not even feel the earth on which I put my feet. After two weeks in complete darkness, my vision became blurred in the shouting rays of the sun. The world looked very different, very queer.  "Nwolefeck was filled with sorrow when he saw me. He wept and told me that my face was completely altered. He told me how he had struggled with a few village men to secure my release but it was not possible. I went straight to the mirror and looked at my face. It did not resemble the face of Ngwe, the child of Mbe Nkemasaah and M'menyika. Their son had been sacrificed for the amusement of tyrants. I told Nwolefeck exactly the ordeal I had gone through. He too had grown visibly pale. He told me his strategies to release me and how he knew about my arrest. He told me how the strike was calmed down after one week. Within a short time, many of my classmates came to welcome me. Shirila also heard the news of my release and came to our room. She held me and looked closely in my face. Tears flooded freely down her cheeks.  “‘Ashia,’ she said, feeling certain parts of my face with her fingers. ‘It is rather unfortunate that the real people never get touched but the innocent ones. You will be alright, dear,’ she said. She left the room and after a short while, she returned with food for me. But I needed sleep. My mind was blank. I did not know what to tell anyone or what to do. I was weak, and when I fell in bed, I slept till the following morning.  ELEVEN  "Towards the end of March, exactly a month after my release, we wrote the midyear examination and we were getting ready to go on holidays. I cannot say how effectively I wrote the examination because I had many things in my mind. The trauma of my arrest and detention had not completely left me. I lay drowsy in bed one afternoon after eating the heavily starched Resto meal contemplating on the issues. Nwolefeck had gone to do his practical tests when two of my classmates knocked and entered the room jubilating. They said the second list for scholarships had been made public and their names were there. They danced and chatted hilariously how Kwenti had not duped them with the one hundred thousand francs they had each given to him.  "I was filled with spite. I did not know what to ask them. I did not understand why they chose to tell me first instead of going to collect their one hundred and five thousand francs and spending quietly without my notice. I wished that they left the room because they did not tell me whether my name was there or not. Was there any use asking? Nevertheless, I had to ask for the sake of curiosity.  “‘Did anyone see my name?' I ventured to ask. They would have told me long before, even before I asked.  “‘No, your name is not there,' they told me plainly. They said they took every pain to go through the very long list but they did not see my name. I did not know why they came to ridicule me when they knew my name was not on the list. I winked at their effusions, and noticing that I was not interested in what they said, they left the room. After all, had I not been sacrificed in the room of the half-dead for two painful weeks for the joy they now expressed?  "When the students left, I peeped from the balcony of the third floor of the block to see if the crowd at the notice board had reduced. It rather instead thickened, with students fighting as usual to see the names on the lists pasted on the board. I waited until after the third day when there were not many students at the notice board and I went to look through the list. At least to know some of those my friends who were fortunate. The names were arranged in alphabetical order. I went through the names in the order and could not identify any name. I went straight to the names beginning with "N" several times to be sure that my name was not there. The names were arranged according to the different Faculties and so I concentrated on the list of Law students. My eye fell on the name ‘Gwe Kemasaah. I felt a little excitement in my stomach then it subsided again. It could not be my name. Although I wished on the spur of the moment that some magician’s hand could add the missing letters and change it to my name. I concluded that it was someone else's name, and left the notice board disappointed and more conscious of my fate in the University of Nkolobeti. When I climbed the staircase into the room on the third floor of the block, Nwolefeck had already returned. It was after sometime that I told him about the list of names I saw. He had been to the board on the first day that the list was put up, and had returned worried, sober, and disappointed.  “‘I went through the list carefully. There were so many names there,' I told him.  “‘Did you recognise any of the names?' he asked.  “‘Very few, although the list was a very long one,' I explained. Of course, I knew only a few students by name, mostly Anglophones. 'Do you know any Nweh child in the university called Gwe Kemasaah? I asked some how disinterestedly. Nwolefeck narrowed his eyelids and stared at me questioningly.  “‘Gwe who?' he asked.  “‘Kemasaah,' I told him again. The first name begins with a 'G' and the second with a ‘K’ and sound like Nweh names. If the ‘N’ were not missing at the beginning of the two names, I would have thought they were my names.  “‘Those are your names. It is a spelling error. These frogs are fond of misspelling. A classmate whose name is Atanga Julius had his name spelt Atangana Julius in the same list. That should be your name,’ Nwolefeck said. He was very excited as he spoke. Although that did not mean anything to me at the time because I knew I was only being deceived. Nwolefeck asked me to accompany him to see the name. When we got there and I showed him the name, he swore that it was my name and that all I needed to do was to see the Dean of the Faculty of Law to testify that I was a first year Student in his Faculty and my names were wrongly spelt on the scholarship list. There was a ray of hope. I felt for the first time after a long time that I may never go back to the village to till the farms to earn a living after all. I kept it secret and told Nwolefeck to keep it secret too. I wanted to be sure when one day I was going to collect one hundred and five thousand francs, count, and put in my pocket and spend it too and make noise like other students do.  For about one week I struggled to see the Dean of the Faculty of Law to no avail. One Friday, precisely eight days going to book audience with the Dean and never seeing him, I climbed to the end of the winding staircase to the second floor of the administrative block of the Faculty. There I met as usual, a galaxy of important-looking gentlemen and ladies. They strode past me to the Dean's office and came out again one after the other, sometimes discussing for long periods. When the number had decreased, I tottered dejectedly into the secretariat and asked the private secretary if I could see the Dean. She looked at me angrily, and threw the audience form on the table in front of me. That was the third time I was meeting her that day. She noticed that I was becoming stubborn and would not give her a bribe, what she had wanted from me for the past one week. I had no money. Even then, I had never known how to give bribes. I wasn’t brought up in that tradition, giving extra motivation for people who were duly paid a salary. I was brought up in a tradition where merit and respect for public interest were supreme. I survived this instance by being patient and stubborn and the woman had to give me the audience form as a way of quickly dismissing me from her sight.  "As soon as I filled my names and purpose of visit, she took the telephone punched the numbers, listened, then said. "Oui Monsieur le doyen. Monsieur Ngwe est la," she declared, listened again and asked me to go in. As I knocked and entered, a heavily-built man in a blue suit was coming out of the office, throwing a casual and surprising glance at me as he passed out. He must have been a director in one of the big ministries. I greeted him and went on. I did not care whether he answered or not. I moved to the middle of the floor of the Dean's office and the plump round man who sat buried in a large shiny leather chair, shouted and waved me out; ‘*Sort! Sort! mon type, sort.*’ I stood transfixed, baffled. Then I tried to explain to him in English that I had been asked by his sectaries to see him.  “‘*C'est toi, Gwe*?'  “‘Yes sir’, I answered. He heaved a sigh of relief then quickly came out of the dignity he had assumed behind the table as I came in.  “‘*Allez attendre dehors*,' he said disgustedly, waving me away. He rose and followed me to the door of the waiting room and called for the man I had met going out of the office. He was leaning on the balusters of the balcony looking downstairs in anticipation. They discussed for long. I became angry. Why did the Dean not treat my problem immediately instead of conversing and laughing with bossy civilized men who did not seem to have the kind of problem I had. I knew he was going to come out, close his door and ask me to see him on Monday. That’s what they always say when they noticed that some of us needed them for salvation. After all, I was a man of no consequence, an ex-convict, a pariah, a second-class citizen of Kamangolo. I shuffled incessantly in the chair I sat in, waiting for proprietors of the United Republic to end their chatting and laughter.  "A white gentleman plunged into the waiter's room, knocked and opened the Dean's door slightly. He peeped in then closed the door again and stood by sniffing, turning briskly at every sharp creak of a door. I asked myself why he thought his problem was more urgent than mine was. Why did he not sit and wait for his own turn? Was it because he was white? I hated him. I hated his manners, his domineering attitude. Curse the day that the white man first came to Africa and tore our world apart, brought misery to our lives, brought anguish, pain, sorrow and despair. Changed me from a Nweh man to an Anglophone and then subjected me into slavery in the estates of my brothers who were fortunate to be colonised by the French. And today I was full of tears in horizons which no one wanted to see me. The white fellow rushed into the Dean's office, soon as the heavily-built man opened the door and walked out of the office. I thought of the white man to be the most savage, uncultured and brutish man living on the planet of the earth. I was almost choked with concealed vexation. After a few minutes the white fellow came out sniffing and speaking through his long blocked nostrils like a hook for the devil's fish, the Dean behind him. The Dean locked the door of his office and when I spoke to him in English, he referred me to the Vice-Dean. The Vice Dean told me that he was not in a position to solve my problem and that I should instead see the people of the "Services des Ouevres" because it was they who took charge of such matters. The Vice-Dean at least spoke some English and had enough time to explain a few things to me.  "As soon as I got to the hostels I told Nwolefeck about my experiences that Friday afternoon. He laughed at the Dean of the Faculty of Law.  “‘He thought you were the Secretary General at the Presidency, Monsieur Gwe and so he had to send out his guest to receive you,’ Nwolefeck explained laughing. That night we looked for his classmate Atanga Julius who had a similar problem and tried to find out from him how he solved his. He said he had made only an attestation of names certifying that the names on the scholarship list and the one in his birth certificate were all his names. He told us it cost just 300 francs and taxi fare. The next day, I did as Atanga Julius had guided. When I returned, I presented the attestation of names to the payers and one hundred and five thousand francs were counted and delivered in my hands. I climbed the staircase of the hostel into our room like Babajoro of Kamangolo.  “‘Take all of that and do what you want to,' I told Nwolefeck, throwing the money at his feet. We were very happy and spent the rest of the night planning what we had to do with the money.  "At the end of the year I passed my examination. I did not even go in for September. I made it in June. Nwolefeck too passed that June. It all worked like a miracle because Nwolefeck kept complaining that the Faculty of Science which was their faculty was the strictest and few students there succeeded in their examinations. He said there were no labs and the Faculty had no library. Moreover, the scientific language was most difficult to master. He was in fact afraid that he could repeat in September. His *mandat* in the Faculty of Science was almost about to burn. But he fought hard to defend it. We were both saved from that casualty. I was beginning to see my ailing dream rejuvenate; my dream to see myself live with some impact in my society, in my country. My dream to attain status and influence and solve the problems of the ailing society which tortured me; my dream to stop the injustices done on those of us that were the minority English colony that now shared one nation with the majority French colony. My resolve was then to work harder than ever. Every solution, I thought lay in hard work and I had to attain my goals at all cost. I had suffered and generations after me were not going to go through the same ordeal. I resolved to work harder the following year and to complete the degree program within the least possible time.  TWELVE  “I started the new academic year with a lot of enthusiasm, remembering my vow to work harder. I was very frequent in Dr Amboh’s office especially, to ask for assistance and explanations. He noticed my growing concern about the Anglophone plight in the university and befriended me. In frank discussions with me, Dr Amboh told me about the stress he was still going through in the university. He could not be given main courses to teach or get promoted because the administration did not understand the nature of the degrees obtained in British universities. What made him grieve most was the ministerial order requesting all those who had done the PhD program abroad to enrol for and defend the Doctorat d’Etat before they were considered for promotion.  “‘Why did it have to happen that way?’ Dr Amboh lamented. “Why did it happen that two states with two distinctly contrasting colonial heritage and antithetical cultures were brought together, one the minority state subdued to a lout majority? Was it the design of the colonial masters to put the viper and the porcupine in one cage for their amusement, or to see whether they could deliver the crocodile?’ he kept questioning. I was beginning to understand that my ordeal was not a personal one. It was universal. Even those I could consider as accomplished men grieved equally. I sympathised with Dr Amboh in spite of my own grief. He was one of the most intelligent, knowledgeable, well organised, hardworking, and inspiring persons I ever met in my life, yet he was so humble that one would hardly believe that he studied in Britain. He was a direct contrast with the academic disarray of the University of Nkolobeti.  “After some frank discussions one afternoon, Dr Amboh invited me to a reception at the residence of Minister Wankili, one Anglophone who had been appointed to the post of Minister in Charge of Special Duties at the Presidency of the Republic. I had been told that it was customary for new appointees to ‘*arouseé*,’ as they say in French. That is, they made a feast, popped champagne, drank, ate, danced, and sent motions of support to Their Excellencies. That was going to be the first time I came closer to the society of power, the administration, those who gave life and took it again at will.  “Nwolefeck accepted to go with me to the reception. We were dressed in suits because we knew we were going to meet with high society. We were not going to look like beggars in the midst of affluence. At exactly 5 p.m., Nwolefeck and I were at the Carrefour Carcas where Dr Amboh was to pick us up. He came an hour later full of apologies. I introduced Nwolefeck to him and he was pleased to have him go with us. We entered his car and as he drove off, he questioned Nwolefeck closely about his studies. He took the opportunity to inform Nwolefeck about a scholarship grant by the British government for science students willing to study Medicine in Britain. Nwolefeck promised to meet him in his office to get details.  “‘Please come as soon as you can. I have every good intension for any serious Anglophone,’ said Dr Amboh. ‘In the face of such debasement and humiliation as we are facing from the Francophone government, the Anglophone must love and assist one another. This is just the kind of assistance I had given to the gentleman we are going to his residence. It is only through love and assistance that we can have the strength to resist, to survive, to protect our prestigious heritage. Without this we shall be completely drowned in the Francophone system.’  “‘Do you know him personally, I mean the Minister.’ I asked, curious to know the kind of man he was to be appointed to that high post. In addition, the way Dr Amboh talked about him didn’t give that great decorum one would normally associate with cabinet ministers.  “‘Of course, I know him very personally,’ said Dr Amboh. We both studied in Britain. He lived in my apartment for two years while he was doing a Masters degree. I mean without settling a single bill. I was doing a PhD program at the time and encouraged him to do same as soon as he finished with the Masters program. He never even finished with the Master’s program. His greatest ambition was to get into politics. That’s why you find him where he is today.’  “‘I think he has succeeded,’ I said.  “‘Succeeded in what way?” Dr Amboh asked curiously.  “‘I mean succeeded in the sense that he has risen to the rank of a minister,’ I told him. Dr Amboh laughed an unusual kind of laughter.  “‘Well, if that is what you mean by success then I should rather confer my doctoral title to a rat catcher and go to the village and till the soil. Young man, you don’t understand many things yet. You still have to understand many things.’ Dr Amboh said contemplatively as he drove pass the Municipal Lake up into an ostentatious residential area at Sotsab. After a short drive into the area, I saw a multitude of cars packed out of a gate. I could tell that that was the residence of Minister Wankili. Several compounds with the similar architectural excellence stood on the slope. Dr Amboh slowed down as he approached the gate, stopped, contemplated, and drove into the yard. The gate boy who seemed familiar with Dr Amboh quickly directed him to park in an open space in the yard. We came out of the car and greeted people, some who were already standing in small groups in the yard. We then moved towards the sitting room where there were already a number of dignified gentlemen and ladies talking and laughing generously. Dr Amboh showed Nwolefeck and I seats at the veranda then went into the sitting room and continued greeting other guests. The veranda was quite spacious flanked on the outer side by rows of magnificent balusters and in the inner side by flamboyant walls and large glass windows which made it possible for us to see almost every part of the sitting room.  “Minister Wankili’s compound was a big one. Flowerbeds interspersed with concrete pavements and lit lampposts pitted occasionally on the yard while big balls of light glared at the top of the walls surrounding the compound. Outdoors, Minister Wankili went about greeting his guests, chatting with some, hugging some very intimately, and to others he gave a casual handshake. His attire was quite simple, his shirt flying out and his very relaxed mood was evident. His wife was elegantly dressed. She looked quite stately, full of smiles, dashed in and out occasionally to assist her husband in the welcoming of guests.  One of the guests arrived and drew the attention of everyone. The very relaxed atmosphere changed to an anxious yet formal one. ‘The Director of Civil Cabinet’ someone whispered. Minister Wankili hurried towards him, and greeting him stooped so low that his forehead almost touched his knees. He was a nice-looking man with the airs of one who belonged to the supreme race. The attention given him on his arrival seemed to make him satisfied that his status was indeed recognised. Minister Wankili conducted him into the sitting room speaking French with him and occasionally answering him “Oui Monsieur! Oui monsieur!’ Indoors, Minister Wankili ushered his guest to a seat in a section that looked like a high table, then rushed out of the scene and returned with his wife. His wife performed a most significant spectacle of loyalty that made the man more assured of his dignified status. Antic chandeliers sank gorgeously from the ceiling and emitted lights of gold colour that created a luxuriously radiant atmosphere. A radiant atmosphere indeed, of sovereign airs, pomp, decorum, elegance, and unlimited splendour, the splendour which was graced by the fragrance of young ladies who at the moment thronged in and out of some inner room with serviettes and snacks which they went round serving to the guests. Of course, the Director of Civil Cabinet was served with the most special concern, with Minister Wankili’s wife exalting in her privilege to direct the services.  “My heart throbbed when I saw the semblance of Shirila amongst the girls serving. Of course, she was the one. She showed some excitement when she saw me. She rushed quickly to greet us then opted to serve us even before some other guests who were in the sitting room. She brought us beer and peanuts.  “‘Ngwe, how did you get here?’ she asked.  “‘Dr Amboh invited us,’ I told her. ‘And you? Is the minister your relation?’ I asked.  “‘No,’ she said. ‘A friend’s uncle. He invited us here to serve.’ Shirila rushed away to serve other guests. I noticed that most of the girls were students I knew at the university. Shirila! The least opportunity she had she was with us, asking us to take more drinks and snacks, asking us questions about our lives and bookwork. Ah, Shirila! Was ever beauty so clearly defined? Or was it an illusion I was having? Why had I not accepted this young woman into my life? I quarrelled at length with myself at the reception. She had shown a lot of concern for me since I first met her but I have always kept her away from me. I found it difficult to acknowledge my own cruelty to one who showed a lot of love and concern for me. She sat with us briefly held my hand and sent blood rioting in my veins. She was soon away again to continue serving guests, leaving me in ruins, utter ruins.  “Not long after, the MC called the attention of all, greeted in a very formal manner, yet declared that it was not a formal occasion but just an opportunity to share a drink in honour of ‘His Righteous Excellency Minister Wankili, one of us who has recently been recognised and promoted to high office.’ He added that since we were seated there in a family of goodwill for the His Excellency the Minister it was necessary to know each other, what he or she did as a profession. He then called for self-introduction. Minister Wankili took the floor not to introduce himself but to introduce the man he called his ‘guest of honour’ and his ‘godfather,’ Mr Abeso Louis le Vin who was the Director of Civil Cabinet at the Presidency. After that every other person introduced himself or herself. It took quite sometime to get through with the introduction which was often accompanied by a variety of jokes and interjections. Chief Dr so so and so, assistant delegate of so so and so. Honourable Chief this and that, Assistant Deputy Vice President of the National Assembly; His Excellency X or Y, Second Vice Minister Delegate at the Prime Minister’s Office. Nwolefeck started giggling near me. I could guess the reason. We were the only odd persons at the reception. I was worried how I had to introduce myself. Every person there was a big man. I felt that I should just tell them that I was an assistant student or a deputy vice Kamangolian studying Law at the University of Nkolobeti. Dr Amboh saved us from the embarrassment when it came to his turn to introduce himself. He said he was Dr Amboh Gerard, an assistant lecturer in the Faculty of Law in the University of Nkolobeti. Minister Wankili immediately took the floor to announce that Amboh and he were both friends in Britain where they studied and that they lived in the same apartment for two years. When the Minister finished, Dr Amboh took the floor again to announce that he came with two gentlemen sitting outside who did not need to introduce themselves at the moment but whose credentials were to be known during ‘Item Eleven.’ It was such a humorous intervention.  “Minister Wankili, accompanied by his wife then made an introductory speech. He thanked everyone who had honoured his invitation for the dinner. To him, he said, the appointment to the high office was a dream come true and he could not realise his dream without inviting his friends to share with the reality. He said he was using the opportunity to thank His Excellency, the President of the Republic President Babajoro for the exacting task and confidence bestowed on him. He promised to do his best in his new capacity in the service of His Excellency. He expressed the joy that the Director of Cabinet, Mr Abeso Louis le Vin, was present and wished him God’s blessings and long life. He warned that his office was not a gossip house for Anglophone complaints or a place where he would solve Anglophone problems. His duty was to serve His Excellency President Babajoro and not discontented political factions. When he finished his speech, people seemed to clap for the sake of it. I could see clear disappointment on some faces.  “The wife of the Minister then made a brief speech welcoming the guests. She said she had the honour to invite the guests to the table for Item Eleven. The food was unveiled. The tables on which the food stood occupied a big portion of the parlour and we were told that guests were free to go to the table as many times as possible. Soon as we finished eating, the tables were cleared and carried off, and the MC announced that it was the moment for anyone to show his or her dancing skills. He announced that the bar was inexhaustible and everyone was free to ask for whatever he or she wanted. He announced further that there was a multitude of young charming girls and anyone was free to dance with them but that monopoly however was not allowed.  “There was a variety of music, Makossa, Bikutsi, Highlife and Slows that kept everyone elated. Those who were not dancing stood outside in pairs or groups discussing and sipping their drinks. Two people were shaded by a flower near where we were sitting. They had been there since dancing started, conversing very intimately. Shirila invited me to dance with her twice. The last time I danced with her, she asked me when I was going to pay her a visit in her room at the Cité Universitaire. I told her I would let her know but not on that day. Immediately after, she took Nwolefeck to dance with her. I felt exhausted. I was already drinking too much. A mixture of wine, beer, and whisky made me feel tipsy. What kept me alive while Nwolefeck and Shirila were dancing was the conversation of the two men behind the flower.  “‘Doctor’ said one of the two men. ‘Understand me very well. We are partly responsible for this problem. We are the problem. How can anyone say openly that he is not there to solve Anglophone problems but to serve the President and not even the state?  “‘You see, Chief,’ said the other. ‘I have often said that our Anglophone brothers lobby for political posts simply to enrich their wives’ pots of soup. Do you hear what a minister would invite people to his house and tell them?’  “‘It’s a shame, Doctor. We can’t really get out of this muddle with this mentality. This is clear evidence that the Francophone government uses our Anglophone brothers to destroy us, to ruin our heritage, to assimilate us, to clearly wipe out Anglophone traditions from the face of this country. Understand me well, Doc.,’ said the other.  “‘Sheer rubbish,’ said Doctor. ‘And what is in the ministerial post? Minister in Charge of Special Duties. What are the special duties apart from acting as a spy against Anglophone patriotism, monitoring Anglophone quest for self-government, to slander their leaders to his Francophone masters, to destroy the Anglophone heritage planted by the British colonial masters for so many years? What is his portfolio as minister? Has he any voice in the Presidency apart from selling out Anglophones, apart from auctioning Anglophones to maintain his post of Special Duties? And where will he be when he is dumped, when his post of Special Duties comes to an end? Will he not be the first person to come to us to complain that Anglophones are marginalized by the regime? Will he not be the first to incite us to protest?’  “‘Is it not the same case with our premier His Excellency, Achiangu Ncha? Is he not responsible for the mess today so-called unitary state? Wasn’t it his greed and his treachery? Or, as he claims he was tricked at the Fombala Congress? History shall judge those people. Their guilt shall be their curse,’ concluded the other.  “‘How do we ever make our identity felt in this country when those you consider to be the rightful saviours are those that auction a people to fill their wives’ pots of soup?’ The other said. ‘In a cabinet of forty members there is no single Anglophone with a ministerial post with commendable portfolio? Those that tried to question were killed underground. So how can we survive in this system? How much have we suffered from this business of colonisation? It was first the Germans, then the English, followed by the Awaras, then the French, now the most humiliating kind from our Francophone brothers who are themselves a French colony. In other words, a colony colonising another colony. Which means we have been reduced to real pariahs, to sub-humans, without any real identity because of the excesses of colonisation,’ the other lamented.  “‘We have failed our children. They shall never forgive us when they shall come to know that because of greed we auctioned them to another colony as second grade citizens. Our children shall never forgive us,’ said the other.  “‘Except the younger generation takes up the challenge themselves. Having failed…. In fact, we are celebrating our failure this evening as the gentleman’s speech implied,” said the other.  “‘You are right there. Our role now is to tell the story and spur the younger generation to act. We have to accept our guilt and continue to preach the doctrine to our children. The challenge is theirs. We must accept our guilt and give them the chance,” the other cut in.  “Nwolefeck returned too soon. The Chief and the Doctor lowered their voices as he sat down and chatted with me. I wished he had delayed a little longer so that I could follow the conversation between the Chief and the Doctor. That was the truth. The younger generation had to do something. It is not because an old man has lost his teeth that the young men will not eat the bones. Something had to be done. It was clearly the place of the younger generation to raise their voices and ask for their rights. Their future had been auctioned and it was they to fight hard to retrieve it. Their elders were limping to their graves with their guilt. However, how was that to save the situation? It was clearly the place of those whose future had been auctioned to act, those whose destiny had been auctioned in exchange for inconsequential political posts to act.  “Shortly after, Dr Amboh announced that we had to go. It was not possible for me to steal a goodbye from Shirila because she was dancing with some assistant somebody. I stood and peeped into the hall. She was not dancing with an assistant somebody as I had thought. She was dancing with Monsieur Abeso Louis le Vin. He had pulled her into himself and they danced slowly. I had to go. I had no right whatsoever in this universe to disturb dignity in order to tell Shirila bye. I had to leave Shirila alone. She was the balm of my nightmares. But I had to leave her alone and contemplate on what now stood on my way. I had to go. There was need to go. Go where? Where else can one go? How far? How soon? Who are the real ministers? Shirila, I love you. I feel it in the nerves of my heart, in the wounds of my soul but I cannot stay. There is a problem. The younger generation must join hands. I have to go and jarr to become a man. I would not be caught in the trap of buffoonery. Caught in the trap of self-interest, of flattery of treachery of sycophancy of obsequiousness. I had to go, Shirila. I had to go and finish my tasks and love you later. Genuine love comes at the beginning of hope and ends at the end of life. I shall rally the crowd and tell of them of the need, of the need. To be independent in the real sense of the word is the need. I would not be caught in the trap of Babajoro the king the giver and taker of life, the proprietor of underground prisons where men marry darkness and befriend sorrow, befriend despair. Except Dr Ambo comes to rescue us from the rip of dandified gentlemen cum politicians or sycophants married to their wives’ pots of soup in which falsehood is cooked and served at receptions in ministers’ residences with succulent young women hired from the nunnery of the university to grease their loins at champagne parties and reception bouquets and renounce the real thing in the quest of temporary plastic dignity. But there must be a way out a way o-u-t o-f the st-u-por. A way o-u-t o-f the gan-gre-ning.” |

1. **DEMANDE D’AUTORISATION DE TRADUCTION**
2. **AUTORISATION DE TRADUCTION**
3. **ECHANGES DIVERS AVEC L’AUTEUR**

**INTERVIEW DE JOHN NKEMNGONG NKENGASONG (J.N.N.) PAR MONGUE EKANE NATHALIE (M.E.N.)**

**M.E.N.** : Où et quand êtes vous né ?

**J.N.N.**: I was born in 1959, in lewoh, lebialem division, south West region.

**M.E.N.**: Que pouvez-vous nous dire de votre enfance ?

**J.N.N.**: full of experience, a lot of discoveries and I learned so much as a young man! It was exciting, full of challenges and adventures.

**M.E.N.** : Que pouvez-vous nous dire de votre parcours scolaire et professionnel ?

**J.N.N.**: I went to the Roman Catholic mission, that is a primary school, then to Wisdom College at fontem, and ended in the University of Yaoundé. At that time, it was the only one in the country.

**M.E.N.**: En quelle année avez-vous écrit le livre « Across the Mongolo » et en quelle année est-il publié ?

**J.N.N.**: I think the answer for these questions can be found on the novel itself.

**M.E.N.**: Dans quel intervalle d’année situez-vous votre roman dans l’histoire du Cameroun ?

**J.N.N.**: Between the 1970s and 1980s. However, it is not limited to that particular period; it is the history of Cameroon as a whole.

**M.E.N.**: L’histoire que raconte *Across the Mongolo* est-elle une expérience personnelle en tant que citoyen camerounais ?

**J.N.N.**: Not personally! It is a universally kind of experience of an author who writes what he sees and takes from his society.

**M.E.N.**: Dans ce cas, qu’est ce qui vous a poussez à écrire cette œuvre?

**J.N.N.**: By observing my society, I have taken note of the situation people faced, particularly Anglophones. Most importantly, Cameroon has two languages due to its colonial experience. I observed that many Anglophones had problems fitting the system. And I met some of them and got view from them.

**M.E.N.**: Que pouvez-vous dire sur l’histoire du roman en général ?

**J.N.N.**: Personally, nothing. I do my job when I write. It is left to the audience to criticize.

**M.E.N.**: Que pouvez-vous nous dire du contexte actuel ? Trouvez-vous qu’il est différent de la situation dans votre roman ?

**J.N.N.**: No, definitely not! Francophones still view Anglophones as those standard of people supposed to be second class citizens just because of their language. Let me give you an example. Recently, some of my students faced a funny situation. They had a class and when they reached the venue, they met another group of students waiting for their class too. As they wanted to explain the other ones that their class should actually hold there, the other students’ lecturer came and found out what was happening; so they explained and he told them exactly this: “allez chercher les salles à Bamenda!”. As you can see, the situation is virtually the same. However, what seems to have changed is that Francophones in the past seemed to reject the English language, but today, with globalization, English has become the language of the universe and now there is some little bit of change with respect to the language, not with Anglophones. The old generation does not want to change. The whole concept of coming together was betrayed. In our Ministries, some Anglophone people are put in front just because people realized that certain Anglophone values are good. More francophone parents now value the English education. These are some values Cameroon has acquired from the bilingual situation. Very few Anglophones have a serious situation in the public work. In the whole ministry in charge of education where the English language should be a priority, there is no Anglophone in charge of a serious responsibility.

**M.E.N.**: Quel avenir voyez-vous pour le Cameroun par rapport à ce problème ?

**J.N.N.**: If Anglophones were allowed to speak for themselves, concerning problems of their country, we will witness a progressive change toward development. They have to be considered as equal to their brother Francophones. The English language is a serious advantage the country has, but the government is not willing to exploit it.

**M.E.N.**: Que proposez-vous comme possibles solutions ?

**J.N.N.** : I just said it: more consideration for Anglophones and at all levels of the society.

**M.E.N.**: Thank you very much Sir for this interview.

**J.N.N.**: You are welcome!

**MAILS ENVOYES ET RECUS**

**Re : Kontactr : An interview**

|  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- |
|  |  |  |  |  |
|  | Inbox |  | X |  |
|  |  |  |  |  |

ReplyReply

More|

C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Re   Kontactr   An interview - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gif

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| |  | | --- | | C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Re   Kontactr   An interview - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gifC:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Re   Kontactr   An interview - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gifJohn Nkengasong jnnkengasong@yahoo.fr to me | | show details Jan 6 |  |

Dear Nathalie,  
You may meet me in my office in the English Department, UY1, for the interview. You can call [77 96 80 22](tel:77%2096%2080%2022) to secure an appointment.  
Regards.  
  
John Nkemngong Nkengasong

**De :** MONGUE EKANE NATHALIE <[no-reply@kontactr.com](mailto:no-reply@kontactr.com)>  
**À :** [jnnkengasong@yahoo.fr](mailto:jnnkengasong@yahoo.fr)  
**Envoyé le :** Mer 5 janvier 2011, 3h 28min 19s  
**Objet :** Kontactr : An interview  
  
Sender's name : MONGUE EKANE NATHALIE  
Sender's Email : [benaliv@gmail.com](mailto:benaliv@gmail.com)  
Referrer : <http://www.jnnkengasong.com/p/contact-me.html>  
  
I am a second year student at ISTI, that is Institut Supérieur de Traduction et d'Interprétation (Higher Institute of Translation and Interpretation). I am working on your novel "Across the Mongolo" in the framework of my mémoire entitled: "Imcompréhensibilité socio-culturelle entre francophones et anglophones au Cameroun". In this regard, I would like to ask you some questions which, I think, will help me in a better understandiing of your novel and, therefore, a better handeling of my topic.  
      While waiting for a favorable answer, please accept my most respectful greetings.  
  
N.B. My contacts are 96 35 59 27 / 76 35 99 54

**Good morning Sir!**

|  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- |
|  |  |  |  |  |

**De :** Nathalie Ekane <[benaliv@gmail.com](mailto:benaliv@gmail.com)>  
**À :** [jnnkengasong@yahoo.fr](mailto:jnnkengasong@yahoo.fr)  
**Envoyé le :** Lun 7 février 2011, 1h 11min 02s  
**Objet :** Good morning Sir!

- Show quoted text -

C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gif

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| |  | | --- | | C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gifC:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gifNathalie Ekane to jnnkengasong | | show details Feb 7 |  |

  My supervisor told me you wished to know which section of the novel I would like to translate.   
Well, I am interested in chapters 10, 11 and 12 as these, according to me, carry the real essence of the story.  
I am grateful you are willing to further help me in the writing of my long essay by forwarding to me the chapters above mentioned.  
I am waiting for your reply.  
  
Respectfully yours!  
  
**Mongue EKANE Nathalie  
Institut Supérieur de Traduction et d'Interprétation**

|  |  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- |
| C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gifReply |  | C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gifForward |  |  |  |

ReplyReply

More|

C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gif

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gifC:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gifJohn Nkengasong | |  | | --- | | Nathalie, find attached chapters on across the Mongolo. J. Nkengasong | | Feb 10 C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gif |

C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gif

|  |  |
| --- | --- |
| C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gifC:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gifJohn NkengasongLoading... | Feb 10 C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gif |

C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gif

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| |  | | --- | | C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gifC:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gifJohn Nkengasong jnnkengasong@yahoo.fr to me | | show details Feb 10 C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gif |  |

Nathalie, find attached chapters on across the Mongolo.  
J. Nkengasong

**De :** Nathalie Ekane <[benaliv@gmail.com](mailto:benaliv@gmail.com)>  
**À :** [jnnkengasong@yahoo.fr](mailto:jnnkengasong@yahoo.fr)  
**Envoyé le :** Lun 7 février 2011, 1h 11min 02s  
**Objet :** Good morning Sir!

- Show quoted text -

  My supervisor told me you wished to know which part of the novel I would like to translate.   
Well, I am interested in chapters 10, 11 and 12 as these, according to me, carry the real essence of the story.  
I am grateful you are willing to further help me in the writing of my long essay by forwarding to me the chapters above mentioned.  
I am waiting for your reply.  
  
Respectfully yours!  
**Mongue ekane Nathalie  
Institut Supérieur de Traduction et d'Interprétation**

|  |  |  |  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- |
| [Ekane.docx](https://mail.google.com/mail/?ui=2&ik=4966e54b8c&view=att&th=12e0f146c2618fb6&attid=0.1&disp=safe&zw) | **Ekane.docx** 47K   [View](https://docs.google.com/viewer?a=v&pid=gmail&attid=0.1&thid=12e0f146c2618fb6&mt=application/vnd.openxmlformats-officedocument.wordprocessingml.document&url=https://mail.google.com/mail/?ui%3D2%26ik%3D4966e54b8c%26view%3Datt%26th%3D12e0f146c2618fb6%26attid%3D0.1%26disp%3Dsafe%26zw&sig=AHIEtbTInLmnYUyU3pdxeISOBcYETc0pUQ)   [Download](https://mail.google.com/mail/?ui=2&ik=4966e54b8c&view=att&th=12e0f146c2618fb6&attid=0.1&disp=safe&zw) | | | | | | |
| C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gifReply | |  | C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gifForward |  |  |  |

ReplyReply

More|

C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gif

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| |  | | --- | | C:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gifC:\Documents and Settings\MONGUE EKANE NATHALI\Mes documents\Gmail - Good morning Sir! - benaliv@gmail.com_fichiers\a_data_004\cleardot.gifNathalie Ekane to John | | show details Feb 10 |  |

Thank you very much Sir for your kindness and understanding!

- Show quoted text -

1. Président du Cameroun, élu en mai 1960. Il cède sa place à son successeur constitutionnel, Paul Biya, le 4 novembre 1982. [↑](#footnote-ref-1)